



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

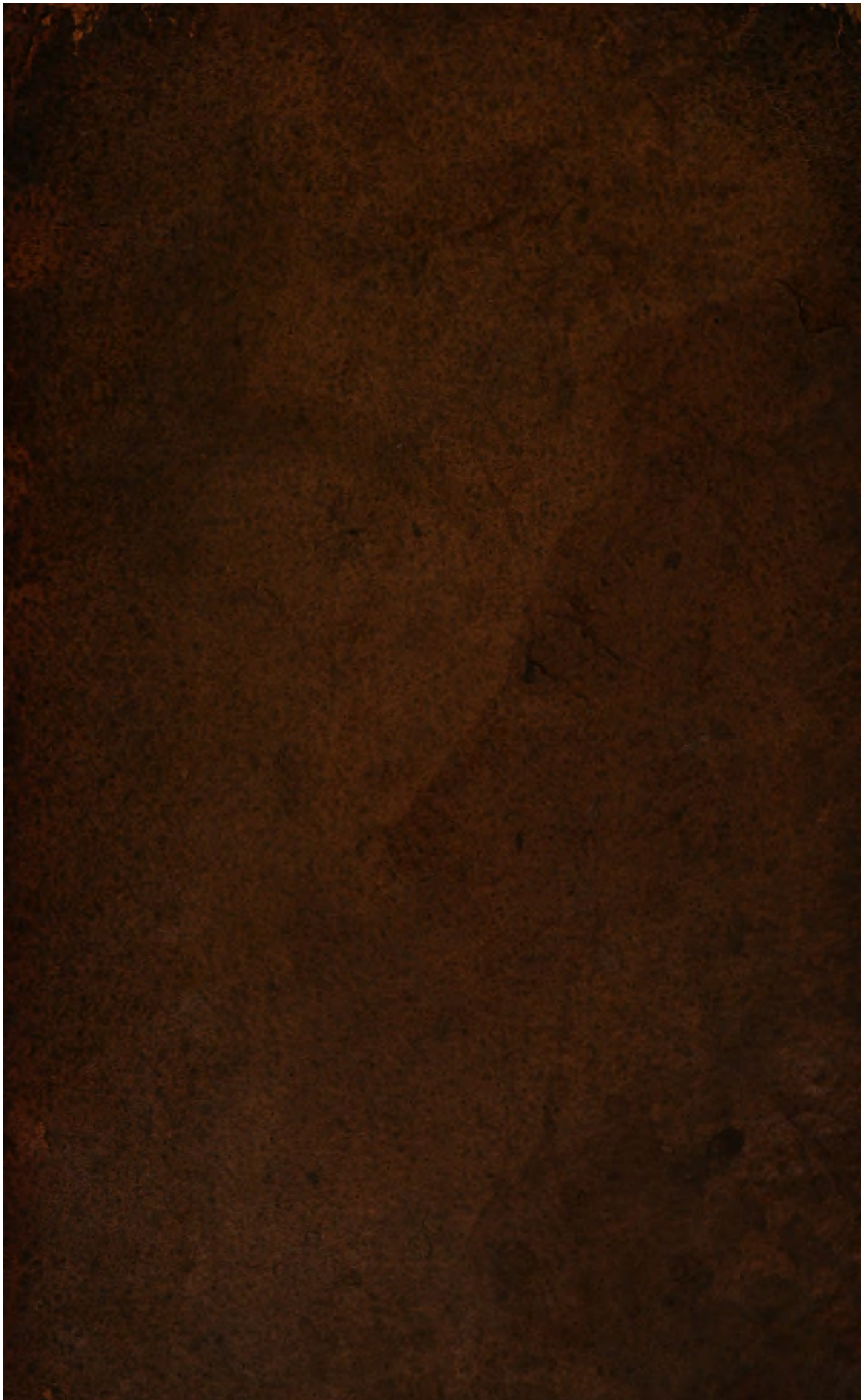
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

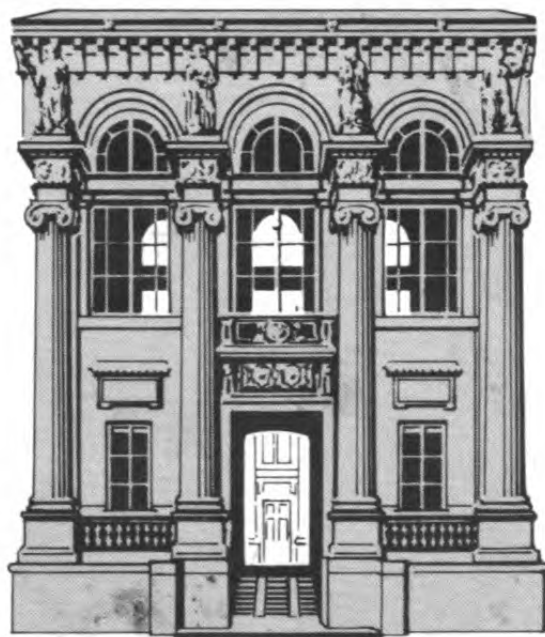
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



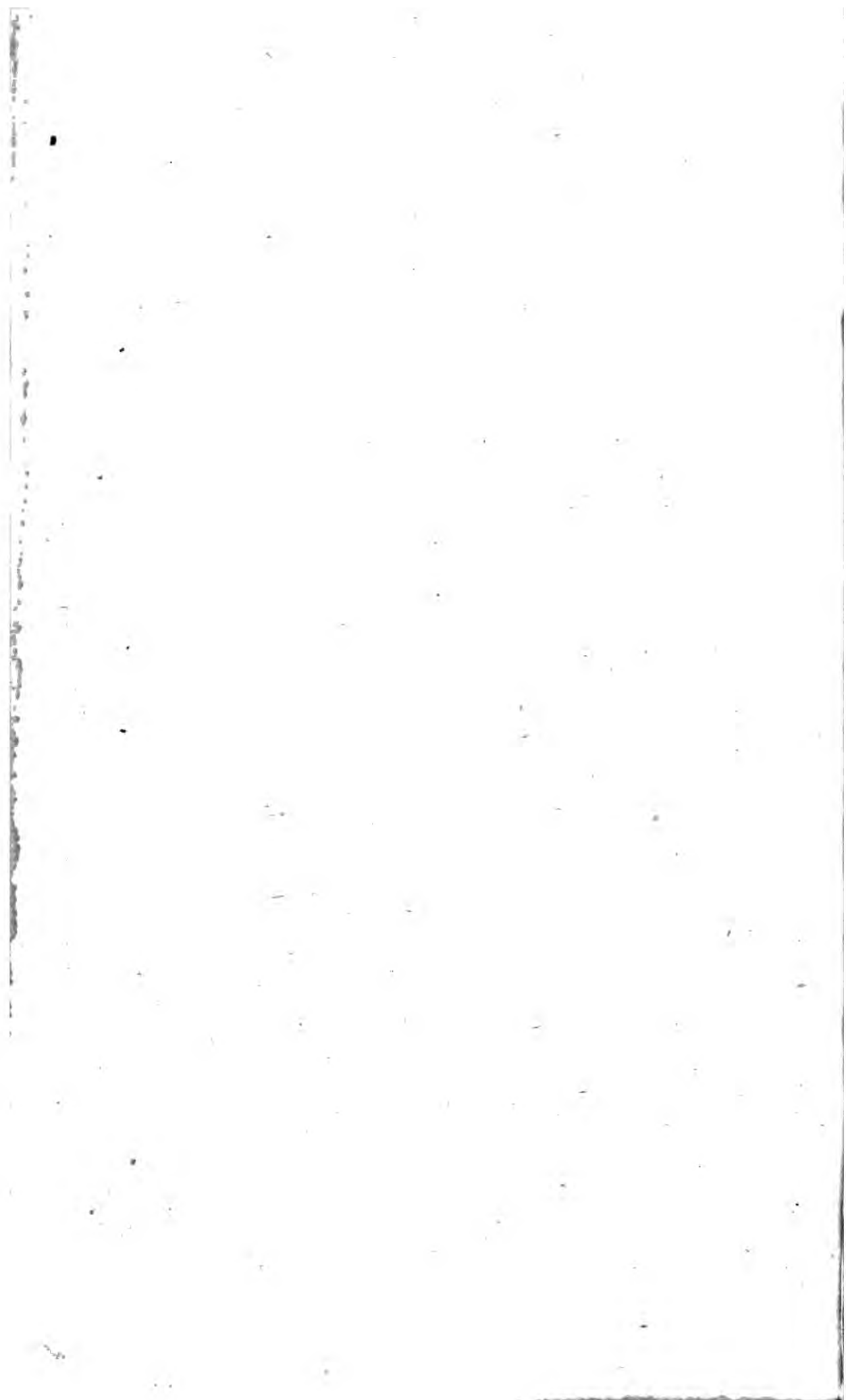
TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

FOUNDATION FUND

Vol. Fr. II A. 1551



# E S P R I T

D E S

MEILLEURS ECRIVAINS

F R A N Ç O I S ;

O U,

EXTRAITS des OUVRAGES les plus approuvés,

PARTICULIEREMENT

SUR LA MORALE ET LA CRITIQUE :

Pour l'Instruction de la JEUNESSE, et à l'Usage de ceux  
qui étudient la Langue FRANÇOISE :

S A V O I R,

ROCHEFOUCAULT,

SAINT EVREMOND,

LA BRUYERE,

RAPIN,

SAINT REAL,

PASCAL,

BOUHOURS,

MONTESQUIEU,

BOILEAU,

&

CORNEILLE.

---

———— Apis matinae.

———— More, modoque,  
Grata carpentis thyma per laborem  
Plurimum. ————

Lectorem delectando, pariterque monendo.

---

---

A L O N D R E S :

Chez C. DILLY; et P. ELMSLEY.

MDCCLXXXV.



---

---

## P R E F A C E.

**L'**EDITEUR de ces extraits s'est déterminé à les publier, malgré le grand nombre de ceux qu'on a déjà ; parce qu'il lui semble qu'aucune des compilations qui ont paru jusqu'à présent, n'est ni judicieuse, ni extraite des auteurs qu'il auroit falu choisir. Car de quel usage peuvent être, par exemple, pour l'instruction, ou pour l'amusement du lecteur, quelques lambeaux historiques, qui n'ont aucune liaison ? Chaque extrait doit former un tout complet ; mais ce ne peut point être le cas d'un fragment historique, où l'on ne trouve ni les causes des événements, ni les effets qui en résultent, ce qui est cependant tout le profit qu'on peut



tirer de l'histoire. On ne doit proprement faire des extraits que des auteurs dont les ouvrages sont composés de pieces détachées : & c'est des auteurs de ce genre que l'on a principalement tiré les extraits qui composent ce volume. C'est ce qu'on avoit à observer sur la maniere de faire des extraits.

Pour ce qui regarde les choses même : rien n'est plus propre à perfectionner l'esprit & à former les mœurs de la jeunesse, que les réflexions judicieuses des meilleurs auteurs, sur les divers sujets relatifs à la vie & aux mœurs des hommes. Rien n'est mieux calculé pour meurir & affermir leur jugement, que les premières regles & les principes élémentaires de la critique, expliqués & rendus sensibles par des exemples. C'est ce qui a engagé le compilateur de cet ouvrage à préférer ceux qui ont écrit principalement sur des sujets de morale & de critique ; sans cependant exclure les autres.

L'art d'apprendre à penser, en même temps qu'on enseigne des mots, est peu connu & peu mis en usage : & cependant, ces deux choses devroient toujours aller ensemble. Les jeunes gens ne peuvent pas être enseignés trop tôt à réfléchir, & à se préparer à s'acquiter convenablement du rôle qu'ils sont appelés à représenter dans le monde, en réfléchissant sur les mœurs & le caractère des hommes. Leur jugement a besoin d'être exercé pour être formé.

Il ne fera pas hors de propos de dire quelque chose des auteurs d'où sont pris ces extraits.

Nous avons commencé par le *Duc de la Rochefoucault*, qui est un auteur remarquable, par la profondeur & la justesse de ses pensées ; ainsi que par l'élégance & par la force de ses expressions. La netteté de ses périodes & la vivacité de ses antithèses, le distinguent de

presque tous les autres écrivains ; & , quoique ses entitheses soient fréquentes, dans ses *maximes*, il est bien éloigné d'ennuyer ou de dégouter le lecteur. Il y a, il est vrai, dans ses ouvrages, des choses à rejeter ; & , les efforts qu'il fait pour transformer les vertus en vices, n'est ni à son honneur, ni à l'avantage de la nature humaine ; aussi nous avons exclu de ces extraits toute espece de pensée ou d'expression qui répugne à la religion, à la vertu & aux mœurs. Ce qui doit rendre ces extraits recommandables est, que l'ouvrage entier de cet auteur n'est du tout point propre à être mis entre les mains de ceux dont l'esprit n'est pas encore capable de distinguer le vrai du faux.

M. *de St. Réal* a principalement écrit sur l'histoire ; & les François en ont toujours fait grand cas. Il a cependant fait quelques traités sur la morale & sur la critique, d'où nous avons extrait les endroits les plus frappants.

M. *de*

*M. de St. Evremond* étoit un homme distingué & un favant : il est encore regardé comme un écrivain élégant ; quoiqu'il ait maintenant beaucoup perdu de sa célébrité. Il y a dans ses ouvrages des traits brillants, qui n'ont pas peu contribué à embélir & à grossir ces extraits.

*M. Pascal* a été, parmi les moralistes François, un des plus judicieux & des plus profonds. L'histoire ne nous offre rien de plus austere que le détail de sa vie. On a joint ici quelques unes de ses pensées les plus judicieuses, sans se mettre en peine de les lier ; & comme elles se trouvent dans son ouvrage.

Il seroit inutile de faire l'éloge des caracteres de *La Bruyere* ; leur mérite est assez connu. Quoique plusieurs de ses caracteres ne soient plus d'usage & que d'autres n'aient jamais eu des originaux que dans la ville de Paris, son ouvrage, cependant, est excellent  
dans

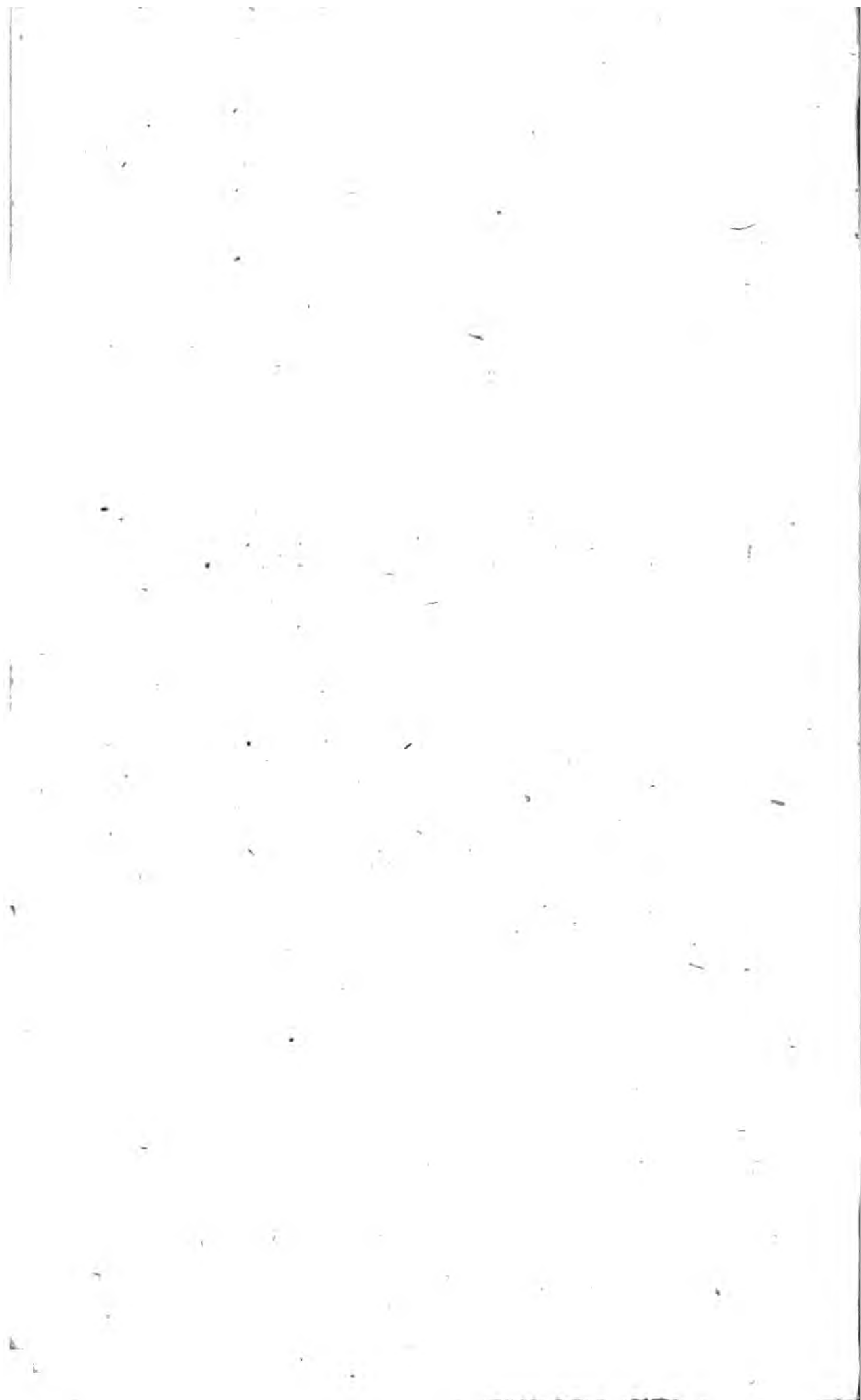
dans plusieurs endroits ; mais il ne mérite pas d'être lu en entier par un Anglois du 18<sup>me</sup>. siecle. Ce qui est également applicable à tous les siecles & à tous les pays, & qui continuera de l'être, tandis que les hommes feront les mêmes, se trouve inferré dans ces extraits.

*Rapin & Boubours*, sont placés parmi les plus habiles critiques que la France ait produit : ils ont ici la préférence à cause de leur maniere d'écrire. Le dernier est, ainsi que la Bruyere & la Rochefoucauld, fortement recommandé par Lord Chesterfield, dans les lettres qu'il écrivit à son fils. &c. &c. &c.

Ce n'est pas seulement à la jeunesse que ces extraits peuvent être utiles : les auteurs d'où on les a tirés sont très volumineux, & bien des lecteurs feront bien aises de trouver ce qu'il y a de mieux, recuilli dans ce petit ouvrage ; mais ils ne voudroient pas se don-

ner la peine de feuilleter un grand nombre de volumes, pour cueiller ces fleurs parmi un désert couvert de bruyeres. En un mot l'éditeur a tâché de rendre cette collection précieuse & intéressante. Il y auroit de l'inmodestie pour lui, d'en dire d'avantage; mais il espere que le lecteur judicieux ajoutera que ses efforts n'ont pas été vains.





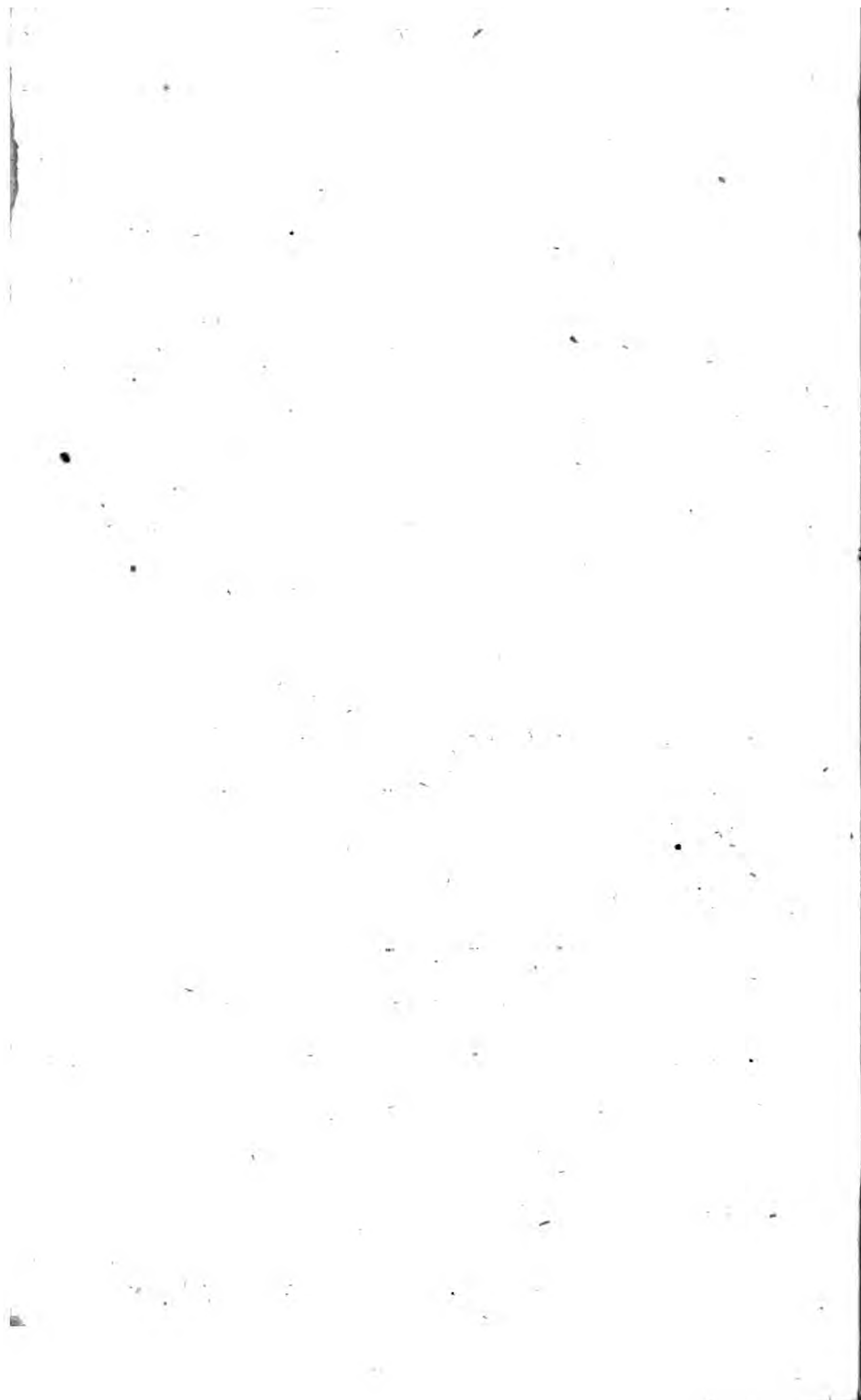


# T A B L E.

	Page
ROCHEFAUCAULT - - -	1
SAINT REAL - - -	15
SAINT EVREMOND - - -	33
PASCAL - - -	57
LA BRUYERE - - -	63
MONTESQUIEU - - -	97
BOUHOURS - - -	99
RAPIN - - -	115
LA BRUYERE - - -	123
BOILEAU - - -	143
CORNEILLE - - -	217

ROCHE-





---

---

## ROCHEFOUCAULT.

---

### REFLEXIONS MORALES.

**L'**AMOUR propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

La passion fait souvent un fou du plus habile homme ; & rend souvent les plus sots habiles.

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires. L'avarice produit quelquefois la prodigalité, & la prodigalité l'avarice : on est souvent ferme par foiblesse, & audacieux par timidité.

Notre amour propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts, que de nos opinions.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. La philosophie triomphe aisément des maux passés, & des maux à venir : Mais les maux présents triomphent d'elle.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles : mais l'envie est une passion timide & honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

## 2 ROCHEFOUCAULT.

La jalousie est, en quelque maniere, juste & raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien ; au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres.

Nous avons plus de force que de volonté : & c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes, que nous imaginons que les choses sont impossibles.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres. Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses, deviennent ordinairement incapables des grandes.

L'intérêt parle toutes sortes de langues, & joue toutes sortes de personages, même celui de désintéressé.

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paroître établi.

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

Ceux qui croient avoir du mérite, se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres & à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en bute à la fortune.

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous désapprouvons dans un tems ce que nous approuvions dans un autre.

Il n'y a point d'accidens si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage ; ni de si heureux que les imprudens ne puissent tourner à leur préjudice.

Le

Le bonheur & le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

La bonne grace est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

Ce qui nous rend si changeans dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'ame, & facile de connoître celles de l'esprit.

Il est plus honteux de se défier de ses amis, que d'en être trompé.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, & personne ne se plaint de son jugement.

Détromper un homme préoccupé de son mérite, c'est lui rendre un aussi mauvais office, que celui que l'on rendit à ce fou d'Athenes, qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le port étoient à lui.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

Chacun dit du bien de son cœur, & personne n'en ose dire de son esprit.

Les hommes & les affaires ont leur point de perspective. Il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger ; & d'autres dont on ne juge jamais si bien, que quand on en est éloigné.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis, & trahi par ses amis ; & l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

Il est aussi facile de se tromper soi-même, sans s'en appercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les pièges qu'on nous

#### 4 ROCHEFOUCAULT.

tend ; & l'on n'est jamais si aisément trompé, que quand on songe à tromper les autres.

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit ; & il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit, se découvre dans un autre.

La foiblesse est le seul défaut qu'on ne sauroit corriger.

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a, que par celles que l'on affecte d'avoir.

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paroissent raisonnables & agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire, qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles & les plus complaisans se contentent de montrer seulement une mine attentive, pendant que l'on voit dans leurs yeux & dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, & une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même ; & que bien écouter & bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

Un homme d'esprit seroit souvent bien embarrassé dans la compagnie des fots

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses ; les petits esprits au contraire ont le don de beaucoup parler, & de ne rien dire.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme, qui leur est utile, à la louange qui les trahit.

Il y a des reproches qui louent, & de louanges qui médissent.

## ROCHEFOUCAULT. 5

La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus.

Si nous ne nous flatons point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire.

La nature fait le mérite ; & la fortune le met en œuvre.

Les rois font des hommes comme des piéces de monnoie ; ils les font valoir ce qu'ils veulent, & l'on est forcé de les recevoir selon leur cours ; & non pas selon leur véritable prix.

La flatterie est une fausse monnoie qui n'a cours que par notre vanité.

Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, & notre étoile celle du public.

Le monde recompence plus souvent les apparences du mérite, que le mérite même.

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité.

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent, qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

Il y a diverses sortes de curiosités : l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile : & l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent.

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remédes. La prudence les assemble & les tempere, & elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

## 6 ROCHEFOUCAULT.

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices ; mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes, n'en supçonnent pas facilement les autres.

Le désir de paroître habile empêche souvent de le devenir.

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort : mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, & le désir de rendre notre vie commode & agréable, sont souvent les causes de cette valeur si célèbre parmi les hommes.

La parfaite valeur & la poltronnerie complete sont deux extrémités où l'on arrive rarement. L'espace qui est entre les deux est vaste, & contient toutes les autres especes de courage : il n'a pas moins de différence entr'elles qu'entre les visages & les humeurs.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on seroit capable de faire devant toute le monde.

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'ame, qui l'éleve au dessus des troubles, des défordres, & des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle : & c'est par cette force que les héros se maintiennent dans un état paisible, & conservent l'usage libre de leur raison, dans les accidens les plus surprénans & les plus terribles.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Le trop grand empressement qu'on a de s'aquitter d'une obligation est une espece d'ingratitude.

L'orgueil ne veut pas devoir, & l'amour propre ne veut pas payer.

Le

Le bien, que nous avons reçu de quelqu'un, veut que nous respections le mal qu'il nous a fait.

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infalliblement.

On incommode souvent les autres, quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

Le plaisir de l'amour est d'aimer : & l'on est plus heureux par la passion que l'on a, que par celle que l'on donne.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté : & nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons.

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse ; elle est la plus ardente & la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible, & que les dommages qu'elle cause soient très cachés ; si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentimens, de nos intérêts & de nos plaisirs ; c'est la remora qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux ; c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires, que les écueils & que les plus grandes tempêtes.

La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison.

L'absence diminue les médiocres passions, & augmente les grandes ; comme le vent éteint les bougies & allume le feu.

Il est plus facile de prendre de l'amour, quand on n'en a pas, que de s'en défaire quand on en a.

La plupart des femmes se rendent plutôt par foiblesse que par passion ; de là vient que pour l'ordinaire les hommes entreprenans réussissent mieux que les autres, quoiqu'ils ne soient pas plus aimables.

La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre ; nous n'avons pas plus



## 8 ROCHEFOUCAULT.

de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour la violence ou pour sa durée.

La plus grande habileté des moins habiles, est de se savoir soumettre à la bonne conduite d'autrui.

Il y a des méchants qui seroient moins dangereux s'ils n'avoient aucune bonté.

La magnanimité est assez définie par son nom ; néanmoins on pourroit dire, que c'est le bon sens de l'orgueil, & la voie le plus noble pour recevoir des louanges.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent ; & nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point ; mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

Il est aussi honête d'être glorieux avec soi-même, qu'il est ridicule de l'être avec les autres.

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient ; mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché.

Ce qui fait que les amans & les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.

Pourquoi faut-il que nous ayons assez de mémoire pour retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé, & que nous n'en ayons pas assez, pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une même personne ?

L'extrême plaisir, que nous prenons à parler de nous-mêmes, nous doit faire craindre de n'en donner guere à ceux qui nous écoutent.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats ; mais c'en est un insupportable d'être obligé à un mal-honnête homme.

Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

L'envie est plus irréconciliable que la haine.

On croit quelquefois haïr la flatterie ; mais on ne hait que la manière de flatter.

Il en est de certaines bonnes qualités comme des sens, ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent appercevoir ni les comprendre.

L'accent du pays où l'on est né, demeure dans l'esprit & le cœur, comme dans le langage.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hazard fait découvrir.

Nous ne trouvons guere de gens de bon sens, que ceux qui sont de notre avis.

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesse, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

La jalousie naît toujours avec l'amour ; mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

Les violences, qu'on nous fait, nous font souvent moins de peine, que celle, que nous nous faisons à nous-mêmes.

On fait assez, qu'on ne doit guere parler de sa femme ; mais on ne fait pas assez, qu'on devrait encore moins parler de soi.

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but ; c'est de le passer.

La fortune fait paroître nos vertus & nos vices, comme la lumière fait paroître les objets.

L'envie de parler de nous, & de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer, fait une grande partie de notre sincérité.

Ce qui nous rend la vanité si insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

Il faut gouverner la fortune comme la santé ; en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, & ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

On peut être plus fin qu'un autre ; mais non pas plus fin que tous les autres.

Nous n'avons pas le courage de dire en général que nous n'avons point de défauts, & que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités ; mais en détail nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

Il s'en faut bien que ceux, qui s'attrapent à nos finesses, ne nous paroissent aussi ridicules que nous nous le paroissions à nous-mêmes, quand les finesses des autres nous ont attrapés.

Nous pouvons paroître grands dans un emploi au dessous de notre mérite ; mais nous paroissions souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

La confiance fournit plus à la conversation, que l'esprit.

Toutes les passions nous font faire des fautes ; mais l'amour nous en fait faire des plus ridicules.

La pénétration a un air de deviner, qui flatte plus notre vanité, que toutes les autres qualités de l'esprit.

La grace de la nouveauté, & la longue habitude, quelques opposées qu'elles soient, nous empêchent également de sentir les défauts de nos amis.

Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

Quand nos amis nous ont trompés, nous ne devons que de l'indifférence aux marques de leur amitié ; mais nous devons toujours de la sensibilité à leurs malheurs.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en fait faire.

Nous ne désirerions guere de choses avec ardeur, si nous connoissions parfaitement ce que nous désirons.

Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.

Les passions les plus violentes nous laissent quelque fois du relache, mais la vanité nous agite toujours.

Ce qui rend les douleurs de la honte & de la jalousie si aiguës, c'est que la vanité ne peut servir à les supporter.

Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus souvent grace au faux mérite qu'il ne fait injustice au véritable.

On est quelquefois sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paroître ce que nous ne sommes pas.

Nos ennemis approchent plus de la vérité, dans les jugemens qu'ils font de nous, que nous n'en approchons nous-mêmes.

La vieillesse est un tyran, qui défend sous peine de la vie tous les plaisirs de la jeunesse.

La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.

On est d'ordinaire plus médifant par vanité que par malice.

Quelques méchans que soient les hommes, ils n'oseroient paroître ennemis de la vertu ; & lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.

L'avarice produit souvent des effets contraires : il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout

leur bien à des espérances douteuses & éloignées ; d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présens.

Il y a des personnes si légères & si frivoles, qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

La jalousie est le plus grand de tous les maux, & celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

### M A X I M E S.

**L**E travail du corps délivre des peines de l'esprit, & c'est ce qui rend les pauvres heureux.

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues ; la vanité rend les autres faciles.

L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier désir, que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

Avant de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

Il faut peu de chose pour rendre le sage heureux ; rien ne peut rendre un fol content ; c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

La sagesse est à l'ame ce que la santé est pour le corps.

Les grands de la terre ne peuvent donner la santé du corps ni le repos d'esprit, on achete toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens, & celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.

Les

Les amans ne voient les défauts de leurs maîtresses, que lorsque leur enchantement est fini.

La prudence & l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre, à mesure que l'amour croit, la prudence diminue.

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

Les occasions nous font connoître aux autres & à nous mêmes.

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur, que ceux qui nous admirent.

On ne se blâme que pour être loué.

Il y a de certains défauts, qui étant bien mis dans un certain jour, plaisent plus que la perfection même.

Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

Les fautes sont toujours pardonables quand on a la force de les avouer.

On donne des conseils, mais on ne donne point la sagesse d'en profiter.

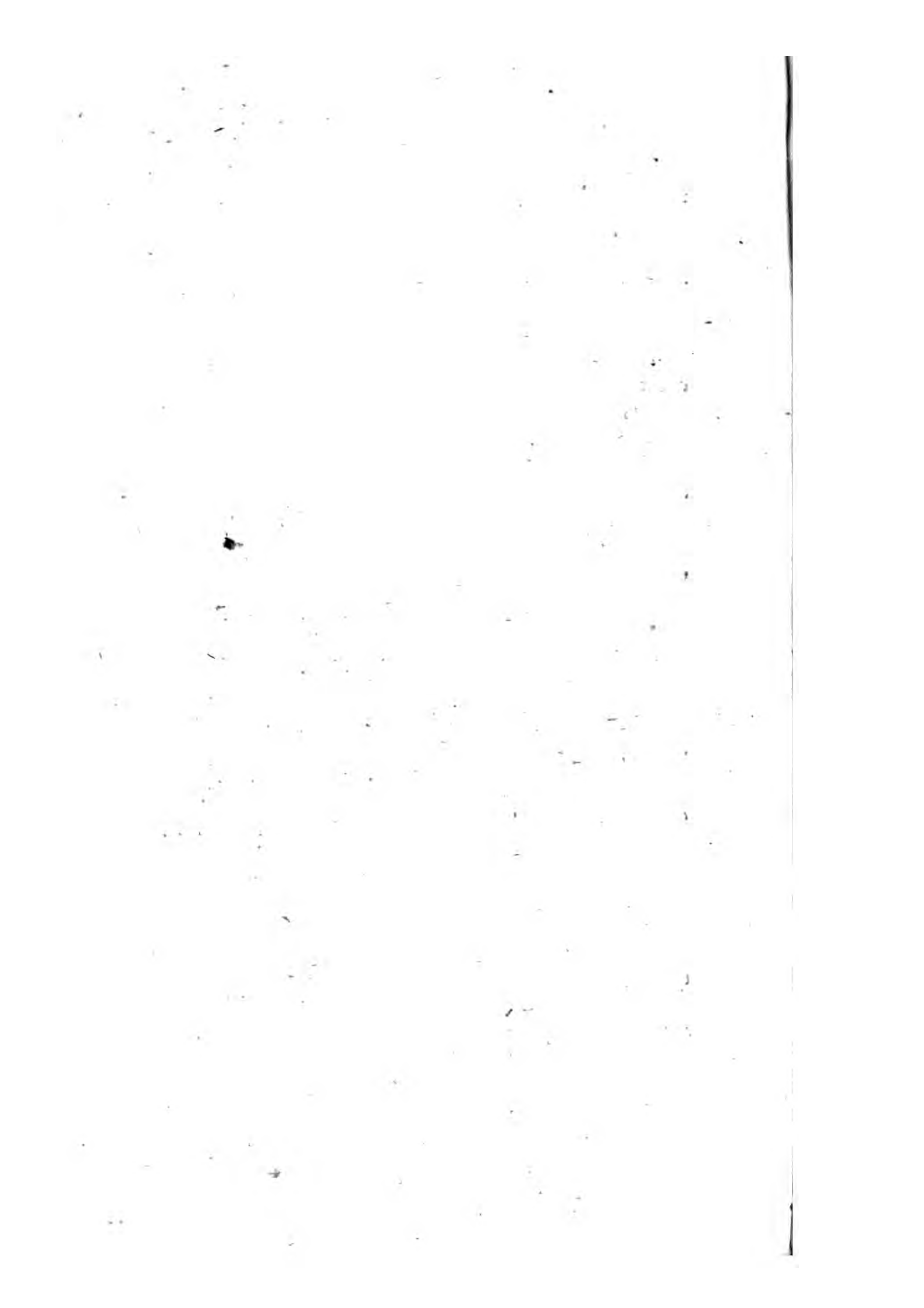
Nos actions sont comme des bouts-rimés, que chacun tourne comme il lui plait.

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien, que ceux qui nous en font.

Il est plus difficile de dissimuler les sentimens que l'on a, que de feindre ceux que l'on n'a pas.

Les amitiés renouées demandent plus de soin, que celles qui n'ont jamais été rompues.

Un homme à qui personne ne plait, est bien plus malheureux que celui, qui ne plait à personne.



---

 S A I N T - R E A L .
 

---

 DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.
 

---

A M O N S I E U R \* \* \* \* .

**J**E vous l'ai dit plusieurs fois : il me semble qu'il n'est rien de plus inutile que l'étude de l'histoire, de la manière qu'on l'étudie d'ordinaire ; comme il n'y auroit rien de si utile, si on l'étudioit bien. On charge sa mémoire d'un grand nombre de dates, de noms, & d'événemens : pourvu qu'on puisse simplement redire ce qu'on a lû, ou ouï dire, on passe pour être savant. Un jeune homme qui se voit applaudir là-dessus, se croit fort habile. Comme on ne juge presque des choses à cet âge, que sur le jugement qu'on en voit faire à ceux qui sont plus vieux, il est impossible qu'il ne conçoive une grande opinion de sa suffisance, quand il voit qu'on n'exige plus rien de lui, & que ceux de qui il dépend se font honneur, en toute occasion, de la facilité qu'il a à parler & à redire, sans aucune réflexion, tout ce qu'on l'a obligé de retenir.

Cependant le véritable usage de l'histoire ne consiste pas à savoir beaucoup d'événemens & d'actions, sans y faire aucune réflexion. Cette manière  
de



de les connoître, seulement par la mémoire, ne mérite pas même le nom de savoir; car, savoir c'est connoître les choses par leurs causes. Ainsi, savoir l'histoire, c'est connoître les hommes, qui en fournissent la matière; c'est juger de ces hommes sagement: étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions, & les passions des hommes pour en connoître tous les ressorts, les tours & les détours; enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux esprits, & les surprises qu'elles font aux cœurs.

Je voudrois donc qu'on accoutumât insensiblement les jeunes gens à réfléchir naturellement, & sans art, sur ce qu'ils trouvent de plus remarquable dans l'histoire; afin que la lecture qu'ils en font pût former des hommes, & non pas des perroquets; car on peut bien appeler de cette sorte la plupart de ceux qui en parlent.

Ne dites point qu'ils en sont incapables. On ne sauroit traiter trop tôt les enfans en hommes: dès qu'on peut parler, ou peut raisonner. Cette opinion de l'incapacité des jeunes gens, pour le raisonnement, est une condescendance pour les maîtres, plutôt que pour les disciples. Parce que ces maîtres ne savent pas les faire raisonner, ils ont intérêt à dire que cela est impossible: comme ils ne possèdent pas l'art de servir de sage-femme aux esprits, ainsi que Socrate l'appelloit, de les faire enfanter, fouiller dans eux-mêmes, & y découvrir les trésors de lumière & de sagesse que la nature y a cachés; ils se moquent de cet art merveilleux, comme d'une chose chimérique, quoique Platon nous en fasse si bien voir la pratique.

Mais, quand même les maîtres seroient habiles, la mauvaise gloire des parens les empêcheroit toujours de réussir; car la réflexion n'enrichit pas tant la mémoire, qu'elle forme le jugement: elle tend plutôt à rendre capable de penser sagement, que de parler

parler beaucoup ; mais les parens veulent voir eux-mêmes le profit que font leurs enfans, & la plupart ne sont pas capables de connoître les bonnes qualités du jugement, comme d'entendre les faits d'histoire qu'on raporte par mémoire.

D'ailleurs, leur but est, que leurs enfans paroissent savans avant l'âge, qu'ils aient matiere de parler beaucoup, en disant des choses que le commun du monde ne fait point, & qui sont agréables d'elles-mêmes, comme sont tous les faits d'histoire : au lieu que le principal fruit de cette méthode est d'accoutumer les jeunes gens à parler peu, & à réfléchir beaucoup ; à ne dire jamais une histoire, pour seulement faire voir qu'on la fait ; enfin, à ne considérer les faits historiques, que comme des autorités pour appuyer la raison, ou comme des sujets pour l'exercer.

Outrecela, c'est que cette sorte d'étude de réflexion consiste dans des considérations naturelles & familières, que tout le monde croit savoir & avoir faites quand on vient à les dire, quoique personne n'en soit encore avisé : ainsi, elles n'excitent aucune admiration : mais l'histoire, au contraire, étant une chose que la nature n'enseigne point, il n'est personne qui ne reconnoisse absolument pour nouveau ce qu'il entend dire pour la première fois, & qui ne considère ainsi la connoissance, qu'on en a, comme quelque chose que tout le monde n'a pas, & partant quelque chose d'estimable, qui sert à faire paroître & à se distinguer. Or les parens n'ont d'autre but que de rendre leurs enfans capables d'exciter l'admiration du plus grand nombre, qui est toujours celui des ignorans ; quelque méprisable que soit cette admiration, quelque dangereux qu'il soit d'accoutumer les jeunes gens à cette mauvaise gloire.

De là vient, qu'au lieu que l'histoire devrait servir à leur faire apprendre, comme d'eux-mêmes,  
la

la véritable morale, par les réflexions qu'on leur devoit faire sur les endroits les plus singuliers, & les plus instructifs, elle ne leur sert qu'à se faire accroire à eux-mêmes, & aux ignorans comme eux, qu'ils savent quelque chose, pendant qu'ils ne savent rien.

---

*Réflexions sur le cœur de l'homme.*

**J**E ne sache pas que l'homme ait de plus grands obstacles à ses plaisirs, que le désir violent qui l'agite sans cesse de les tous prendre ; & il n'est point de maxime, qui conduise par un chemin plus court à un état malheureux, que celle qui enseigne à ne se refuser aucun plaisir.

L'indifférence pour les plaisirs nous délivre d'un grand nombre de chagrins ; & je ne crois pas que l'homme doive aspirer ici-bas à autre chose qu'à la privation de la douleur.

La Philosophie, qui nous promet de nous rendre heureux, nous trompe : elle pourroit peut-être nous enseigner à être sages.

Je ne fais si l'on pourroit décider quelle est la plus grande foiblesse de l'homme. Il est sûr que l'orgueil est la plus générale. L'intérêt suit immédiatement après, dans l'ordre de la généralité : l'on voit assez que l'amour-propre en est la source.

Que l'amour-propre nous fasse aimer nous-mêmes d'une manière déréglée, je le conçois : que la haine pour nos ennemis fasse une partie de cet amour-propre déréglé, je le conçois encore ; mais qu'une partie essentielle de cet amour-propre consiste à haïr généralement tous les autres hommes, c'est une conséquence que je ne comprends pas, & qui

qui ne laisse pas d'être très véritable. Le peuple court en foule à l'exécution d'un criminel, avec lequel il n'a aucune relation. Que peut-il y souhaiter avec tant d'ardeur, que de voir périr un malheureux ? Tout le monde va voir les voltigeurs & les danseurs de corde : c'est un spectacle dont tout le plaisir consiste dans le péril de ceux qui le donnent. Tout le monde, & les moins intéressés, ont une joie secrète de la disgrâce d'un favori, ou de la mort d'un grand ; chacun regarde avec une tristesse secrète l'élévation d'un égal : personne n'est tout-à-fait exempt de cette envie naturelle & maligne ; c'est une conséquence incompréhensible de l'amour déréglé de soi-même.

Quels hommes tâchent de se tromper les uns les autres, & qu'il y ait une fourberie dont on fasse une étude comme d'une science, c'est une suite de cette haine qu'on a pour son prochain ; mais, qu'on tâche à se tromper soi-même, & qu'on se déguise à soi-même son propre cœur, c'est un raffinement d'amour-propre connu seulement par l'usage.

Qu'un homme ait des vices, c'est sa nature ; qu'il s'abandonne sans mesure à ses vices, c'est l'effet d'une habitude toujours tolérée, & jamais contrainte : mais, qu'il fasse gloire de sang froid des véritables sujets de sa honte, c'est la dernière extravagance.

Je ne pense pas que l'homme puisse concevoir d'espérance plus vaine, que celle de se dépouiller de toutes ses foiblesses. Je trouve sur ce point les Stoïciens les plus présomptueux de tous les hommes.

Un philosophe se plaignoit & se fâchoit d'avoir toujours des mouvemens contre lesquels il falloit sans cesse lutter. On lui répondit, *Que ne vous fâchez-vous d'être homme ?* Trouve-t-on extraordinaire d'avoir des maladies & des infirmités dans le corps ? Pourquoi n'en aura-t-on pas dans l'esprit ?

Peut-on

Peut-on trouver dans un même sujet tant de faiblesses si basses, si brutales & si indignes, avec tant de réflexions si sublimes, si spirituelles, & si belles ; des vûes si longues & si étendues, avec une vie si courte & si bornée ; un désir si immodéré de favoir les choses les plus inutiles, avec une ignorance si crasse de ce qu'il y a de plus important ? Un ancien rieur a dit que les dieux avoient pris un peu trop de nectar quand ils firent l'homme, & que lors qu'ils regarderent de sang froid leur ouyrage, ils ne purent s'empêcher de rire. Mais, raillerie à part, je doute qu'on puisse trouver dans un même sujet de plus grandes & de plus formelles contradictions.

Les charmes de la vertu seroient bien touchans, si les charmes du vice ne le paroissent davantage ; & de tous les charmes, qui rendent le vice contagieux, la fortune, qui le suit, me semble le plus dangereux. Le plus grand obstacle à la vertu consiste dans le peu d'estime qu'on en fait dans le monde.

Pour juger de la vertu d'un homme, il faudroit lire dans le fond de son cœur, pour y découvrir les causes qui le font agir : ce sont les causes qui font la vertu, & non pas les actions extérieures.

Un homme d'esprit ne peut pas s'applaudir de son bonheur auprès de sa maîtresse ; il fait que le caprice tout seul lui a rendu ce service ; il ne sauroit non plus se glorifier de la faveur qu'il a acquise auprès des grands ; il n'ignore pas que le hazard & quelques rencontres accompagnées souvent de très peu de mérite de sa part ont produit cet effet. La réputation même qu'il s'est établie, s'il veut se rendre justice, n'est pas tout-à-fait due à des sujets légitimes. On fait que les actions les moins louables de notre vie sont souvent celles que nous rendent illustres, tandis que les plus louables restent dans l'obscurité. Mais, un homme peut s'applaudir & se glorifier, lors  
qu'il

qu'il a dompté ses passions favorites. C'est ici son ouvrage propre ; il a seul part à ce travail ; & il peut à juste titre s'en donner toute la gloire. Savoir quitter sa maîtresse, ou modérer son ambition, sont des ouvrages qui peuvent nous rendre justement contents de nous-mêmes.

---

*Sur l'étude & les sciences.*

**L**E plus savant de tous les hommes, après une étude & des méditations de toute sa vie, n'osera pas, s'il est sage, me proposer l'explication de quelque phénomène que ce soit comme véritable : il me la donnera seulement comme possible ; & il est très vraisemblable, que de tous les systèmes possibles, pas un n'est réellement véritable. Quelle illusion, d'étudier toute sa vie, pour ne savoir que ce qui pourroit être.

*Il y a trente ou quarante ans, dit un fameux moderne, dans une épître dédicatoire à une dame, que je philosophe, fort persuadé de certaines choses ; & voilà que je commence à en douter. C'est bien pis : il y en a, dont je ne doute plus, désespéré de ne pouvoir jamais y rien comprendre.*

Les ignorans sentent qu'il sont ignorans sans réflexion. Les savans savent par démonstration qu'ils ne savent rien. C'est tout ce qu'ils ont par dessus les autres.

La plus grande ignorance est souvent déguisée sous la plus insolente présomption.

Un habile homme disoit l'autre jour, que le monde n'étoit aujourd'hui si corrompu, que parce qu'il étoit trop éclairé. On lui prouva, que c'étoit au contraire parce qu'il ne l'étoit pas assez : la mediocrité sur ce point est dangereuse.

Qui

Qui dit docteur, ne dit pas toujours un homme docte, mais un homme qui devrait être docte. L'étude est le métier d'un docteur ; mais tout le monde ne fait pas son métier.

Les incertitudes de la philosophie ne sont guere plus grandes que celles de l'histoire ; & ceux, qui l'ont beaucoup lûe, disent que l'on accommode l'histoire à peu près comme les viandes dans une cuisine. Chaque nation les apprête à sa maniere : de sorte que la même chose est mise en autant de ragouts différens, qu'il y a de pays au monde ; & presque toujours on trouve plus agréables ceux qui sont conformes à sa contume.

Il faut être fort simple, dit un bel esprit, pour étudier l'histoire avec l'espérance d'y découvrir ce qui s'est passé : c'est bien assez qu'on sache ce qu'en ont dit tels ou tels auteurs ; & ce n'est pas tant l'histoire des faits qu'on doit chercher, que l'histoire des opinions & des relations.

De toutes les sciences, il n'en est peut-être point qui soient si méprisables que celle des langues. Les hommes sont cependant si vains, qu'il s'en applaudissent extrêmement. C'est assurément celle sur laquelle les ignorans se rendent le plus de justice : ils sont convaincus qu'ils l'ignorent, tandis qu'ils doutent de leur entière ignorance sur tout autre article ; & ce n'est pas la moindre raison qui fait admirer ceux qui la possèdent.

*Sur L'Utilité des sciences.*

**Q**UOI qu'on en veuille dire, les sciences sont utiles & nécessaires ; & ceux, qui soutiennent le contraire avec tant d'opiniâtreté, ont apparemment leur ignorance à justifier.

Alexandre

Alexandre étoit favant jusqu'à être jaloux de la philosophie, qu'il croyoit qu' Aristote vouloit prostituer au public.

César se fit représenter sur un globe, avec une épée d'une main, & un livre de l'autre, avec cette inscription, *Ex utroque Cæsar.*

Scipion le grand fit, dit-on, les comédies qu'on a attribués à Térence.

Tamerlan, parmi les Scythes, joignoit à une haute connoissance de l'Astronomie, tous les mysteres de la philosophie Zoroastrienne.

Tous les Romains de qualité alloient étudier à Athenes. Cicéron devint consul par son éloquence. L'Aréopage gouvernoit la république à Athenes ; & Dénis même le Tyran mandioit souvent par des voies indignes, des approbations pour ses ouvrages.

Tant de grands hommes, qui font l'admiration de la posterité, devoient entraîner tout le monde dans leur sentiment.

Pirrus, Roi d'Épire, avouoit que l'éloquence de Cinéas lui avoit plus servi dans ses guerres, que la force de ses soldats : & Philippe de Macédoine disoit ordinairement, qu'il avoit plus de peine à faire taire la savante Athenes qu'à dompter l'invincible Sparte.

On ne pourroit faire la guerre sans la géographie, & sans cette partie de la géométrie qui sert à fortifier les places & à les défendre.

On ne sauroit faire obéir les peuples, sans le secours de l'éloquence, qui selon un moderne, est l'unique tyrannie que le prince puisse justement exercer sur ses sujets.

La navigation seroit imparfaite, sans le secours de l'astronomie : cela est incontestable.

On ne se passe pas aisément d'arithmétique, quand on a de grands comptes à faire. Et, quoi qu'il faille avouer qu'il y a plusieurs recherches de simple curiosité



curiosité, & que les plus inutiles sont celles auxquelles on s'attache davantage, cela ne détruit point en général l'utilité des sciences.

Ne nous arrive-t-il jamais de nous lasser du grand monde ? Quel avantage, pour un homme dans cet état, de ne pouvoir pas s'ennuyer ! La seule lecture peut donner cet avantage. On trouve du plaisir vif, en tout tems, en tous lieux, indépendamment de tout le monde. C'est un bien préférable, sans doute, à bien d'autres qu'on estime davantage, faute de considération.

On prend du plaisir en s'instruisant : on remplit son esprit de lumieres & de connoissances, sans y penser ; on joint à une science haute & sublime une volupté vive & touchante.

On a beau dire, que le monde seul est le grand livre dans lequel il faut étudier. Le monde polit ; mais il n'instruit point : & c'est orner un phantôme, que de vouloir polir un ignorant.

*Sur les Auteurs Anciens.*

**J'**A VOUE que les anciens ne sont pas partout sans défauts ; & je conviens que les plus excellens parmi eux n'en sont pas exempts. Je confesse, qu'ils sont souvent tombés dans des fautes, dont des modernes médiocres ne seroient pas capables :

Je conviens de bonne foi, qu'il y a je ne fais quel Galimathias dans les odes de PINDARE ; & dans l'idée que je me suis faite, un ouvrage Pindarique ne signifie guere autre chose, qu'un ouvrage obscur & élevé. Mais aussi, quelle sublimité par tout dans ce poëte ! Quelle élévation dans les pensées & dans les expressions ! C'est un modele  
pour

pour le genre élevé, qu'il est pourtant dangereux de vouloir imiter.

J'avoue les extravagances qui nous paroissent dans l'*ILIADE*, j'avoue les grossièretés. Les héros y sont peu polis & peu magnifiques, les dieux n'y sont ni grands ni raisonnables ; il n'y a pas assez de dignité ni de vrai-semblance. Mais aussi, quelle vaste étendue de génie : Quelle poésie ! quelles expressions ! quel art dans les caractères toujours soutenus ! quelle noblesse même en certains endroits ; & cela pour le premier en ce genre !

Je condamne sans difficulté les ordures d'*ARISTOPHANE*, lesquelles étoient pourtant les défauts du tems, plutôt que du poète, forcé à se conformer à la coutume de son siècle, & au goût populaire de la ville où l'on représentoit ses comédies. Mais aussi, quelle satire, quelle morale, quelle agréable variété ! Et il falloit bien qu'il fût estimé dans Athènes, puis qu'il eut le pouvoir de perdre Socrate, ce génie tutelaire de la Grèce ; exemple terrible du pouvoir d'un comique dans une république la plus polie qui ait jamais été.

Il y a dans *TERENCE* une trop grande conformité de caractères. C'est toujours un valet fripon, un vieillard avare, & une courtisane adroite. Tous ses poèmes sont sur cet article les mêmes : point de variété, peu d'incidens agréable peu de passion & encore moins de morale. *PLAUTE*, qui lui est inférieur en toute autre chose, l'emporte sur lui pour l'invention & les incidens dont les comédies sont remplies. Mais l'on doit aussi avouer, qu'on ne sauroit trouver ailleurs un naturel plus exact & plus poli, que celui qui regne par tout dans *Térence* ; des expressions plus touchantes & plus appropriées. Ses caractères sont unis, mais toujours soutenus ; ses pensées fines & recherchées : & les connoisseurs assurent que sa Latinité est la

plus pure que nous ayons ; pour le moins, on y remarque certain tour de qualité, qui a contribué à faire croire que Scipion & Lelius se servoient de son nom, pour donner au public leurs ouvrages.

Je ne faurois disconvenir des Anachronismes de VIRGILE dans son Enéide, ni des fadeurs qui s'y rencontrent quelquefois. On trouve que son héros n'est pas assez héros ; mais, on fait qu'il l'accommodoit au caractère d'Auguste, homme paisible & peu bruyant. Nous trouvons dans ce poëme des manieres qui nous paroissent extraordinaires ; mais c'étoit la faute de son siecle. Tout n'est pas fini dans l'Enéide, à cause de la mort précipitée du poëte. On a trouvé aussi qu'il y avoit un peu trop d'imitation ou de ressemblance avec l'Iliade. Mais aussi, en échange, quel ordre, quel arrangement, quelle majesté, quelle poësie, quelle élocution, quelle proportion entre les sujets & les expressions ! C'est sans contredit, ce que nous avons de plus beau dans le genre héroïque.

Je ne sache rien de plus sec, & de moins digne de son auteur, que quelques odes d'HORACE ; mais, dans tout le reste il est inimitable. Quelques-uns ont beaucoup estimé Lucain : plusieurs autres l'ont tout-à-fait méprisé. Grotius, Scaliger, la Reine de Suede, & quelques autres, ont été ses partisans : ils ont soutenu la beauté de ses imaginations élevées. Les autres en ont blâmé les faillies, & ils ont prétendu que la plupart de ses pensées les plus sublimes étoient fausses, & qu'il étoit ennemi du naturel, toujours dans l'hyperbole, & dans les métaphores.

Il faut avouer qu'il y a des plaisanteries froides & puérides dans CICERON. On y trouve des véhémences & des emportemens hors d'œuvre, des louanges de soi-même extraordinaires & peu modestes, & une certaine *monotonie* que quelques modernes ont repris ; *l'esse videatur*, dont parle Montagne.

tagne. Il faut aussi convenir, qu'il a marqué beaucoup de foiblesse en certains endroits, & que l'on ne lui a pas reproché sans raison une prolixité Asiaticque, qui rendoit ses discours moins forts & moins nerveux. Mais aussi, quelle éloquence, quel naturel, quelle facilité, quelle force quelquefois dans ses harangues ! Antoine en a senti plusieurs fois les effets.

On voudroit dans *Tite-Live* un peu moins de superstition, moins de sacrifices, moins d'augures, moins de prodiges, moins de pluies de sang. Mais, d'ailleurs, sa narration est juste, concise & claire : il raconte & ne raisonne point ; bien différent en cela de Tacite, que fait un traité de politique, en voulant écrire une histoire. C'est au lecteur à raisonner, & à réfléchir : l'historien ne doit que lui fournir les sujets de réflexion. Je ne saurois m'empêcher de louer encore Tite-Live sur sa modestie : lors qu'écrivant à son fils, il l'exhorte à étudier Cicéron soigneusement, & ceux qui ressemblent à Cicéron, & il ne dit pas un mot de ses propres livres. Quelle modestie pour un auteur écrivant à son propre fils ! La Patavinité, qu'on lui a reprochée, n'est peut-être pas un défaut qui puisse être de notre connoissance.

\* \* \* \* \*

TACITE ne donne rien au hazard, ni à la nature : chez lui tout est concerté dans le cabinet de Tibere : & ce prince, qui pour être très dissimulé ne laissoit pas d'être homme, & d'avoir par conséquent des passions & des foiblesse, n'agit jamais, selon Tacite, que pour ses vûes & pour ses projets.

SALUSTE, au contraire, ne tire la cause des plus grandes révolutions, que du hazard, de la conjonc-

ture des tems, & de la disposition des esprits. Le tempérament de Catalina le porta à la sédition : le hazard & les soins de Cicéron, moins capable que vigilant, le découvrirent ; & la stupidité du Sénat, qui se laissa conduire à ce consul, fit tous les massacres qui arriverent pour lors. Chez lui, Tibere ne seroit qu'un homme : la politique lui est inconnue.

Quoique les deux extrémités soient vicieuses, je croirois volontiers que Saluste rencontre plus souvent que Tacite : ou est plus souvent homme que politique.

---

*Sur la Fortune.*

**L**A Fortune, qui est naturellement inconstante & capricieuse, se lasse de favoriser les mêmes entreprises & les mêmes moyens : & c'est de là qu'est venue cette espece de proverbe, qui peut tenir lieu d'une très utile observation ; *Que par les mêmes voies, on ne va pas toujours aux mêmes fins.* Les mêmes moyens, qui servent à l'élévation d'un homme, causent la perte inévitable d'un autre : & , sans remonter trop haut dans l'histoire pour y chercher des exemples, nous avons vû tout nouvellement périr le Duc de Monmouth par les mêmes entreprises qui ont couronné un autre prince.

*Hic crucem sceleris pretium tulit, hic diadema.*

Ce conseiller d'un roi de Perse, dont les conseils étoient toujours les plus justes & les plus malheureux, vérifie qu'il n'est pas impossible d'être très prudent

prudent & de mal réussir. *Je ne puis répondre, disoit-il, que de ce qui dépend de moi, qui est la justesse du dessein : l'exécution dépend souvent de mille autres gens, & sur tout de la fortune, qui n'est aux gages de personne.*

---

*Sur la Valeur.*

**C'**EST une erreur vulgaire des plus grossières, de s'imaginer que ce soit une chose louable en elle-même, que de s'exposer à la mort. Si la vie est un bien, comme on n'en peut douter sans extravagance, il ne fauroit y avoir de mérite à s'en priver ; & l'on ne peut sans blâme risquer volontairement de la perdre, qu'autant qu'il est nécessaire de la risquer pour conserver d'autres biens plus précieux.

Caton le censeur, l'un des plus grands & des plus résolus capitaines de l'ancienne Rome, avoit contume de répondre, quand on lui vantoit de ces sortes de braves qui s'exposent par ostentation & sans utilité, *Qu'il y avoit grande différence entre estimer beaucoup la gloire, ou peu sa vie.*

Et c'est à quoi revient ce bon-mot d'Aristippe, qu'un capitaine moderne \* n'a pas eu houte de s'approprier. Comme il étoit sur mer pendant une tempête, un impertinent, qui se trouva dans le même vaisseau, & qui faisoit l'intrépide, lui reprochant qu'il avoit peur : *Chacun, lui répondit Aristippe, estime sa vie ce qu'elle vaut.*

\* *Castruccio Cartracani dans Machiavel.*

La valeur ne consiste pas à mépriser toutes sortes de dangers, comme le vulgaire s'imagine ; mais, seulement, à mépriser ceux où l'on s'expose avec utilité pour la gloire. Hors de ce cas, la mort est toujours odieuse, & le danger désagréable : & c'est pourquoi le dernier Scipion l'Africain n'avoit pas honte d'avouer, quoi qu'il n'eut que trente-quatre ans, & qu'il n'eut encore pris ni Carthage ni Numance, qu'à un voyage qu'il avoit fait en Afrique, en qualité d'ambassadeur vers Massinissa & les Carthaginois, il avoit eu un plaisir extrême à voir, de dessus une hauteur où il étoit assis, une bataille qu'ils se donnèrent ; non seulement parce qu'il n'avoit jamais vû combattre deux armées si nombreuses, mais encore parce qu'il l'avoit vûe sans danger.\*

Comme un bel esprit † de l'antiquité l'a remarqué excellemment, plusieurs s'exposent à des périls extrêmes, par la seule crainte de ne pouvoir les éviter ; mais, le vrai brave est celui, qui, toujours prêt d'affronter le danger quand il le faudra, attend sans inquiétude, & impatience, qu'il se présente, pour le braver.

---

*Sur la mort.*

**Q**UOIQUE presque tout le monde regarde avec chagrin le dernier moment de la vie, on tâche néanmoins de se consoler, en se flattant qu'il est encore bien éloigné ; & l'incertitude de la mort, qui devoit la rendre terrible, devient, par un effet

\* Appian.

† Lucan. Lib. 7.

de l'amour-propre, un sujet de consolation dans cette nécessité fatale.

L'égalité, que la mort met entre tous les hommes, seroit capable de reprimer la vanité des grands, s'ils se donnoient la peine de faire des réflexions sur un sujet si triste. Cette exacte égalité n'est comparable qu'à celle qui se trouve parmi ces mêmes hommes dans leur naissance. Ces deux termes ont un rapport essentiel l'un à l'autre : on naît pour mourir ; & un poète a dit, que mourir, c'est achever de naître.

Quoi qu'en dise la philosophie Stoïcienne, un homme sage, qui a examiné la mort, ne sauroit s'empêcher de la craindre ; & l'on voit rarement un cœur ferme & généreux se la donner.

Caton, qu'on a toujours cité pour l'exemple le plus achevé de force & de constance, & dont la mort a fait le sujet des éloges des anciens & des modernes, marqua à mon sens plus de désespoir que de grandeur d'ame.

Quand on est accablé de douleurs, de chagrins, de dettes & de procès, on n'estime guere la vie ; & il me semble qu'il est bien plus difficile de vivre dans cet état, & de soutenir toujours son caractère dans ces malheurs divers.

J'avoue, pourtant, qu'il y a certains exemples dans l'histoire, où des personnes, qui se sont tuées elles-mêmes, ont donné de véritables marques de grandeur d'ame & d'intrépidité ; &, quoique peut-être elles n'aient pas raisonné juste sur le parti qu'on doit prendre dans les grandes adversités, & qu'elles se soient laissé entraîner à la folle opinion qui regnoit pour lors, il est sûr qu'il se trouve quelque genre de mort bien héroïque.

Il ne faut pourtant pas les chercher parmi ces philosophes & ces sages, faisant profession d'être



au dessus de la vie & de la fortune : on trouve chez eux beaucoup d'ostentation & de grimaces.

On voit tous les jours que celui, qui dans des occasions d'éclat cherchoit une mort qui le fuyoit, ne peut se résoudre à souffrir une mort qui le cherche.

Tout ce qu'on peut conclure en faveur de ces braves, qui ne méprisent la mort que dans certaines circonstances, c'est que l'ambition ou l'intérêt l'emporte sur la crainte de la mort. Ils la craignent en effet ; mais leur crainte est au dessous des autres passions qui les font agir.

La véritable bravoure est rare comme les grandes vertus. Courir à la mort pour le bien public, sans espoir de récompense, de gloire, ni de renommée : connoître parfaitement le péril, l'avoir bien prévu & s'y jeter par la seule vue de faire son devoir, c'est là ce qu'on appelle la véritable bravoure ; & je doute fort qu'il y ait beaucoup de gens dans qui l'on puisse trouver ce caractère.

On ne sauroit bien déterminer quelle doit être la disposition de l'homme à la vue de la mort. Il est sûr, au moins, qu'il doit quelquefois considérer qu'elle est certaine, & peut-être prochaine. Il doit vivre, & agir, comme sûr de mourir, & sans entrer dans ces questions impénétrables que la seule religion peut résoudre, il doit dans ses malheurs se consoler par l'espérance de la mort qui les terminera ; & dans ses prospérités se modérer par la vue de cette mort, qui l'égalera aux malheureux. La craindre est une foiblesse dans les heureux ; la souhaiter est un désespoir dans les misérables : il faudroit, s'il se pouvoit, l'attendre avec indifférence & avec patience.

---



---

## SAINT EVREMOND.

---

### *Sur les Poèmes des Anciens.*

**I**L n'y a personne qui ait plus d'admiration que j'en ai pour les ouvrages des anciens. J'admire le dessein, l'économie, l'élévation de l'esprit, l'étendue de la connoissance : mais le changement de la religion, du government, des mœurs, des manieres, en a fait un si grand dans le monde, qu'il nous faut comme un nouvel art pour entrer dans le goût & dans le génie du siecle où nous sommes.

Otez les dieux à l'antiquité, vous lui ôtez tous ses poèmes : la constitution de la fable est en désordre ; l'économie en est renversée. Sans la priere de Thétis à Jupiter, & le songe que Jupiter envoie à Agamemnon, il n'y a point d'ILLIADÉ : sans Minerve, point d'ODYSSEÉ : sans la protection de Jupiter & l'assistance de Vénus, point d'ENEIDE. Les Dieux assemblés au ciel délibéroient de ce qui devoit se faire sur la terre : c'étoit eux qui formoient les résolutions, & qui n'étoient pas moins nécessaires pour les exécuter, que pour les prendre. Ces chefs immortels des partis des hommes concertoient tout, animoient tout ; inspiroient la force & le courage ; combattoient eux-mêmes ; & à la réserve d'Ajax, qui ne leur demandoit que de la lumiere, il n'y avoit pas un combattant considérable qui n'eût son dieu sur son chariot, aussi bien

que son Ecuyer : le dieu, pour conduire son javelot ; l'Ecuyer, pour la conduite de ses cheveux. Les hommes étoient de pures machines, que de secrets ressorts faisoient mouvoir ; & ces ressorts n'étoient autre chose que l'inspiration de leur déesses & de leurs dieux.

La Divinité que nous servons est plus favorable à la liberté des hommes. Nous sommes entre ses mains comme le reste de l'univers par la dépendance ; nous sommes entre les nôtres pour délibérer & pour agir. J'avoue que nous devons toujours implorer sa protection. Lucrece la demande lui-même ; & dans le livre où il combat la Providence de toute la force de son esprit, il prie, il conjure ce qui nous gouverne, d'avoir la bonté de détourner les malheurs :

*Quod procul à nobis fleat Natura gubernans.*

Lib. 1.

Cependant, il ne faut pas faire entrer en toutes choses cette majesté redoutable, dont il n'est pas permis prendre le Nom en vain. Que les fausses divinités soient mêlées en toutes sortes de fictions ; ce sont fables elles-mêmes, vains effet de l'imagination des poètes. Pour les Chrétiens, ils ne donneront que des vérités à celui qui est la vérité pure ; & ils accommoderont tous leurs discours à sa sagesse & à sa bonté.

Ce grand changement est suivi de celui des mœurs, qui étant maintenant civilisées & adoucies, ne peuvent souffrir ce qu'elles avoient de farouche & de sauvage autrefois. C'est ce changement, qui nous fait trouver si étrange les injures atroces & brutales, que se disent Achille & Agamemnon. C'est par là qu'Agamemnon nous est odieux, lorsqu'il ôte la vie à ce Troyen, à qui

Ménélas,

Ménélas, pour qui se faisoit la guerre, pardone généreusement. Agamemnon, LE ROI DES ROIS, qui devoit des exemples de vertu à tous les princes & à tous les peuples, le lâche Agamemnon tue cet infortuné de sa propre main. C'est par-là, qu' Achille nous devient en horreur, lorsqu'il tue le jeune Lycaön, qui lui demandoit la vie si tendrement. C'est par-là que nous haïssons jusqu'à ses vertus, quand il attache le corps d'Hector à son chariot, & qu'il le traîne inhumainement au camp des Grecs. Je l'aimois vaillant, je l'aimois ami de Patrocle ; la cruauté de son action me fait haïr sa valeur & son amitié. C'est tout le contraire pour Hector. Ses bonnes qualités reviennent dans notre esprit : nous le regrettons davantage : son idée, devenue plus chère, s'attire tous les sentimens de notre affection.

Et qu'on ne dise point, en faveur d'Achille, qu' Hector a tué son cher Patrocle. Le ressentiment de cette mort ne l'excuse point auprès de nous. Une douleur qui lui permet de suspendre sa vengeance & d'attendre ses armes avant que d'aller combattre ; une douleur si patiente ne le devoit pas pousser à cette barbarie, le combat fini. Mais dégageons, l'amitié de notre aversion. La plus douce, la plus tendre des vertus ne produit point des effets si contraire à sa nature. Achille les a trouvés dans le fond de son naturel. Ce n'est point à l'ami de Patrocle, c'est à l'inhumain, à l'inexorable Achille, qu'ils appartiennent.

Tout le monde en demeurera d'accord aisément. Cependant les vices du héros ne retomberont pas sur le poëte. Homere a plus songé à peindre la nature telle qu'il la voyoit qu' à faire des héros fort accomplis. Il les a dépeints avec plus de passion que de vertu : les passions étant du fonds de la nature, & les vertus n'étant purement établies en

nous que par les lumieres d'une raison instruite & enseignée.

La politique n'avoit pas encore lié les hommes par les neuds d'une société raisonnable ; elle ne les avoit pas bien tournés encore pour les autres : la morale ne les avoit pas encore bien formés pour eux-mêmes. Les bonnes qualités n'étoient pas assez nettement dégagées des mauvaises. Ulyffe étoit prudent & timide ; précautionné contre les périls ; industrieux pour en sortir ; vaillant quelquefois, lors qu'il y avoit moins de danger à l'être qu' à ne l'être pas. Achille étoit vaillant & féroce ; & (ce qu' Horace n'a pas voulu mettre dans les caractere qu'il en a donné) se relâchant quelquefois à des puérités fort grandes. Sa nature incertaine & mal réglée produisoit des mœurs tantôt puériles : tantôt il traînoit le corps d'Hector en barbare ; tantôt il prioit la Déesse sa mere *en enfant*, de chasser les mouches de celui de Patrocle, son chere ami.

Les manieres ne sont pas moins différentes que les mœurs. Deux Héros animés pour le combat ne s'amuseroient point aujourd' hui à se conter leur généalogie ; mais il est aisé de voir dans l' ILLIADÉ, dans l' ODYSSE & dans l' ENEIDE même, que cela se pratiquoit. On discouroit avant que de se battre, comme on harangue en Angleterre avant que de mourir.

La Vérité n'étoit pas du goût des premiers siècles ; un mensonge utile, une fausseté heureuse, faisoit l'intérêt des imposteurs & le plaisir des crédules. Le génie de notre siècle est tout opposé à cet esprit de fable & de faux mysteres. Nous aimons les vérités déclarées ; le bon-sens prévaut aux illusion, de la fantaisie ; rien ne nous contente aujourd' hui que la solidité & la raison. Ajoutez à ce changement du goût, celui de la connoissance.

Nous

Nous envisageons la nature autrement que les anciens ne l'ont regardée. Les cieux, cette demeure éternelle de tant de divinités, ne sont plus qu'un espace immense & fluide. Le même soleil luit encore ; mais nous lui donnons un autre cours : au lieu de s'aller coucher dans la mer, il va éclairer un autre monde. La terre immobile autrefois dans l'opinion des hommes, tourne aujourd'hui dans la nôtre, & rien n'est égal à la rapidité de son mouvement. Tout est changé ; les dieux, la Nature, la Politique, les Meurs, le Goût, les Manieres. Tant de changemens n'en produiroient-ils point dans nos ouvrages ?

Si Homere vivoit présentement, il feroit des poèmes admirables, accommodés au siècle où il écriroit. Nos poètes en font de mauvais, ajustés à ceux des anciens, & conduits par des règles, qui sont tombées avec des choses, que le tems a fait tomber.

Je fais qu'il y a de certaines regles éternelles, fondées sur le bon sens, sur une raison ferme & solide, qui subsistera toujours : mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible. Celles qui regardoient les mœurs, les affaires, les coûtumes des vieux Grecs, ne nous touchent guere aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit Horace des mots. Elles ont leur âge & leur durée. Les unes meurent de vieillesse ; *Ita verborum interit ætas* : les autres périssent avec leur nation, aussi bien que les maximes du gouvernement, lesquelles ne subsistent pas après l'empire. Il n'y en a donc que bien peu qui aient droit de diriger nos esprits dans tous les tems ; & il seroit ridicule de vouloir toujours régler des ouvrages nouveaux par des loix éteintes. La Poësie auroit tort d'exiger de nous ce que la religion & la justice n'obtiennent pas.

C'est

C'est à une imitation servile & trop affectée, qu'est due la disgrâce de tous nos poèmes. Nos Poètes n'ont pas eu la force de quitter les dieux, ni l'adresse de bien employer ce que notre religion leur pouvoit fournir. Attachés au goût de l'antiquité, & nécessités de s'accommoder à nos sentimens, ils donnent l'air de Mercure à nos anges, & celui des merveilles fabuleuses des anciens à nos miracles. Ce mélange de l'antique & du moderne leur a fort mal réussi : & l'on peut dire, qu'ils n'ont su tirer aucun avantage de leurs fictions, ni faire un bon usage de nos vérités.

Concluons que les poèmes d'Homere seront toujours des chefs-d'œuvres : non pas en tout des modeles. Ils formeront notre jugement ; & le jugement réglera la disposition des choses présentes.

---

**DU MERVEILLEUX qui se trouve dans les POEMES  
des ANCIENS.**

**S**I l'on considère le merveilleux des poèmes de l'antiquité, & dégagé des beaux sentimens, des fortes passions, des expressions nobles, dont les ouvrages des poètes sont embellis ; si on le considère déstitué de tous ornemens, & qu'on vienne à l'examiner purement par lui-même, je suis persuadé que tout homme de bons sens ne le trouvera guere moins étrange que celui de la chevalerie : encore le dernier est-il plus discret en ce point, qu'on y fait faire aux diables & aux magiciens toutes les choses pernicieuses, sales, deshonnêtes ; au lieu que les poètes

poètes ont remis ce qu'il y a de plus infame au ministère de leurs déesses & de leurs dieux. Ce qui n'empêche pas toutefois que les poèmes ne soient admirés & que les livres de chevalerie ne paroissent ridicules : les uns admirés pour l'esprit & la science qu'on y trouve ; les autres trouvés ridicules pour l'imbécillité dont ils sont remplis. Le merveilleux des poèmes soutient son extravagance fabuleuse par la beauté du discours, & par une infinité de connoissances exquisés qui l'accompagnent. Celui de la chevalerie décréde encore la folle invention de sa fable, par le ridicule du stile dont il semble se revêtir.

Mais quoi qu'il en soit, le fabuleux du poème a engendré celui de la chevalerie ; & il est certain que les diables & les enchanteurs causent moins de mal dans celle-ci, que les dieux & leurs ministres dans celle-là. La déesse des arts, de la science, de la sagesse, inspire une fureur insensée au plus brave des Grecs, & ne lui laisse recouvrer le sens qu'elle lui a ôté, que pour le rendre capable d'une honte qui le porte à se tuer lui-même de désespoir. La plus grande & la plus prude des Immortelles favorise de honteuses passions, & facilite de criminelles amours. La même déesse emploie toutes sortes d'artifices pour perdre des innocens, qui ne devroient se ressentir en rien de son courroux. Il ne lui suffit pas d'épuiser son pouvoir & celui des dieux, qu'elle a sollicités pour perdre Enée, elle corrompt le dieu du Sommeil, pour endormir infidèlement Palinure, & faire en sorte qu'il tombe dans la mer, comme cette trahison l'y fit tomber, & l'y fit périr.

Il n'y a pas un des dieux, dans ces poèmes, qui ne cause aux hommes les plus grands malheurs, ou ne leur inspire les plus grands forfaits. Il n'y a rien de si condamnable ici bas, qui ne s'exécute par leur ordre, ou ne s'autorise par leur exemple ;



& c'est une des choses qui a le plus contribué à former la secte des Epicuriens & à la maintenir. Epicure, Lucrece, Pétrone, ont mieux aimé faire des dieux oisifs, qui jouissent de leur nature immortelle, dans un bienheureux repos, que de les voir agissants & funestement occupés à la ruine de la nôtre. Epicure même a prétendu s'en faire un mérite de sainteté envers les dieux ; & de là est venue cette sentence, que Bacon a tant admirée : *Non Deos vulgi negare, profanum, sed vulgi opiniones Diis applicare.*

Or, je ne dis pas qu'il faille rejeter les dieux de nos ouvrages : moins encore de ceux de la poésie, où ils semblent entrer plus naturellement que dans les autres :

*Ab Jove principium Musæ,*

Je demande, autant que personne, leur intervention ; mais je veux qu'ils y viennent avec de la sagesse, de la justice, de la bonté ; non pas comme on les y fait venir d'ordinaire, en fourbes & en assassins. Je veux qu'ils y viennent avec une conduite à tout régler ; non pas avec un dérèglement à tout confondre.

Peut-être qu'on fera passer tant d'extravagances pour des fables & des fictions, qui tombent dans les droits de la poésie. Mais quel art, ou quelle science peut avoir un droit pour l'exclusion du bon-sens ? S'il ne faut que faire des vers pour avoir le privilège d'extravaguer, je ne conseillerai jamais à personne d'écrire en prose, où l'on devient ridicule, aussi-tôt qu'on s'éloigne de la bienséance & de la raison.

J'admire que les anciens poètes aient été si scrupuleux pour la vrai-semblance, dans les actions des hommes, & qu'ils n'en aient gardé aucune dans  
celles

celles des dieux. Ceux même qui ont parlé le plus sagement de leur nature, n'ont pû s'empêcher de parler extravagamment de leur conduite. Quand ils établissent leur être & leurs attributs, ils les font immortels, infinis, tout-puissans, tout-sages, tout-bons ; mais du moment qu'ils les font agir, il n'y a foiblesse où ils ne les assujettissent ; il n'y a folie ou méchanceté qu'ils ne leur fassent faire.

\* \* \* \* \*

*Sur la Tragedie & la Comédie.*

**O**N n'a jamais, vu tant de regles pour faire de belles tragédies ; & cependant l'on en fait si peu, qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles.

Un grand défaut dans les auteurs de tragédies, c'est d'employer une passion pour une autre, de mettre de la douleur où il ne faut que de la tendresse, & du désespoir où il ne faut que de la douleur.

Nos auteurs tragiques ont fait un aussi méchant usage de l'amour, qu'en ont fait les anciens de leur crainte & de leur pitié. Croyant faire les rois des parfaits amans, nous en faisons des princes ridicules. Souvent nos plus grands Héros aiment en bergers sur nos théâtres.

Mourir est si peu de chose aux Anglois, qu'il faudroit pour les toucher des images plus funestes que la mort même : de là vient que nous leur reprochons assez justement de donner trop à leur sens sur le théâtre. Il nous faut souffrir aussi le reproche qu'ils

qu'ils nous font, de passer dans l'autre extrémité. En effet, ce qui doit être tendre, n'est que doux ; ce qui doit former la pitié, fait à peine la tendresse ; l'émotion tient lieu du saisissement ; l'étonnement, de l'horreur.

La tragédie fut le premier plaisir de l'ancienne république romaine ; & les vieux Romains possédés seulement d'une âpre vertu, n'alloient chercher aux théâtres que des exemples qui pouvoient fortifier leur naturel, & entretenir leurs austères habitudes. Quand on joignit la douceur de l'esprit à la force de l'ame, on se plut aussi à la comédie ; & tantôt on se divertissoit par les agréables. Sitôt que Rome vint à se corrompre, les Romains quitterent la tragédie, & se dégoûtèrent de voir au théâtre une image de l'ancienne vertu.

Depuis ce tems-là jusqu'au dernier de la république, la comédie fut le délassement des grands hommes, le divertissement des gens polis, & l'amusement d'un peuple ou relâché ou adouci.

Un peu avant la guerre civile, l'esprit de la Tragédie revint animer les Romains dans la disposition secrète d'un génie qui les préparoit aux funestes révolutions qu'on vit arriver.

Les désordres cessés sous Auguste, & la tranquillité bien rétablie, on chercha toutes sortes de plaisirs. Les comédiens recommencerent. Les pantomimes eurent leur crédit & la tragédie ne laissa pas de conserver de la réputation. Sous le regne de Néron, Sénèque prit des idées funestes, qui lui firent composer les tragédies qu'il nous a laissées ; quand la corruption fut à son comble, & le vice général, les pantomimes ruinerent tout-à-fait & la tragédie & la comédie ; l'esprit n'eut plus de part aux représentations, & la seule vue cherchoit dans les postures & les mouvemens ce qui peut donner à l'ame des spectateurs des idées voluptueuses.

Les

Les Italiens aujourd'hui se contentent d'être éclairés du même soleil, de respirer le même air, & d'habiter la même terre qu'ont habitée autrefois les vieux Romains ; mais ils ont laissé pour les historiens cette vertu sévère que les Romains exerçoient, & ils n'ont pas cru avoir besoin de la tragédie, pour s'animer à des choses dures qu'ils n'ont pas envie de pratiquer. Comme ils aiment la vie ordinaire, & les plaisirs de la vie voluptueuse, ils ont voulu former des représentations qui eussent du rapport avec l'une & avec l'autre : de là est venu le mélange de la comédie & de l'art des pantomimes, que l'on voit sur les théâtres des Italiens.

Il n'y a point de comédie qui se conforme plus à celle des anciens que l'Angloise, pour ce qui regarde les mœurs. Ce n'est point une pure galanterie, pleine d'aventures & de discours amoureux ; c'est la représentation de la vie ordinaire, selon la diversité des humeurs & les différens caractères des hommes.

Il faut avouer que la régularité ne se rencontre pas dans les comédies des Anglois ; mais ils sont persuadés que les libertés qu'on se donne pour mieux plaire, doivent être préférées à des règles exactes, dont un auteur stérile & languissant se fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la règle, pour éviter la confusion ; il faut aimer le bon sens qui modère l'ardeur d'une imagination allumée ; mais il faut ôter à la règle toute contrainte qui gêne, & bannir une raison scrupuleuse qui, par un trop grand attachement à la justice, ne laisse rien de libre & de naturel.

*Sur la Religion.*

**L**A religion nous oblige proprement à vouloir faire, par les tendresses de l'amour, ce que la politique nous ordonne avec la rigueur des loix, & ce que la morale nous prescrit par un ordre austere de la raison. Plus entendue que la philosophie voluptueuse, dans la science des plaisirs ; plus sage que la philosophie austere dans la science des mœurs, elle épure notre goût pour la délicatesse & nos sentimens pour l'innocence.

La philosophie se borne à nous apprendre à souffrir les maux ; la religion Chrétienne en fait jouir.

Le vrai Chrétien fait se faire des avantages de toutes choses. Les maux, qui lui viennent, sont des biens que Dieu lui envoie. Les biens, qui lui manquent, sont des maux dont la Providence l'a garanti.

Toutes les autres religions remuent, dans le fond de l'ame, des sentimens qui l'agitent, & des passions qui la troublent : Elles soulevent contre la nature des craintes superstitieuses, ou des zeles furieux. La religion Chrétienne seule appaise ce qu'il y a d'inquiet ; elle adoucit ce qu'il y a de féroce ; elle emploie ce que nous avons de tendre dans nos mouvemens, non seulement avec nos amis & nos proches, mais avec les indifférens & en faveur même de nos ennemis.

*Sur l'immortalité de l'ame.*

**L'**AUTEUR de la nature n'a pas voulu que nous puissions bien connoître ce que nous sommes. Après y avoir rêvé inutilement, on trouve que c'est sagesse de n'y rêver pas davantage, & de se soumettre aux ordres de la Providence.

Notre esprit est au dessus de lui-même, & après qu'il a compris tout l'univers, it ne peut se comprendre.

Jamais personne n'a bien pénétré, par les seules lumieres de la raison humaine, si l'ame est immortelle. Il est de notre intérêt de croire son immortalité ; mais il n'est pas aisé de la concevoir.

Un discours sur l'immortalité de l'ame a poussé quelques païens à braver les horreurs de la mort, pour jouir plutôt des félicités de la vie qu'on leur promettoit ; mais quand ou en vient à ces termes, ce n'est pas la raison qui nous conduit, c'est la passion qui nous entraîne ; c'est un désir d'être mieux ; c'est une vanité de mourir, avec courage qu'on aime plus que la vie ; c'est une lassitude des maux présents ; c'est une espérance des biens futurs, un amour aveugle de la gloire, une maladie enfin, une fureur qui violente l'instinct naturel & qui nous transporte hors de nous-mêmes.

---

*Sur le bonheur.*

**L**A mesure du bonheur se doit prendre de celle des passions. Celui qui aura le moins de désirs,

firs, d'espérances, & de ces autres fortes d'agitations d'esprit, sera sans doute le plus content.

Il n'y a que deux choses qui méritent raisonnablement les soins du sage ; la première est l'étude de la vertu, qui fait l'honnête homme ; & la seconde, l'usage de la vie, qui le rend content.

Insensés que nous sommes ! nous nous plaignons à toute heure des rigueurs que nous souffrons en naissant, des inquiétudes de notre vie, & des douleurs de notre mort ; cependant nous ajoutons tous les jours de nouveaux maux à ces misères.

Nous vivons au milieu d'une infinité de biens & de maux, avec des sens capables d'être touchés des uns & blessés des autres. Sans tant de philosophie, un peu de raison nous fera goûter les biens aussi doucement qu'il est possible, & nous accommoder aux maux aussi patiemment que nous le pourrons.

*Sur les plaisirs.*

**C'**EST une erreur de condamner les plaisirs, comme plaisirs, & non pas comme injustes & illégitimes.

On peut admirer la pompe d'une belle ville fort innocemment. On peut goûter les délices des parfums, les douceurs de la musique ; on peut considérer avec plaisir la délicatesse de la peinture, sans violer les loix de la tempérance.

Toutes nos actions n'ont de véritable objet que le plaisir : Sans lui les plus laborieux demeureroient languissans & oisifs. C'est lui seul qui nous fait agir ; c'est lui qui remue tous les corps ; c'est lui qui donne le mouvement à tout l'univers.

Vous

Vous pouvez demander pourquoi la vertu combat le plaisir, si le plaisir est le seul bien de la nature : Mais si vous regardez la vertu de près, vous verrez que ce n'est pas le plaisir qu'elle combat ; mais seulement l'espece & l'excès du plaisir. Vous verrez encore, que quand elle en combat ou l'espece ou l'excès, ce n'est même qu'en sa faveur, & pour le rendre ou plus grand ou plus sûr.

La plus grande partie du monde croit que la privation d'un grand bien est un grand mal : la plus saine ne le croit pas. Entre la jouissance & la privation il n'y a point de milieu : entre le plaisir & la douleur il y en a un, qui est l'indolence. Pourquoi veut-on donc que nous tombions du plaisir dans la douleur, comme nous tombons de la jouissance dans la privation ?

---

*Sur la politesse.*



**L**A politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance & de circonspection, accompagné d'un air agréable, répandu sur tout ce qu'on dit, & ce qu'on fait.

Soit que les femmes soient naturellement plus polies, ou que, pour leur plaire, l'esprit s'élève & s'embellisse, c'est principalement auprès d'elles, qu'on apprend la politesse.

C'est un grand secret dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes, autant qu'on le peut à leur amour propre. Quand on fait les recherches à propos & leur faire trouver en eux des talens dont ils n'avoient pas l'usage, ils nous savent gré de la joie secrete qu'ils sentent de ce mérite découvert, & peuvent d'autant moins se passer de nous,



nous, qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Qui veut bien se rendre approbateur & ne se soucie pas d'être approuvé, celui-là oblige doublement, de la louange qu'il donne, & de l'approbation dont il dispense.

On se rend agréable dans la conversation, quand on écoute volontiers & sans jalousie, & qu'on laisse avoir de l'esprit aux autres.

---

*Réflexions Diverses.*

**I**L n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs ; si l'on fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. Celui de la sagesse est doux & tranquille. La sagesse regne en paix sur nos mouvemens, & n'a qu'à bien gouverner des sujets ; au lieu que la vertu avoit à combattre des ennemis.

Les erreurs du cœur sont bien plus dangereuses que celles de l'imagination. L'imagination produit des extravagances que le jugement fait corriger ; le cœur nous porte au mal, & nous y attache malgré les lumières du jugement.

On connoît beaucoup mieux la nature des choses par la réflexion, quand elles sont passées, que par leur impression, quand on les sent.

Il y a je ne sais quoi d'héroïque dans la grande libéralité, aussi bien que dans la grande valeur ; & ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la première élève l'âme au dessus de la considération du bien, comme la seconde pousse le courage au delà du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux  
&

& généreux mouvemens, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, & l'autre funeste.

Ceux que se trouvent ruinés par quelque accident de la fortune, sont plaints d'ordinaire de tout le monde ; parceque c'est un malheur dans la condition humaine, à quoi tout le monde est sujet : mais ceux qui tombent dans la misere par une vaine dissipation, s'attirent plus de mépris que de pitié ; parce que c'est l'effet d'une sottise particuliere, dont chacun se tient exempt, par la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Les vertus de l'homme heureux sont agréables & faciles. Les vertus du malheureux sont difficiles & facheuses. L'homme heureux n'a qu'à s'abandonner à ses vertus, & il faut que le malheureux se sacrifie aux siennes.

La plupart des gens regardent les honneurs, les richesses, ou les plaisirs des autres, comme les adulteres regardent les femmes d'autrui, en méprisant celles qu'ils possèdent.

On est bien misérable d'aller chercher le chagrin jusques dans l'avenir ; c'est un abîme si profond, que la seule vue est capable d'épouvanter. Jouir du bien présent est un secret très rare.

Quittons-nous Dieu pour le monde, nous sommes traités d'impies ; quittons-nous le monde pour Dieu, on nous traite d'imbécilles. On nous pardonne aussi peu de sacrifier la fortune à la religion, que la religion à la fortune.

## PENSEES Sur L'amour.

**A**YONS autant d'amour qu'il en faut pour nous animer ; mais non pour troubler notre repos. Le Cœur nous a été donné pour aimer, ce qui est un sentiment agréable ; & non pour souffrir ce qui est un sentiment douloureux.

C'est aller contre l'intention de la nature que de faire notre tourment d'une chose, dont elle a voulu faire notre plaisir.

Les passions violentes sont inégales, & font craindre le désordre du changement. En amour, il les faut laisser pour les Polexandres & les Cyrus dans les Romains ; en amitié, pour Oreste & Pylade dans les Comédies. Ce sont des choses à lire & à voir représenter, qu'on ne trouve point dans le monde ; & heureusement on ne les y trouve pas ; car elles y produiroient des aventures bien extravagantes.

---

*Sur la Dévotion.*

**Q**UAND nous entrons dans la dévotion, il nous est plus aisé d'aimer Dieu que de le bien servir. La raison en est, que nous conservons un cœur accoutumé à l'amour, & une âme qui avoit beaucoup d'habitude avec les vices. Le cœur ne trouve rien de nouveau dans ses mouvemens : il y a beaucoup de nouveauté, pour une âme dérégulée, dans les sentimens de la vertu ; ainsi quelque changement qu'il paroisse, on est toujours le même qu'on a été. On aime comme on aimoit ; on est injuste, glorieux, vindicatif & intéressé, comme on l'étoit auparavant.

Le

La vraie dévotion est raisonnable & bienfaisante ; plus elle nous attache à Dieu, plus elle nous porte à bien vivre avec les hommes.

La vie des religieux est la même pour la règle ; mais inégale par l'inégalité de l'affiette où se trouvent les esprits.

Le doute a ses heures dans le convent, la persuasion les fiennes ; il y a des tems où l'on pleure les plaisirs perdus, des tems où l'on pleure les péchés commis.

---

*Sur la Mort.*

LA meilleure de toutes les raisons pour se résoudre à la mort, c'est qu'on ne sauroit l'éviter. La philosophe nous donne la force d'en dissimuler le ressentiment, & ne l'ôte pas. Montagne, étant jeune encore, a cru qu'il falloit penser éternellement à la mort pour s'y préparer ; approchant de la vieillesse, *il chante*, dit-il, *la palinodie* ; voulant qu'on se laisse conduire doucement à la nature, qui nous apprendra assez à mourir.

Les belles morts fournissent de beaux discours aux vivants, & peu de consolation à ceux qui meurent.

Attendant la rigueur de ce commun destin,  
Mortel, aime la vie, & n'en crains pas la fin.

*De la retraite.*

**O**N ne voit rien de si ordinaire aux vieilles gens que de soupirer pour la retraite, & rien de si rare en ceux qui se sont retirés que de ne s'en repentir pas. Leur ame, trop assujettie à leur humeur, se dégoûte du monde par son propre ennui ; car à peine ont-ils quitté ce faux objet de leur mal, qu'ils souffrent aussi peu la solitude que le monde ; s'ennuyant d'eux-mêmes où ils n'ont plus qu'eux dont ils se puissent ennuyer.

Une raison essentielle, qui nous oblige à nous retirer quand nous sommes vieux, c'est qu'il faut prévenir le ridicule où l'âge nous fait tomber presque toujours. Si nous quittons, le monde à propos, on y conservera l'idée du mérite que nous aurons eu : si nous y demeurons trop, on aura nos défauts devant les yeux ; & ce que nous serons devenus effacera le souvenir de ce que nous avons été. D'ailleurs c'est une honte à un honnête homme de traîner les infirmités de la vieillesse dans une cour, où la fin de ses services a fait celle de ses intérêts.

La nature nous redemande pour la liberté, quand nous n'avons plus rien à espérer pour la fortune. Voilà ce qu'un Sentiment d'honnêteté, ce que le soin de notre réputation, ce que le bon sens, ce que la nature, exigent de nous. Mais le monde a ses droits encore pour nous demander la même chose. Son commerce nous a fourni des plaisirs, tant que nous avons été capables de les goûter : il y auroit de l'ingratitude à lui être à charge, quand nous ne pouvons lui donner que du dégoût.

Pour moi, je me résoudrois à vivre dans le couvent, ou dans le désert, plutôt que de donner une espece de compassion à mes amis & à ceux  
qui

qui ne le font pas, la joie malicieuse de leur raillerie : mais le mal est qu'on ne s'apperçoit pas quand on devient imbécille ou ridicule. Il ne suffit point de connoître que l'on est tombé tout-à-fait, il faut sentir le premier, qu'on tombe & prévenir, en homme sage, la connoissance publique de ce changement.

Ce n'est pas que tous les changemens qu'apporte l'âge nous doivent faire prendre la résolution de nous retirer. Nous perdons beaucoup en vieillissant, je l'avoue ; mais, parmi les pertes que nous faisons, il y en a qui sont compensées par d'assez grands avantages. Si après avoir perdu mes passions, les affections me demeurent encore, il y aura moins d'inquiétude dans mes plaisirs, & plus de discrétion dans mon procédé, à l'égard des autres : si mon imagination diminue, je n'en plairai pas tant quelquefois ; mais j'en importunerai moins bien souvent : si je quitte la foule pour la compagnie, je serai moins dissipé : si je reviens des grandes compagnies à la conversation de peu de gens, c'est que je saurai mieux choisir.

D'ailleurs, nous changeons parmi des gens qui changent aussi bien que nous, infirmes également, ou du moins sujets aux mêmes infirmités. Ainsi je n'aurai pas honte de chercher en leur présence des secours contre la faiblesse de l'âge, & je ne craindrai point de suppléer, avec l'art, à ce qui commence à me manquer par la nature. Une plus grande précaution, contre l'injure du tems, un ménagement plus soigneux de la santé, ne scandaliseront point les personnes sages ; & l'on se doit peu soucier de celles qui ne le sont pas.

A la vérité, ce qui déplaît dans les vieilles gens, n'est pas le grand soin qu'ils prennent de leur conversation. On leur pardonneroit tout ce qui les regarde, s'ils avoient la même considération pour

autrui : mais l'autorité qu'ils se donnent est pleine d'injustice & d'indiscrétion ; car ils choquent, mal à propos, les inclinations de ceux qui compatissent le plus à leur foiblesse. Il semble que le long usage de la vie leur ait défappris à vivre parmi les hommes ; n'ayant que de la rudesse, de l'austérité, de l'opposition pour ceux dont ils exigent de la douceur, de la docilité, de l'obéissance. Tout ce qu'ils font leur paroît vertu : ils mettent au rang des vices tout ce qu'ils ne sauroient faire ; & contraints de suivre la nature en ce qu'elle a de fâcheux, ils veulent qu'on s'oppose à ce qu'elle a de doux & d'agréable.

Il n'y a point de tems où l'on doive étudier son humeur avec plus de soin que dans la vieillesse ; car il n'y en a point où elle soit si difficilement reconnue. Un jeune homme impétueux a cent retours, où il se déplaît de sa violence ; mais les vieilles gens s'attachent à leur humeur, comme à la vertu ; & se plaisent dans leurs défauts, par la fausse ressemblance qu'ils ont à des qualités louables. En effet, à mesure qu'ils se rendent plus difficiles, ils pensent devenir plus délicats. Ils prennent de l'aversion pour les plaisirs, croyant s'animer justement contre les vices. Le sérieux leur paroît du jugement ; le flegme de la sagesse ; & de là vient cette autorité importune, qu'ils se donnent de censurer tout ; le chagrin leur tenant lieu d'indignation contre le mal ; & la gravité, de suffisance.

Le seul remède, quand nous en sommes venus là, c'est de consulter notre raison dans les intervalles où elle est dégagée de notre humeur ; & de prendre la résolution de dérober nos défauts à la vue des hommes. La sagesse alors est de les cacher : ce seroit un soin superflu que de travailler à s'en défaire. C'est donc là qu'il faut mettre un tems entre la vie & la mort, & choisir un lieu propre à le passer  
devo-

dévotement, ou si l'on peut, du moins sagement ;  
 ou avec une dévotion qui donne de la confiance,  
 ou avec une raison qui promette du repos. Quand  
 la raison, qui étoit propre pour le monde est usée,  
 il s'en forme une autre pour la retraite, qui, de  
 ridicules que nous devenions dans le commerce des  
 hommes, nous rend véritablement sages pour nous-  
 mêmes.



TABLE

---



---

P A S C A L.

---

*Pensées Diverses.*

**L**A concupiscence & la force, sont les sources de toutes nos actions purement humaines. La concupiscence fait les volontaires, la force les involontaires.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, & qu'un esprit boiteux nous irrite ? C'est à cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, & qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. Sans cela il exiteroit plus la pitié que la colere.

Epictete demande aussi, pourquoi nous ne nous fâchons pas, si l'on dit que nous avons mal à la tête, & que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal. Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tete & que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas si assurés que nous choissions le vrai.

Toutes les bonnes maximes sont dans le monde : il ne faut que les appliquer. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, & plusieurs le font ; mais pour la religion, peu.

Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence, comme dans un vaisseau. Quand tous vont vers le dérèglement; nul ne semble y aller. Qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

Les grands & les petits ont mêmes accidens, même fâcheries & mêmes passions: Mais les uns sont au haut de la roue, & les autres près du centre, & ainsi moins agités par les mêmes mouvemens.

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

Il est indubitable que l'ame est mortelle ou immortelle. Cela doit mettre une différence entiere dans la morale. Et cependant les philosophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel étrange aveuglement!

La mort est plus aisée à supporter, sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par regle sont à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit; il y a deux heures que nous sommes ici; L'autre dit, il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre; je dis à l'un; vous vous ennuyez; & à l'autre: le tems ne vous dure guere; car il y a une heure & demie; & je me moque de ceux qui disent, que le tems me dure à moi, & que j'en juge par fantaisie: ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

L'esprit croit naturellement, & la volonté aime naturellement; de sorte que faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecteroit, peut-être, autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan étoit sûr de rêver toutes les nuits douze heures  
durant

durant qu'il est roi, je crois qu'il seroit presqu' aussi heureux qu'un roi, qui rêveroit toutes les nuits douze heures durant qu'il étoit artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemies, & agités par des fantômes pénibles, & qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un voyage, on souffrisoit presqu'autant que si cela étoit véritable; & on appréhenderoit le dormir, comme on appréhende le réveil, quand on craint en effet d'éprouver de tels malheurs: Mais parce que les songes sont tous différens, & se diversifient, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pas pourtant si continue & si, égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement; si ce n'est rarement, comme quand en voyage; & alors on dit: Il me semble que je rêve; car la vie est un songe un peu moins inconstant.

L'esprit a son ordre, qui est par principes & démonstrations; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant l'ordre des causes de l'amour: cela seroit ridicule.

On ne s'imagine d'ordinaire Platon & Aristote qu'avec des grandes robes, & comme des personnages toujours graves & sérieux. C'étoient d'honnêtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs loix & leurs traités de politique, ç'a été en se jouant, & pour se divertir. C'étoit la partie la moins philosophique & la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophique étoit de vivre simplement & tranquillement.

Ceux qui font des antitheses en forçant les mots, font comme ceux qui font de fausses fenêtrés pour la symétrie. Leur regle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

Comme on dit beauté poétique, on devroit dire aussi beauté géométrique & beauté médicale.

Cependant on ne le dit point ; & la raison en est, qu'on fait bien quel est l'objet de la géométrie & quel est l'objet de la médecine ; mais on ne fait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poésie.

Quand on voit le style naturel, on est tout étonné & ravi ; car on s'attendoit de voir un auteur, & on trouve un homme : au lieu que ceux qui ont le goût bon, & qui en voyant un livre, croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur : *plus poetice quam humané locutus est.* Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, & même de Théologie.

L'homme aime la malignité ; mais ce n'est pas contre les malheureux, c'est contre les heureux superbes ; & juger autrement, c'est se tromper.

Rien n'est plus étrange, dans la nature de l'homme, que les contrariétés que l'on y découvre, à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connoître la vérité ; il la désire ardemment, il la cherche ; & cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit & se confond.

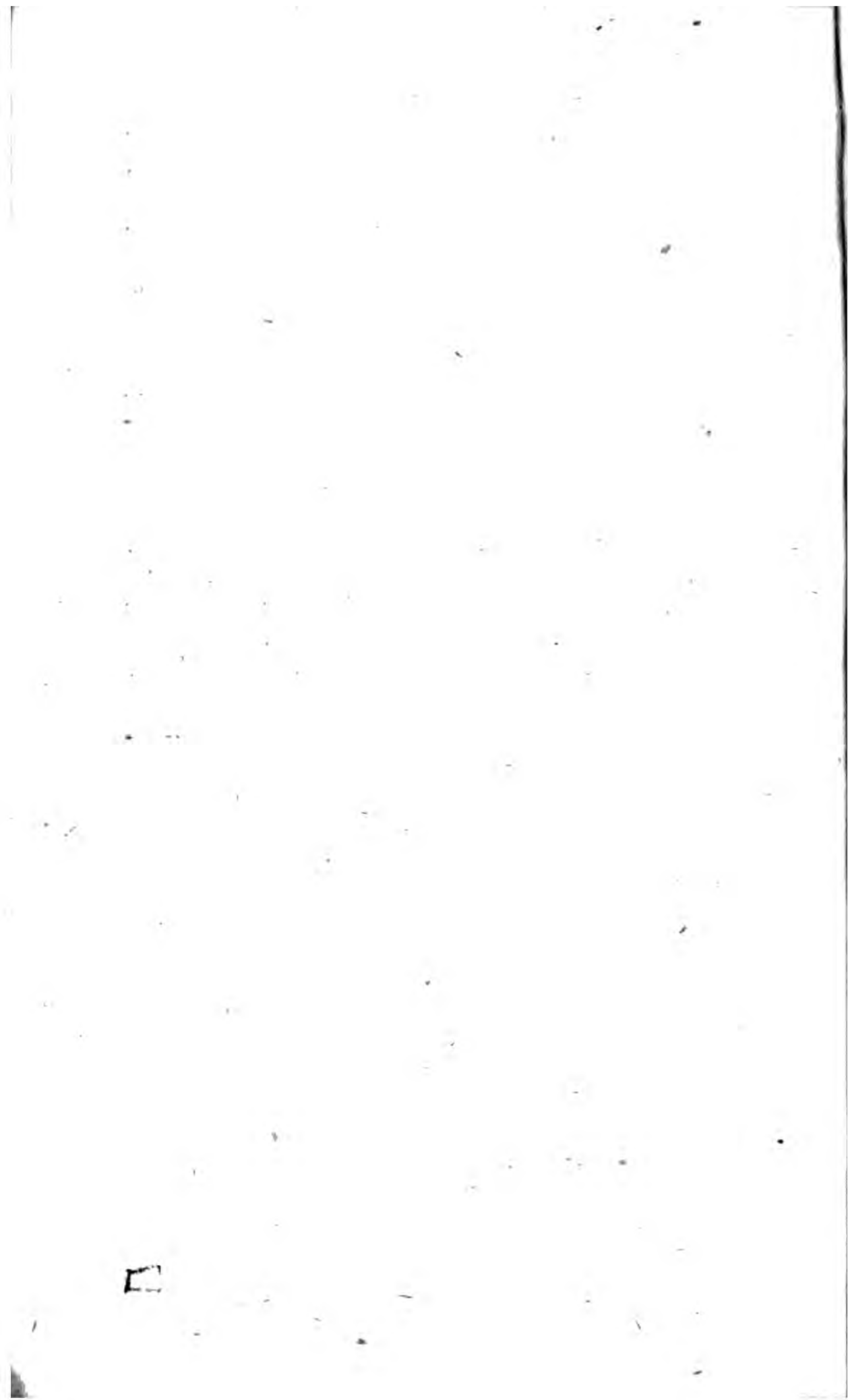
Tous les hommes désirent d'être heureux ; cela est sans exception. Quelques différens moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, & que l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vûes. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions des hommes, jusqu' à ceux qui se tuent & qui se pendent.

L'homme ne fait à quel rang se mettre : Il est visiblement égaré, & sent en lui des restes d'un état heureux dont il est déchu, & qu'il ne peut retrouver : Il le cherche par tout avec inquiétude & sans succès, dans des ténèbres impénétrables.

C'est la source des combats des philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme, en découvrant

découvrant les grandeurs, & les autres de l'abaisser en représentant ses miseres. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion. Car la misere de l'homme se conclut de sa grandeur ; & sa grandeur se conclut de sa misere : Ils se font élevés les uns sur les autres par un cercle sans fin, étant certain, qu'à mesure que les hommes ont plus de lumiere, ils découvrent, de plus en plus, dans l'homme de la misere & de la grandeur. En un mot, l'homme connoît qu'il est misérable. Il est donc misérable, puisqu'il le connoit ; mais il est bien grand, puisqu'il connoît qu'il est misérable.

Quelle chimere est-ce donc que l'homme ! Quelle nouveauté, quel cahos, quel sujet de contradiction ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai ; amas d'incertitude ; gloire & rebut de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; & le contredis toujours, jusqu' à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.



---

---

L A B R U Y E R E.

---

*Du Mérite personnel.*

**Q**UI peut, avec les plus rares talens & le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, & où tant de gens se trouvent pour le remplacer ?

Combien d'hommes admirables, & qui avoient de très beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé ? Combien vivent encore dont on ne parle point, & dont on ne parlera jamais.

Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre. Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes, pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres ; de là vient qu'avec un grand mérite, & une plus grande modestie, l'on peut être long-tems ignoré.

Le génie & les grands talens manquent souvent ; quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, & tels de ce qu'ils auroient fait.

Il est moins rare de trouver de l'esprit, que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres, & le mettent à quelque usage.



Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'acheve que l'on a, à peine, ébauché son ouvrage.

Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi : le reste ne nous regarde point ; c'est l'affaire des autres.

La modestie est au mérite, ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force & du relief.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires ; il est taillé pour eux, & sur leur mesure ; mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de belles actions. Je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante.

S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu ?

Il apparait de tems en tems, sur la face de la terre, des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, & dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces étoiles extraordinaires, dont on ignore les causes, & dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ni aïeux ni descendans, ils composent seuls toute leur race.

L'or éclate, dites-vous, sur les habits de PHILEMON : il éclate de même chez les marchands. Il est habillé des plus belles étoffes : le font-elles moins toutes déployées dans les boutiques & à la piece ? Mais la broderie & les ornemens y ajoutent encore de la magnificence : je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre. La garde de son épée est un onyx : il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, & qui est parfait : il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi, autant pour la vanité que pour

pour l'usage ; & il se prodigue toutes sortes de parures, ainsi qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité ; il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez moi cet habit & ces bijoux de Philémon, je vous tiens quitte de la personne.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de fénéans qui te suivent, & ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jùsqu'à toi, qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il ne faille quelquefois pardonner à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche & un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance & plus d'esprit ; il lit cela dans la contenance & dans les yeux de ceux qui lui parlent.

Chez nous le soldat est brave, & l'homme de robe est savant : nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe étoit brave, & le soldat étoit savant : un Romain étoit tout ensemble & le soldat & l'homme de robe.

Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre ; & que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un & l'autre, mis ensemble, ne pesent pas un homme de bien.

Dans la guerre la distinction entre le héros & le grand homme est délicate : toutes les vertus militaires font l'un & l'autre. Il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrépide ; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité, & par une longue expérience. Peut-être qu'ALEXANDRE n'étoit qu'un héros, & que CESAR étoit un grand homme.

La

La fausse grandeur est farouche & inaccessible: comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour en imposer, & ne paroître point ce qu'elle est; je veux dire une vraie petiteesse. La véritable grandeur est libre, douce, familiere, populaire; Elle se laisse toucher & manier; elle ne perd rien à être vûe de près; plus on la connoit, plus on l'admire; Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, & revient sans effort dans son naturel; Elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre, & de les faire valoir; Elle rit, joue & badine, mais avec dignité: On l'approche tout ensemble avec liberté & avec retenue: Son caractère est noble & facile, inspire le respect & la confiance, & fait que les princes nous paroissent grands & très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même: il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune & la faveur. Il ne voit rien dans de si foibles avantages qui soit assez bon & assez solide pour remplir son cœur, & pour mériter ses soins & ses desirs: il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter, est cette sorte de gloire qui devoit naître de la vertu toute pure, & toute simple; mais les hommes ne l'accordent pas, & il s'en passe.

Celui-là est bon, qui fait du bien aux autres: s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon: s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté, qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître; & s'il en meurt, sa vertu ne fauroit aller plus loin; elle est héroïque, elle est parfaite.

*Des Femmes.*

**L**ES hommes & les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme ; leurs intérêts sont trop différens. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres ; par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes ; mille manières qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'averfion & l'antipathie.

Quelques jeunes personnes ne connoiffent point assez les avantages d'une heureuse nature, & combien il leur seroit utile de s'y abandonner. Elles affoiblissent ces dons du ciel, si rares & si fragiles, par des manières affectées & par une mauvaise imitation. Leur son de voix & leur démarche sont empruntées : elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel : ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, & sur l'opinion qu'elle a de sa beauté : Elle regarde le tems & les années comme quelque chose seulement qui ride & qui enlaidit les autres femmes ; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure, qui a autrefois embellie sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de la vieillesse. La mignardise & l'affection l'accompagnant dans la douleur & dans la fièvre : elle meurt parcée & en rubans de couleurs.

Une belle femme, qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

Les

Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent ; les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus, jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

Une femme, qui n'a qu'un galant, croit n'être point coquette : celle qui a plusieurs galans croit n'être que coquette.

Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même, dont le cœur combat la raison, qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard.

Une femme inconstante est celle qui n'aime plus ; une legere, celle qui déjà en aime un autre ; une volage, celle qui ne fait si elle aime, & ce qu'elle aime ; une indifférente, celle qui n'aime rien.

A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté & ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doive la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

Il y a des femmes déjà flétries, qui par leur complexion ou par leur mauvais caractère, sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne fais qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge, qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur & mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance & des autres avec mépris, impétueux, altier, entreprenant, sans mœurs ni probité, de nul jugement, & d'une imagination très libre, il ne lui manque plus, pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits & la taille belle.

Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier, un maçon est un maçon : pour quelques autres

autres plus retirées, un maçon est un homme un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

Un comique, outre sur la scène ses personnages : un poète charge ses descriptions : un peintre, qui fait d'après nature, force & exagère une passion, un contraste, des attitudes ; & celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pièces, qui entrent dans l'ordonnance de son tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original : De même la prudence est une imitation de la sagesse.

Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles loix, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux & de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, & d'en rendre compte, ou dans leur conversation, ou par leurs ouvrages ? Ne se font-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la foiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent & le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles & sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme : elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable, & d'un travail fort recherché :  
c'est

c'est une piece de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre, ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde.

Les femmes sont extrêmes; elles sont meilleures ou pires que les hommes.

Il est étonnant de voir, dans le cœur de certaines femmes, quelque chose de plus vif & de plus fort que l'amour pour les hommes; je veux dire l'ambition & le jeu: De telles femmes rendent les hommes chastes; elles n'ont de leur sexe que les habits.

Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

Un homme est plus fidele au secret d'autrui qu'au sien propre; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

Combien de filles, à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune?

Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours fait penser d'elle la même chose.

Il coute peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point: il coute encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas

Un homme peut tromper une femme par un feint

feint attachement, pourvu qu'il n'en ait pas d'ailleurs un véritable.

Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus & se console : une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, & demeure longtemps inconsolable.

Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité, ou par l'amour.

La paresse, au contraire, dans les femmes vives est le présage de l'amour.

Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée ; il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive & tendre est morte & silencieuse, & que le plus pressant intérêt d'une femme, qui n'est plus libre, & celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime, que de s'affurer si elle est aimée.

Je ne comprends pas comment un mari, qui s'abandonne à son humeur & à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, & se montre au contraire par ses mauvais endroits, qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid & taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure & la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

Les douleurs muettes & stupides sont hors d'usage : on pleure, on récite, on répète, on est si touché de la mort de son mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer.



*Du Cœur.*

**L'**AMITIE peut subsister entre des gens de différens sexes, exempte même de grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme ; & réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion, ni amitié pure : elle fait une classe à part.

L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament, ou par foiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu-à-peu, avec le tems, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services & de complaisances dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main !

Le tems, qui fortifie les amitiés, affoiblit l'amour.

Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, & quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié au contraire a besoin de secours ; elle périt faute de soins, de confiance & de complaisance.

Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

L'on n'aime bien qu'une seule fois ; c'est la première : les amours qui suivent sont moins involontaires.

Souvent

Souvent les hommes veulent aimer, & ne feroient y réussir : ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer ; & si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié, que de l'antipathie.

L'on confie son secret dans l'amitié ; mais il échappe dans l'amour.

Les froideurs & les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes ; en amour il n'y a guere d'autre raison de ne s'aimer plus, que de s'être trop aimés.

L'on n'est pas plus maître de toujours aimer, qu'on ne l'a été de ne pas aimer.

C'est foiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre foiblesse que de guérir.

Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperduement : car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets & de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

S'il est vrai, que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes, qui nous met à la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs miseres ?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables.

L'expérience confirme, que la mollesse ou l'indulgence pour soi, & la dureté pour les autres, n'est qu'un seul & même vice.

Vivre avec ses ennemis, comme s'ils devoient un jour être nos amis, & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon

la nature de la haine, ni selon les regles de l'amitié ; ce n'est point une maxime morale, mais politique.

La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable ; puisque si l'on couvoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plait, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Toutes les passions sont menteuses ; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres elles les cachent à elles mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, & qui ne s'en aide.

Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesse & de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vue que de la cacher.

Le cas n'arrive guere où l'on puisse dire, J'étois ambitieux. Ou on ne l'est point, ou on l'est toujours ; mais le tems vient, où l'on avoue, que l'on a aimé.

Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, & ne se trouvent dans une assiette plus tranquille, que lorsqu'ils meurent.

Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles & élevées, que nous devons moins à la force de notre esprit, qu'à la bonté de notre naturel.

Il n'y a guere au monde un plus bel excès que celui de la reconnoissance.

Quelques-uns se défendent d'aimer & de faire des  
des

des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

---

*De la Société & de la Conversation.*

**C**'EST le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient, ou s'il ennuie ; il fait disparaître le moment qui précède celui où il seroit de trop quelque part.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup, qu'à en faire trouver aux autres : celui, qui sort de votre entretien content de soi & de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire : ils cherchent moins à être instruits & même réjouis, qu'à être goûtés & applaudis ; & le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos. C'est pécher contre ce dernier genre, que de s'étendre sur un repas magnifique, que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain ; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes ; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus, & de ses ameublemens, un homme que n'a ni rente ni domicile ; en un mot, de parler de son bonheur devant des misérables. Cette conversation est trop forte pour eux ; & la comparaison, qu'ils font alors de leur état au vôtre, est odieuse.

Si la politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité,

la complaisance, la gratitude : elle en donne dû moins les apparences, & fait paroître l'homme au dehors comme il devoit être intérieurement.

Il me semble que l'esprit de la politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles & nos manieres, les autres soient contents de nous & d'eux-mêmes.

C'est une faute contre la politesse, que de louer immodérément, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talents, comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poëte.

Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les présens qu'on leur fait, & dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, & faire selon leur goût : le dernier est préférable.

Il y auroit une espece férocité à rejeter indifféremment toute sorte de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables.

Un homme d'esprit, & qui est né fier, ne perd rien de sa fierté & de sa roideur pour se trouver pauvre : si quelque chose, au contraire, doit amollir son humeur, le rendre plus doux & plus sociable, c'est un peu de prospérité.

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caracteres dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractère : il faut, dans le commerce, des pieces d'or & de la monnoie.

C \* \* & H \* \* sont voisins de compagnie, & leurs terres sont contiguës : ils habitent une contrée déserte & solitaire. Eloignés des villes & de tout commerce, il sembloit que la fuite d'une entiere solitude, ou l'amour de la société, eût dû les assujettir à une liaison réciproque. Il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les

Les rend implacables l'un pour l'autre, & qui perpétuera leurs haines dans leurs descendans. Jamais des parens, & même des freres, ne se sont brouillés pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls, & qui la partagent tout entre eux deux : je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites.

J'approche d'une petite ville, & je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte : une riviere baigne ses murs, & coule ensuite dans une belle prairie : elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids & de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours & ses clochers : elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, & je dis, Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel & dans un séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir.

Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, & dont nous ne haïssons pas pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

La moquerie est souvent une indigence d'esprit.

Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

Le conseil le plus nécessaire est quelquefois nuisible à qui le donne, & inutile à celui à qui il est donné. Sur les mœurs, vous faites remarquer des défauts, ou que l'on n'avoue pas, ou que l'on estime être des vertus : sur les ouvrages, vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur auteur,

où il se complaît davantage où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ni meilleurs, ni plus habiles.

Entre dire de mauvaises choses, ou en dire de bonnes, que tout le monde fait, & les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir.

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne fait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même : celui qui fait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, & parle plus indifféremment.

*Des biens de la fortune.*

**U**N E grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite & le fait plutôt remarquer.

A mesure que la faveur & les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvroient, & qui y étoit sans que personne s'en apperçût.

Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot & fort riche en ridicule : les rieurs sont de son côté.

N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses : ils les ont à titre onéreux & qui ne nous accommoderoit point. Ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur & leur conscience pour les avoir : cela est trop cher ; il n'y a rien à gagner à un tel marché.

Champagne, au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, & dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôteroit le pain à toute une province,

vince, si l'on n'y remédioit. Il est excusable : Quel moyen de comprendre, dans la première heure de la digestion, qu'on puisse quelque part mourir de faim ?

Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts & avancés, que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voient placés dans de beaux endroits, où ils ne les ont point vus croître, & qui ne connoissent ni leur commencement, ni leur progrès.

Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu a dessein de donner aux hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissemens & les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, & le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus.

Ce garçon si frais, si fleuri, & d'une si belle fanté, est seigneur d'une abbaye & de dix autres bénéfices : tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes, qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, & qui souvent manquent de pain. Quel partage ! & cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir ?

Quand on est jeune, souvent on est pauvre ; ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions, ou les successions ne sont pas échues. L'on devient riche & vieux en même tems : tant il est rare que les hommes puissent réunir tous leurs avantages : & si cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoi leur porter envie : ils ont assez à perdre par la mort pour mériter d'être plaints.

Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de jouir de la vanité, de l'industrie, du travail & de la dépense de ceux qui sont venus avant nous,



& de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité ?

De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court & le meilleur est, de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux & l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

L'on ne se rend point sur le désir de posséder & de s'agrandir : la bile gagne & la mort approche, qu'avec un visage flétri & des jambes déjà foibles, l'on dit : *Ma fortune, mon établissement.*

Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres.

Jeune, on conserve pour la vieillesse : vieux, on épargne pour la mort.

Tous les hommes, par les postes différens, par les titres, & par les successions, se regardent comme héritiers les uns des autres, & cultivent par cet intérêt, pendant tout le cours de leur vie, un désir secret & enveloppé de la mort d'autrui. Le plus heureux, dans chaque condition, est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort, & à laisser à son successeur.

---

### *De la Cour.*

**L**E reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il

qu'il ne fait pas le cour. Il n'y a sorte de vertu qu'on ne rassemble en lui, par ce seul mot.

Un homme, qui fait la cour, est maître de son geste, de ses yeux & de son visage : il est profond, impénétrable : il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentimens. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice que l'on appelle fausseté ; quelquefois aussi inutile au courtifan pour sa fortune, que la franchise, la sincérité & la vertu.

La cour ne rend pas content ; mais elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

Il n'y a rien à la cour de si méprisable & de si indigne, qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune : je m'étonne qu'il ose se montrer.

Il ne faut point exagérer, ni dire des cours le mal qui n'y est point : l'on n'y attende rien de pis contre le vrai mérite, que de le laisser quelquefois sans récompence, on ne l'y méprise pas toujours : quand on a pu une fois le discerner, on l'oublie ; & c'est là où l'on fait parfaitement ne faire rien, ou faire très peu de chose, pour ceux que l'on estime beaucoup.

Les courtifans n'emploient par ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse & de finesse, pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leur secours ; mais seulement pour trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire ; & ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit, de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnaissance.

L'on me dit tant de mal de cet homme, & j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner

qu'il n'ait un mérite importun, & qui éteigne celui des autres.

Je ne vois aucun courtifan, à qui le prince vient d'accorder un bon gouvernement, une place éminente, ou une forte pension, qui n'assure par vanité, ou pour marquer son défintéressement, qu'il est bien moins content du don, que de la manière dont il lui a été fait. Ce qu'il y a en cela de sûr & d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi.

Il y a pour arriver aux dignités ce qu'on appelle la grande voie, ou le chemin battu : il y a le chemin détourné ou de traverse, qui est le plus court.

Les roues, les ressorts, les mouvements sont cachés, rien ne paroît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance & acheve son tour : image du courtifan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait assez de chemin, il revient au même point d'où il est parti.

Qui est plus esclave qu'un courtifan assidu, si ce n'est un courtifan plus assidu ?

L'esclave n'a qu'un maître ; l'ambitieux en a autant qu'il y a des gens utiles à sa fortune.

Il me semble que, qui sollicite pour les autres, a la confiance d'un homme qui demande justice ; & qu'en parlant ou en agissant pour soi-même, on a l'embarras & la pudeur de celui qui demande grâce.

Avec un esprit sublime, une doctrine universelle, une probité à toutes épreuves, & un mérite très-accomplis, n'appréhendez pas, ô Aristide ! de tomber à la cour, ou de perdre la faveur des grands, pendant tout le tems qu'ils auront besoin de vous.

La faveur met l'homme au dessus de ses égaux & sa chute au dessous.

Celui qui un beau jour fait renoncer fermement, ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de  
**bien.**

bien des peines, de bien des veilles, & quelquefois de bien des crimes.

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude & de la retraite.

---

*Des grands.*

**O**N demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange, ou une espece de compensation de bien & de mal, qui établiroit entre elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'une ne feroit guere plus désirable que l'autre? Celui qui est puissant, riche & à qui il ne manque rien, peut former cette question; mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Les grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit: les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur: les gens de bien plaignent les uns & les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

S'il est vrai qu'un grand donne plus à la fortune, lorsqu'il hazarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir & l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables, il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement qui est la gloire & la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il est connu, il meurt obscur & dans la foule; il vivoit de même, à la vérité; mais il vivoit; & c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses & serviles. Ceux, au contraire, que la naissance démêle d'avec le peuple, & expose aux yeux des hommes, à leur censure

& à leurs éloges, font même capables de fortir par effort de leur tempérament, s'il ne les portoit pas à la vertu : & cette disposition de cœur & d'esprit, qui passe des aïeux par les peres dans leurs descendants, & cette bravoure si familiere aux personnes nobles, est peut-être la noblesse même.

Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis Therfite : mettez-moi à la tête d'une armée, dont j'ai à répondre à toute l'Europe, je suis Achille.

L'avantage des grands, sur les autres hommes, est immense par un endroit. Je leur cede leur bonne chere, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs bains, leurs foux & leurs flatteurs ; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur & par l'esprit, & qui les passent quelquefois.

Qui dit le peuple, dit plus d'une chose ; c'est une vaste expression, & l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, & jusqu'où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux grands, c'est la populace & la multitude : il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles, & aux vertueux ; ce sont les grands comme les petits.

---

*Du Souverain, ou de la République.*

**Q**UAND l'on parcourt, sans la prévention de son pays, toutes les formes de gouvernements, l'on ne fait à laquelle se tenir ; il y a dans toutes le moins bon & le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable & de plus sûr, c'est d'estimer celle

telle où l'on est né, la meilleure de toutes & de s'y soumettre.

Il ne manque rien à un roi que les douceurs d'une vie privée : il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié, & par la fidélité de ses amis.

Les huit ou les dix mille hommes font au Souverain comme une monnoie dont il achete une place ou une victoire : s'il fait qu'il lui en conte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchandé, & qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

Nommer un roi, **PERE DU PEUPLE**, est moins faire son éloge, que l'appeller par son nom, ou faire sa définition.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym & le serpolet ; ou qui broute dans une prairie une herbe menue & tendre, qui a échappé à la faux du moissonneur ; le berger soigneux & attentif est debout auprès de ses brebis, il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage ; si elles se dispersent ; si un loup avide paroît, il lâche son chien qui le met en fuite ; il les nourrit il les défend ; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins ! Quelle vigilance ! Quelle servitude ! Quelle condition vous paroît la plus délicieuse & la plus libre, ou du berger, ou des brebis ? Le troupeau est il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau ? Image naïve des peuples & du prince qui les gouverne, s'il est bon prince.

Le faste & le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or & de pierreries, la houlette d'or en ses mains : son chien a un collier d'or, il est attaché

taché à une leffe d'or & de soie : que sert tant d'or à son troupeau, ou contre les loups ?

Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ! Quel dangereux poste que celui qui expose à tous momens un homme à nuire à des millions d'hommes !

Si les hommes ne sont point capables, sur la terre, d'une joie plus naturelle, plus flatteuse & plus sensible que de connoître qu'ils sont aimés, & si les rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples ?

---



---

# MONTESQUIEU.

---

## *De la nature des trois divers gouvernemens.*

**I**L y a trois especes de gouvernemens ; le RÉPUBLICAIN, le MONARCHIQUE, & le DESPOTIQUE. Pour en découvrir la nature, il suffit de l'idée qu'en ont les hommes les moins instruits. Je suppose trois définitions, ou plutôt trois faits : l'un que le gouvernement républicain est celui où le peuple en corps, ou seulement une partie du peuple, a la souveraine puissance : le monarchique, celui où un seul gouverne, mais par des loix fixes & établies : au lieu que, dans le despotique, un seul, sans loi & sans regle, entraîne tout par sa volonté & par ses caprices.

Voilà ce que j'appelle la nature de chaque gouvernement.

Lorsque, dans la république le peuple en corps a la souveraine puissance, c'est une *démocratie*. Lorsque la souveraine puissance est entre les mains d'une partie du peuple, cela s'appelle une *aristocratie*.

---

## *Du principe des divers gouvernemens.*

**I**L ne faut pas beaucoup de probité, pour qu'un gouvernement monarchique ou un gouvernement despotique se maintiennent ou se soutiennent.

La



La force des loix dans l'un, le bras du prince toujours levé dans l'autre, reglent ou contiennent tout. Mais dans un état populaire, il faut un ressort de plus, qui est la VERTU.

Comme il faut de la vertu dans le gouvernement populaire, il en faut aussi dans l'aristocratique. Il est vrai qu'elle n'y est pas si absolument requise.

La MODERATION est l'ame de ces gouvernemens. J'entens celle qui est fondée sur la vertu, non pas celle qui vient d'une lâcheté & d'une paresse de l'ame.

Dans les monarchies, la politique fait faire les grandes choses avec le moins de vertu qu'elle peut ; comme dans les plus belles machines, l'art emploie aussi peu de mouvemens, de forces & de roues qu'il est possible.

L'état subsiste indépendamment de l'amour pour la patrie, du désir de la vraie gloire, du renoncement à soi-même, du sacrifice de ses plus chers intérêts, & de toutes ces vertus héroïques que nous trouvons dans les anciens, & dont nous avons seulement entendu parler.

Que si dans le peuple il se trouve quelque malheureux honnête homme \*, le cardinal de Richelieu, dans son testament politique, insinue qu'un monarque doit se garder de s'en servir. Tant il est vrai que la vertu n'est pas le ressort de ce gouvernement ! Certainement elle n'en est point exclue ; mais elle n'en est pas le ressort.

Qu'on ne croie pas que je fasse une satire du gouvernement monarchique. Non ; s'il manque d'un ressort, il en a un autre. L'HONNEUR ; c'est-à-dire, le préjugé de chaque personne & de chaque condition, prend la place de la vertu politique dont

\* Je parle ici de la vertu politique.

j'ai parlé, & la représente partout. Il y peut inspirer les plus belles actions ; il peut, joint à la force des loix, conduire au but du gouvernement comme la vertu même.

Comme il faut de la vertu dans une république, & dans une monarchie de l'honneur, il faut de la CRAINTE dans un gouvernement despotique : pour la vertu, elle n'y est point nécessaire ; & l'honneur y seroit dangereux.

Le pouvoir immense du prince y passe tout entier à ceux à qui il le confie. Des gens capables de s'estimer beaucoup eux-mêmes seroient en état d'y faire des révolutions. Il faut donc que la crainte y abbatte tous les courages, & y éteigne jusqu'au moindre sentiment d'ambition.

*Différence de l'obéissance dans les gouvernemens modérés & dans les gouvernemens despotiques.*

**D**ANS les états despotiques, la nature du gouvernement demande une obéissance extrême ; & la volonté du prince, une fois conue, doit avoir aussi infailliblement son effet, qu'une boule jettée contre une autre doit avoir le sien.

Il n'y a point de tempérament, de modification, d'accommodemens, de termes, d'équivalens, de pour-parlers, de remontrances ; rien d'égal ou de meilleur à proposer. L'homme est une créature qui obéit à une créature qui veut.

On n'y peut pas plus représenter ses craintes sur un événement futur, qu'excuser ses mauvais succès sur le caprice de la fortune. Le partage des hommes,  
comme

comme des bêtes, y est l'instinct, l'obéissance, le châtement.

Il ne sert de rien d'opposer les sentimens naturels, le respect pour un pere, la tendresse pour ses enfans & pour ses femmes, les loix de l'honneur, l'état de sa santé ; on a reçu l'ordre, & cela suffit.

En *Perse*, lorsque le roi a condamné quelqu'un, on ne peut plus lui en parler ni demander grace. S'il étoit yvre ou hors de sens, il faudroit que l'arrêt s'exécutât tout de même ; sans cela il se contrediroit, & là loi ne peut se contredire. Cette maniere de penser y a été de tout temps : l'ordre que donna *Assuérus* d'exterminer les Juifs ne pouvant être révoqué, on prit le parti de leur donner la permission de se défendre.

Il y a pourtant une chose que l'on peut quelquefois opposer à la volonté du prince ; c'est la religion. On abandonnera son pere, on le tuera même, si le prince l'ordonne : mais on ne boira pas du vin, s'il le veut, & s'il l'ordonne. Les loix de la religion sont d'un précepte supérieur, parce qu'elles sont données sur la tête du prince comme sur celles des sujets. Mais quant au droit naturel, il n'en est pas de même ; le prince est supposé n'être plus un homme.

Dans les états monarchiques & modérés, la puissance est bornée par ce qui en est le ressort ; je veux dire l'honneur, qui regne comme un monarque, sur le prince & sur le peuple. On n'ira point lui alléguer les loix de la religion ; un courtisan se croiroit ridicule : On lui alléguera sans cesse celles de l'honneur. De-là résultent des modifications nécessaires dans l'obéissance ; l'honneur est naturellement sujet à des bizarreries, & l'obéissance les suivra toutes.

Quoique la maniere d'obéir soit différente dans ces deux gouvernemens, le pouvoir est pourtant le même.

même. De quelque côté que le monarque se tourne, il emporte & précipite la balance, & est obéi. Toute la différence est que, dans la monarchie, le prince a des lumières, & que les ministres y sont infiniment plus habiles, & plus rompus aux affaires, que dans l'état despotique.

Tels sont les principes des trois gouvernemens : ce qui ne signifie pas que, dans une certaine république, on soit vertueux ; mais qu'on devrait l'être. Cela ne prouve pas non plus, que, dans une certaine monarchie, on ait de l'honneur : & que, dans un état despotique particulier, on ait de la crainte ; mais qu'il faudroit en avoir : sans quoi le gouvernement sera imparfait.

---

*De l'éducation dans les monarchies.*

C'EST point dans les maisons publiques où l'on instruit l'enfance, que l'on reçoit dans les monarchies la principale éducation ; c'est lorsque l'on entre dans le monde, que l'éducation en quelque façon commence. Là est l'école de ce qu'on appelle *l'honneur*, ce maître universel qui doit partout nous conduire.

C'est là que l'on voit & que l'on entend toujours dire trois choses ; *qu'il faut mettre dans les vertus une certaine noblesse, dans les mœurs une certaine franchise, dans les manières une certaine politesse.*

Les vertus qu'on nous y montre sont toujours moins ce que l'on doit aux autres, que ce que l'on se doit à soi-même : elles ne sont pas tant ce qui nous appelle vers nos concitoyens, que ce qui nous en distingue.

On

On n'y juge pas les actions des hommes comme bonnes, mais comme belles ; comme justes, mais comme grandes ; comme raisonnables, mais comme extraordinaires.

Dès que l'honneur y peut trouver quelque chose de noble, il est ou le juge qui les rend légitimes, ou le sophiste qui les justifie.

Il permet la galanterie, lorsqu'elle est unie à l'idée des sentimens du cœur, ou à l'idée de conquête : & c'est la vrai raison pour laquelle les mœurs ne sont jamais si pures dans les monarchies, que dans les gouvernemens républicains.

Il permet la ruse, lorsqu'elle est jointe à l'idée de grandeur de l'esprit ou de la grandeur des affaires ; comme dans la politique, dont les finesses ne l'offensent pas.

Il ne défend l'adulation, que lorsqu'elle est séparée de l'idée d'une grande fortune, & n'est jointe qu'au sentiment de sa propre bassesse.

A l'égard des mœurs, j'ai dit que l'éducation des monarchies doit y mettre une certaine franchise. On y veut donc de la vérité dans les discours. Mais est-ce par amour pour elle ? point du tout. On la veut, parcequ'un homme qui est accoutumé à la dire paroît être hardi & libre. En affet, un tel homme semble ne dépendre que des choses, & non pas de la maniere dont un autre les reçoit.

C'est ce qui fait qu'autant qu'on y recommande cette espece de franchise, autant on y méprise celle du peuple, qui n'a que la vérité & la simplicité pour objet.

Enfin, l'éducation dans les monarchies exige dans les manieres une certaine politesse. Les hommes, nés pour vivre ensemble, sont nés aussi pour se plaire ; & celui qui n'observeroit pas les bien-

bienfaisances, se décréditeroit au point qu'il deviendroit incapable de faire aucun bien.

Mais ce n'est pas d'une source si pure, que la politesse a coutume de tirer son origine. Elle naît de l'envie de se distinguer. C'est par orgueil que nous sommes polis.

*De l'éducation dans le gouvernement despotique.*

COMME l'éducation dans les monarchies ne travaille qu'à élever le cœur, elle ne cherche qu'à l'abaisser dans les états despotiques. Il faut quelle y soit servile. Ce sera un bien, même dans le commandement, de l'avoir eue telle ; personne n'y étant tyran, sans être en même tems esclave.

L'extrême obéissance suppose de l'ignorance dans celui qui obéit ; elle en suppose même dans celui qui commande : il n'a point à délibérer, à douter, ni à raisonner ; il n'a qu'à vouloir.

Dans les états despotiques chaque maison est un empire séparé. L'éducation, qui consiste principalement à vivre avec les autres, y est donc très bornée : elle se réduit à mettre la crainte dans le cœur, & à donner à l'esprit la connoissance de quelques principes de religion fort simples. Le savoir y sera dangereux, l'émulation funeste ; & pour les vertus, *Aristote* ne peut croire, qu'il y en ait quelqu'une de propre aux esclaves ; ce qui borneroit bien l'éducation dans ce gouvernement.

L'éducation y est donc en quelque façon nulle. Il faut ôter tout, afin de donner quelque chose ; & commencer par faire un mauvais sujet, pour faire un bon esclave.

Eh !

Eh ! pourquoi l'éducation s'attacheroit elle à y former un bon citoyen qui prît part au malheur public ? S'il aimoit l'état, il seroit tenté de relâcher les ressorts du gouvernement : s'il ne réussissoit pas, il se perdrait ; s'il réussissoit, il courroit risque de se perdre, lui, le prince & l'empire.

---

*De l'éducation dans le gouvernement républicain.*

**C'**EST dans le gouvernement républicain, que l'on a besoin de toute la puissance de l'éducation. La crainte des gouvernemens despotiques naît d'elle-même parmi les menaces & les châtimens ; l'honneur des monarchies est favorisé par les passions, & les favorise à son tour : mais la vertu politique est un renoncement à soi-même, qui est toujours une chose très pénible.

On peut définir cette vertu, l'amour des loix & de la patrie. Cette amour demandant une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulières ; elles ne sont que cette préférence.

Cet amour est singulièrement affecté aux démocraties. Dans elles seules le gouvernement est confié à chaque citoyen. Or, le gouvernement est comme toutes les choses du monde ; pour le conserver il faut l'aimer.

On n'a jamais oui dire que les rois n'aimassent par la monarchie, & que les despotes haïssent le despotisme.

Tout dépend donc d'établir dans la république cet amour ; & c'est à l'inspirer, que l'éducation doit être attentive. Mais pour que les enfans puissent

sent l'avoir, il y a un moyen sûr ; c'est que les peres l'aient eux-mêmes.

On est ordinairement le maître de donner à ses enfans ses connoissances ; on l'est encore plus de leur donner ses passions.

Si cela n'arrive pas, c'est que ce qui a été fait dans la maison paternelle, est détruit par les impressions du dehors.

---

*De la sévérité des peines dans les divers gouvernemens.*

**L**A sévérité des peines convient mieux au gouvernement despotique, dont le principe est la terreur, qu'à la monarchie & à la republique, qui ont pour ressort l'honneur & la vertu.

Dans les états modérés, l'amour de la patrie, la honte & la crainte du blâme, sont des motifs répri-mans, qui peuvent arrêter bien des crimes. La plus grande peine d'une mauvaise action sera d'en être convaincu. Les loix civiles y corrigeront donc plus aisément, & n'auront pas besoin de tant de force.

Dans ces états, un bon législateur s'attachera moins à punir les crimes, qu'à les prévenir ; il s'appliquera plus à donner des mœurs, qu'à infliger des supplices.

C'est une remarque perpétuelle des auteurs Chinois, que plus dans leur empire on voyoit augmenter les supplices, plus la révolution étoit prochaine. C'est qu'on augmentoit les supplices à mesure qu'on manquoit de mœurs.

Il seroit aisé de prouver que, dans tous, ou presque tous les états d'Europe, les peines ont diminué



minué ou augmenté à mesure qu'on s'est plus approché ou plus éloigné de la liberté.

Dans les pays despotiques, on est si malheureux, que l'on y craint plus la mort qu'on ne regrette la vie; les supplices y doivent donc être plus rigoureux. Dans les états modérés, on craint plus de perdre la vie qu'on ne redoute la mort en elle-même; les supplices qui ôtent simplement la vie y sont donc suffisans.

Dans les gouvernemens modérés, tout, pour un bon législateur; peut servir à former des peines. N'est-il pas bien extraordinaire qu'à *Sparte* une des principales fût de ne pouvoir prêter sa femme à un autre, ni recevoir celle d'un autre, de n'être jamais dans sa maison qu'avec des vierges? En un mot, tout ce que la loi appelle une peine est affectivement une peine.

---

*De la juste proportion des peines avec le crime.*

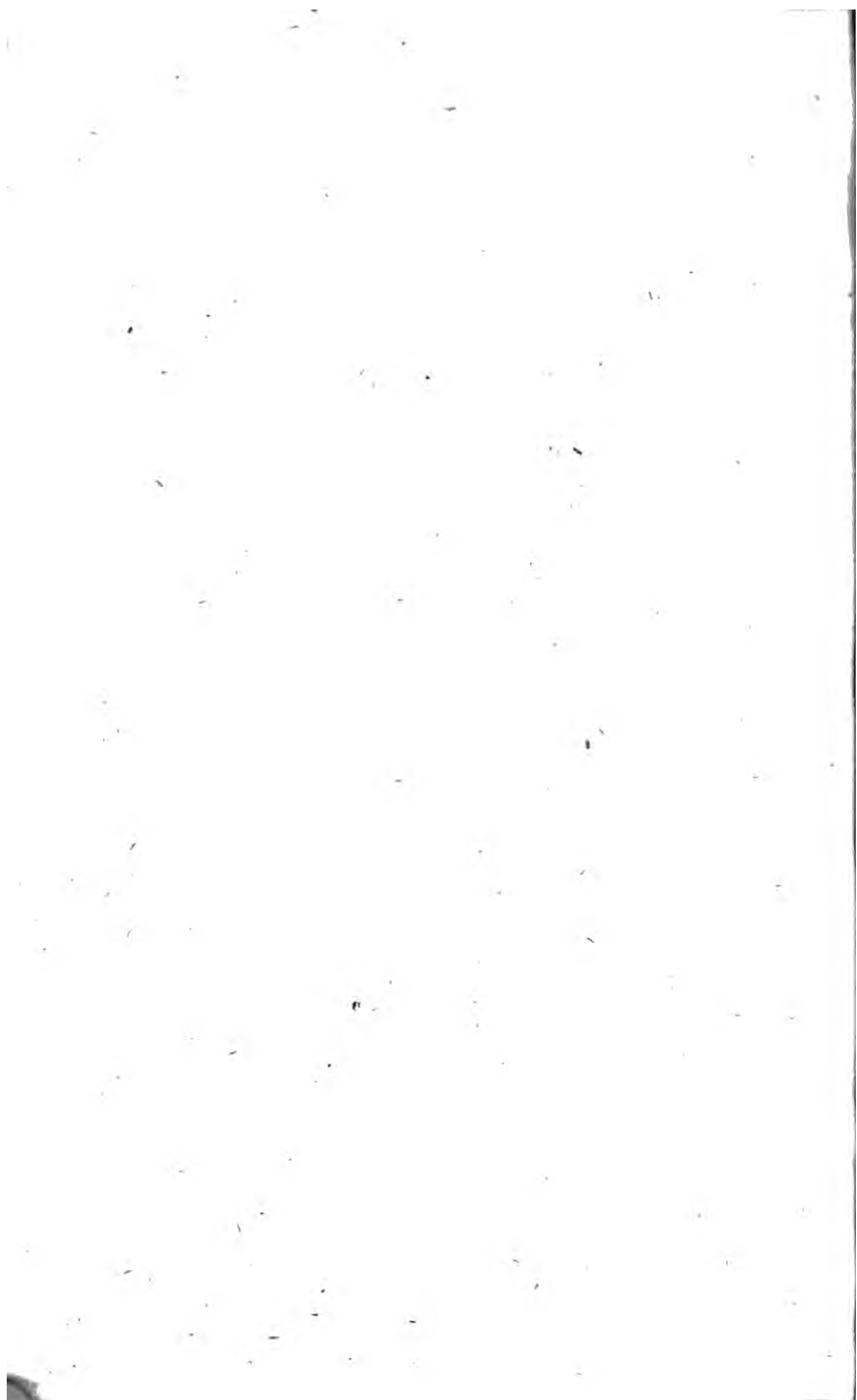
**I**L est essentiel que les peines aient de l'harmonie entr'elles, parcequ'il est essentiel que l'on évite plutôt un grand crime qu'un moindre, ce qui attaque plus la société, que ce qui la choque moins.

Un imposteur, qui se disoit *Constantin Ducas*, suscita un grand soulèvement à Constantinople. Il fut pris & condamné au fouet: mais, ayant accusé des personnes considérables, il fut condamné, comme calomniateur, à être brûlé. Il est singulier qu'on eût ainsi proportionné les peines entre le crime de de lèse-majesté & celui de calomnie.

Cela fait souvenir d'un mot de Charles II. roi d'Angleterre. Il vit, en passant, un homme au pilori;

pilori : il demanda pourquoi il étoit là. *Sire, lui dit-on, c'est parcequ'il a fait des libeles contre vos ministres. Le grand sot !* dit le roi : *que ne les écrivoit-il contre moi ? on ne lui auroit rien fait.*

Soixante-dix personnes conspirerent contre l'empereur Basile ; il les fit fustiger ; on leur brûla les cheveux & le poil. Un cerf l'ayant pris avec son bois par la ceinture, quelqu'un de sa suite tira son épée, coupa sa ceinture, & le délivra : il lui fit trancher la tête, parcequ'il avoit, *disoit-il*, tiré l'épée contre lui. Qui pourroit penser que, sous le même prince, on eût rendu ces deux jugemens ?



---

B O U H O U R S.

---



*Pensées ingénieuses des anciens & des modernes.*

**L**A Pensée d'un ancien est bien vraie: naturellement nous louons plus volontiers les choses dont nous n'avons qu'entendu parler, que celles que nous avons vues: les présentes excitent notre envie, les passées attirent notre vénération. Nous ne croyons pas que celles-ci nous offusquent, & nous croyons que celles-là nous font des leçons & des reproches.

---

Dans toutes les disgraces, c'est le comble de l'infortune, selon Boëce, que d'avoir été heureux.

La pensée est vraie, & l'expérience apprend tous les jours, que le souvenir d'un bonheur passé rend plus vif le sentiment d'une disgrâce présente.

Cependant Sénèque semble dire tout le contraire, en disant avec un philosophe qu'il cite, que rien n'est plus malheureux que celui à qui il n'est jamais arrivé de malheur; & en disant aussi de son chef; Je vous estime malheureux de ce que vous ne l'avez jamais été.

Cela a son sens; & il est vrai que ceux qui ont été toujours heureux sont bien plus sensibles à la

mauvaise fortune, quand ils viennent à l'éprouver ; sans compter qu'une prospérité continuelle les rend plus fiers & moins sages.

Ces différentes pensées font voir que les choses ont plus d'une face, & qu'il y a un point de vue dans lequel il faut toujours les regarder.

---

La grandeur ne met point un grand à couvert des infirmités du corps, ni de celles de l'esprit. Le chevalier de Merédit, après Montaigne, "Ces lambris si bien peints, & ces tapisseries relevées d'or ne charment ni la douleur ni la tristesse : on est moins sujet aux vapeurs quand on ne voit que les verdure de la campagne ; & ces lits si magnifiques n'empêchent pas que bien souvent on ne trouve les nuits bien longues".

La pensée d'Horace sur les gardes, qui marchent devant les princes, mais qui n'écartent point les troubles de l'esprit ; & sur les soins qui volent autour des lambris dorés, est l'original de celles-là, & peut-être la copie de celle de Lucrece, qui dit que les craintes & les soins ne craignent point le bruit des armes, & qu'ils se mêlent hardiment parmi les rois & les grands, sans respecter l'éclat de l'or qui brille chez eux.

---

C'est une pensée de Tacite, que les bienfaits ne sont agréables qu'autant qu'on croit pouvoir les prêter ; & que dès qu'ils vont trop loin, la haine prend la place de la reconnoissance.

Séneque dit, dans le même sens, qu'une petite somme d'argent qu'on emprunte fait un débiteur, & qu'une grosse fait un ennemi.

La

La réflexion de Pline de jeune sur les divers mouvemens de la vie humaine est fine & sensée.

“ Combien de choses, *dit-il*, ont changé autour de moi ! Si l'on suppose les années toutes ces révolutions se sont faites en fort peu de tems ; si l'on considère la vicissitude des choses & la variété des événemens, l'on diroit qu'il s'est passé plusieurs siècles : cela nous apprend, qu'il ne faut désespérer de rien, mais aussi qu'il ne faut compter sur rien”.

---

En matière de mœurs les anciens & les modernes se ressemblent fort ; & Socrate a raison de dire dans les *Nouveaux Dialogues des morts* ;

“ L'antiquité est un objet d'une espèce particulière ; l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, & moi, vous eussiez trouvé dans votre siècle, *dit-il à Montaigne*, des gens qui nous ressembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, & l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut pour faire dépit à ses contemporains. Quand nous vivions nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient, & à présent notre postérité nous estime plus que nous ne méritons. Mais & nos ancêtres, & nous, & notre postérité, tout cela est bien égal”.

Cette pensée est fort vraie au regard de la probité & de la conduite : elle le seroit moins au regard de l'esprit, & des ouvrages d'esprit. Ce n'est pas que les modernes ne vaillent mieux que quelques anciens : mais c'est que les anciens qui ont excellé en quelque chose, sont des génies rares, qui n'ont guère leurs pareils, ou qui ont du moins l'avantage

tage d'avoir été les premiers, & d'être des modeles dans leur art.

---

Corneille a dit, de l'Académie Française, que c'étoit un corps d'esprits, & Balzac d'une piece savante, que c'étoit l'esprit de ces grands corps qui remplissent les Bibliothèques. Une personne fort spirituelle, ayant entendu un discours plein de traits vifs & ingénieux, mais nullement régulier pour le dessein, & peu solide pour les preuves, dit agréablement : Il y a tant d'esprit dans ce discours qu'il n'y a point de corps.

Ces trois pensées ont quelque rapport ; mais la dernière a, ce me semble, une finesse que les autres n'ont pas.

---

Selon Bacon, grand chancelier d'Angleterre, & l'un des plus grands génies de son siècle, les laides personnes se vengent d'ordinaire de la nature par leur mauvaise humeur.

La vertu n'est rien qu'une beauté intérieure, comme la beauté est une vertu extérieure.

L'argent est un bon serviteur, & un méchant maître.

Les dignités donnent le pouvoir de faire des choses qu'il est bon de ne pouvoir faire.

C'est un grand malheur de n'avoir presque rien à désirer, & d'avoir mille choses à craindre.

Ceux qui gouvernent sont comme les corps célestes, qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont point de repos.

Il n'y a point de vertu qui soit souvent si criminelle que la clémence.

Le

Le silence est la vertu de ceux qui ne sont pas fages.

Les pensées de Cicéron sur les soldats de la Légion de Mars, qui périrent en combattant contre Marc Antoine, sont pleines de sens & de noblesse.

Heureuse la mort, qui étant dûe à la nature, comme un tribut, a été offerte comme un sacrifice pour le salut de la patrie !

Je vous crois nés pour la patrie, vous qui tirez votre nom de Mars ; en sorte qu'il semble que ce même Dieu qui a donné cette ville au monde, vous ait donnés à cette ville.

La mort est honteuse dans la fuite, glorieuse dans la victoire. Car enfin, Mars a coutume de choisir lui-même les plus braves de l'armée pour lui servir de victimes.

Cette pensée revient à celle d'une épigramme Grecque, que la savante Françoisse qui a traduit Anacréon, rend ainsi en notre langue. " C'est le vaillant Timocrite qui est enterré dans ce tombeau : Mars, qui épargne volontiers les lâches, ne fait jamais de quartier aux braves gens".

Ces impies que vous avez défaits, *poursuit Cicéron*, porteront jusqu'aux enfers la peine de leur parricide. Pour vous, qui avez rendu les derniers sours dans le sein de la victoire, vous avez mérité le séjour bienheureux des gens de bien.

La nature vous a donné une vie courte ; mais la mémoire d'une vie si bien employée fera immortelle.

Démosthène dit, sur un sujet presque semblable, que la vertu des soldats qui furent tués en combattant vaillamment, étoit l'ame de la Grece.

La pensée de l'orateur Grec est plus hardie, & paroît plus forte que celle du Romain ; mais je ne fais si elle en vaut mieux. L'air simple & modeste



ne diminue rien de la grandeur & de la beauté d'une pensée.

---

Le panégyrique de Pline est semé de sentences délicates : en voici quelques-unes des plus remarquables.

La reconnoissance rend la libéralité plus agréable, l'ingratitude la rend plus éclatante.

Il n'y a point de prince dont les hommes se plaignent moins, que celui dont il est le plus permis de se plaindre.

Comme c'est être heureux que de pouvoir tout ce qu'on veut, c'est être grand que de vouloir tout ce qu'on peut.

C'est le comble du bonheur, d'être heureux, & d'en être estimé digne.

Chacun en particulier peut tromper & être trompé : personne n'a trompé tout le monde & tout le monde n'a trompé personne.

Un prince peut être haï de quelques-uns sans qu'il haïsse lui-même : il ne peut être aimé sans qu'il aime.

---

Selon Costar, comme les meilleurs pays ne sont pas toujours les plus beaux pour le plaisir de la promenade ; aussi les esprits les plus fertiles en grandes pensées ne sont pas toujours les plus agréables pour le divertissement de la conversation.

Selon le même écrivain, pour exceller dans la conversation, il faut ressembler à ces riches qui ont tout leur bien en argent comptant, & avoir une merveilleuse présence d'imagination & de mémoire, qui nous fournisse, avec autant de promptitude que d'abondance, les choses & les paroles.

Un homme de bien accusé injustement, & chargé de fers, ne perd rien de sa gloire dans l'obscurité d'un cachot : il ôte à la prison même ce qu'elle a d'ignominieux. C'est ce que Sénèque dit de Socrate : il ajoute, qu'où étoit Socrate, il ne sembloit pas qu'il pût y avoir de prison.

Ces pensées sont fortes & un peu outrées, selon le caractère de Sénèque ; mais elles ont leur beauté, & font bien sentir ce qu'elles expriment.

---

Les malheurs extrêmes ont leurs avantages, selon Quintilien. Quand nous avons tout perdu, nous devons nous roidir & nous élever contre la mauvaise fortune avec d'autant plus de fierté, que s'il est difficile de la souffrir, il est aisé de la mépriser : car il ne lui reste plus rien par où elle puisse nous attaquer ; elle nous donne même une assurance, malheureuse à la vérité, mais certaine, que nous n'avons plus rien à craindre.

---

Les voyageurs valent mieux ordinairement que les gens qui ne fortent point de leur pays. Un bel esprit Italien les compare aux fleuves qui croissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, & aux fontaines, qui dans leur cours passent par des veines précieuses, d'où elles tirent d'excellentes qualités.

Ces comparaisons sont belles & justes, pour faire entendre que les voyages augmentent le mérite & perfectionnent l'esprit.

Balzac dit joliment, en parlant de ceux qui sont ennemis des divertissemens honnêtes & des livres agréables : si pareilles gens avoient la direction du monde, ils voudroient ôter le printems & la jeunesse, l'un de l'année, l'autre de la vie.

---

Tacite doute si c'est un effet de la bonté ou de la colere des dieux, qu'il n'y ait ni or ni argent en certains pays ; & Pline l'ancien ayant dit que la nature produit tout pour l'homme, mais qu'elle se fait bien payer de ses présens, & qu'elle en tire de gros intérêts, ajoute qu'il est difficile de juger si elle est à l'homme une bonne mere ou une méchante marâtre.

---

Ovide dit que Niobé fut heureuse dans ses malheurs, de ce qu'elle perdit le sentiment, étant changée en pierre.

Cicéron dit, au contraire, qu'il y a plus de misere à n'avoir point de sentiment des grandes afflictions; qu'à en être touché autant que l'on doit.

Chacune de ces pensées a son sens vrai ; la seconde est plus délicate que la premiere.

---

Le bon art, qui fait qu'on excelle à parler, dit le chevalier de Meré dans ses *conversations*, ne se montre que sous une apparence naturelle : il n'aime que la beauté simple & naïve : & quoi qu'il travaille pour mettre ses agrémens dans leur jour, il songe principalement à se cacher.

Lucien

Lucien dit qu'il n'y a point de plus beau panégyrique des grands hommes, que leurs actions ; & Voiture, qu'il est plus doux d'entendre ses louanges dans la bouche du peuple, que dans celle des poètes.

Ces pensées sont vraies & naturelles.

---

L'Antithèse est une source de jolies pensées, quand on la fait bien ménager, & qu'elle ne fait pas trop de jeu.

La pensée de Martial, au sujet de la santé, roule toute sur l'antithèse : A compter les mauvais jours & les divers maux que nous avons eu, dit-il, on diroit que nous avons peu vécu. Nous sommes des enfans, & nous paroïssons des vieillards. Celui-là se trompe qui croit que l'âge de Priam & de Nestor soit un grand âge. La vie, à proprement parler, ce n'est pas vivre ; c'est se porter bien.

Ce que dit Sénèque aux gens de son tems est à peu près dans le même genre : Vous craignez tout, comme étant mortels ; vous désirez tout, comme si vous étiez immortels.

Plusieurs des *Réflexions Morales*, qui sont si estimées, tirent leur beauté de l'opposition ou du jeu des termes.

---

Quiconque se plaît à vivre dans la solitude est, au jugement d'Aristote & de Bacon, ou une bête féroce, ou un dieu.

Selon Balzac, la solitude est certainement une belle chose ; mais il y a plaisir d'avoir quelqu'un qui sache répondre, & à qui on puisse dire, de tems en tems, que c'est une belle chose.

Montaigne trouve qu'il est plus supportable d'être toujours seul, que de ne le pouvoir jamais être.

---

La politesse n'est pas incompatible, dans le stile, avec la force ; & un auteur Italien compare agréablement l'éloquence aux soldats de Jules César, qui savoient combattre tout parfumés qu'ils étoient.

Balzac dit, que la vraie éloquence ne donne pas seulement à ses ouvrages de la grace & de la beauté, comme Phidias, mais de la vie & du mouvement, comme Dédale. Sa mine, ajoute-t-il, est d'une Amazone, plutôt que d'une coquette.

---

Les malheureux, qui ont de l'esprit, trouvent des ressources en eux-mêmes. Me voilà privé de ma patrie, de ma maison & de mes amis, dit Ovide, & la fortune m'a ravi tout ce qu'elle me pouvoit ôter ; mais mon esprit me tient compagnie, & j'en jouis à mon aise : Auguste ne peut avoir nul droit là-dessus.

Les épîtres de Sénèque sont pleines de pensées morales, non seulement vraies & plausibles, mais fines & piquantes. En voici quelques-unes qui m'ont frappé davantage.

Il y a beaucoup de grandeur à se servir des vases de terre, comme si c'étoit des vases d'argent ; & il n'y en a pas moins à se servir des vases d'argent, comme si c'étoit des vases de terre.

Vivez avec les hommes, comme si Dieu vous voyoit ; parlez à Dieu, comme si les hommes vous écoutoient.

Si vous réglez vos besoins sur la nature, vous ne ferez jamais pauvre ; si vous les réglez sur l'opinion, vous ne ferez jamais riche.

Ce

Ce n'est pas être bien aise que de rire ; il faut que l'esprit soit calme, & le cœur content : la vraie joie est quelque chose de sérieux & même d'austère.

C'est le propre d'une grande ame de mépriser ce qu'il y a de grand dans le monde, & d'aimer mieux la médiocrité que l'excès.

Nous croyons que rien ne vaut plus qu'une grace, que nous demandons long-tems ; nous croyons que rien ne vaut moins que la même grace, dès que nous l'avons reçue.

Les grands hommes ne se bornent jamais dans leur desseins, & Costar flatte agréablement le Cardinal Mazarin, en lui disant : “ Si vous n'êtes content de votre bonheur, il faut nécessairement que le grand Jules soit de l'humeur de Jules César, qui croyoit n'avoir rien fait, lorsqu'il lui restoit quelque chose à faire”.

C'est une pensée raisonnable que celle de ce Persan, qui vouloit empêcher Darius de se jeter dans un péril évident, & d'y jeter les siens avec lui : Les vrais braves méprisent plutôt la mort, qu'ils ne haïssent la vie : la mort étant le dernier terme de toutes choses, c'est bien assez d'y aller d'un pas assuré, sans que l'on y coure.

C'est un beau mot de Tacite, quoi qu'assez commun, que l'éloignement augmente la vénération envers les princes, & qu'on les respecte, ou qu'on les estime moins quand on les voit de trop près.

Il y a des pensées vraies qui paroissent fausses à de bons esprits : Telle est celle de Virgile ; que la beauté

beauté du corps donne plus d'agrément à la vertu. Sénèque le philosophe la trouve fausse, & prétend que ce grand poète s'est mépris, parce que la vertu n'a besoin de nul-ornement ; qu'elle s'en sert elle-même ; qu'elle embellit son corps ; & qu'elle le consacre.

Un grand homme, ajoute-t-il, peut sortir d'une cabane ; une grande & une belle ame peut être logée dans un petit corps mal fait & difforme.

N'en déplaise au philosophe, le poète pense juste ; & des raisons si spécieuses n'empêchent pas, que la vertu ne paroisse plus aimable dans une belle personne que dans une autre.

---

Salluste, après avoir dit, que plusieurs hommes font esclaves de leur corps, & ne pensent qu'à dormir, à manger, à jouir de toutes les voluptés des sens, sans cultiver leur esprit de nulle honnête connoissance ; ajoute, qu'il met la vie & la mort de ces gens-là dans le même rang, parce qu'on ne parle ni de l'une ni de l'autre. Il dit ensuite, qu'à son gré, celui-là seul semble vivre, qui, occupé de quelque entreprise, cherche à se signaler par la voie des belles actions, ou par celle des beaux arts.

---

Il est du même homme, dit un poète Latin, d'avoir de la douceur pour les malheureux, & de la dureté pour les coupables, quelque contrariété qu'il semble y avoir entre ces deux choses.

---

La réflexion d'un poète moderne, sur une horloge de sable, est naturelle & morale :

Cette heure qui coule si vite tandis que le sable  
 passe,

passé, nous avertit que notre dernier jour n'est pas loin. La vie humaine, si courte d'elle-même, est composée d'heures qui volent ; & parce que l'homme n'est que poussière, elle s'en va comme la poussière.

---

La nouveauté a des charmes qui donnent du prix aux moindres choses ; & si l'on en croit Saint Evremond, les choses les plus estimables, qui ont beaucoup paru parmi nous, ne font plus leur impression comme vieilles ; elles apportent le dégoût comme bonnes : celles au contraire à qui on ne devoit aucune estime, sont moins souvent rejetées comme méprisables, que recherchées comme nouvelles.

Le Chancelier Bacon dit, que les nouveautés sont comme des étrangers, qui attirent moins la bienveillance que l'admiration.

---

Il en est des productions de l'esprit, selon Costar, comme de ces fruits délicats, qui sont presque toujours verts ou trop meurs, & qu'il est mal-aisé de cueillir & de servir bien à propos. Quand l'imagination est en sa force, le jugement n'est encore qu'à demi formé ; & il n'arrive guere à sa dernière perfection que les autres puissances de l'ame ne soient sur leur déclin & sur leur retour. A mesure que nous acquérons l'avantage de bien juger, nous perdons celui de bien inventer.

---

Le *Discours sur la bienséance* est plein de maximes fort sensées, & de réflexions fort fines. On en peut juger par celles-ci :

Rien n'est plus contraire à la bienséance, que de l'observer avec trop d'affectation,



Il est presque autant contre la bienfiance de trop affecter de se cacher en faisant bien, que de chercher à se faire voir.

Il y a des gens à qui la vertu sied presque aussi mal que le vice.

Le vrai moyen de n'avoir l'approbation de personne, c'est de la mendier par vos paroles, ou par vos regards.

Les louanges excessives & mal placées ne font honneur ni à ceux qui les donnent, ni à ceux à qui on les donne.

Les choses les plus médiocres, quand elles sont dites à propos, plaisent davantage que les meilleures choses du monde, quand on les dit à contre-tems.

Pline le jeune décide, ce me semble, en deux mots le différend qui regarde les anciens & les modernes. " Je suis, dit-il, de ceux qui admirent les anciens ; mais cela ne va pas jusqu'à mépriser, avec quelques-uns, les esprits de notre tems ; comme si la nature lasse & épuisée ne pouvoit plus rien produire de bon."

---

Ovide marque plaisamment combien les femmes aiment à causer, en disant qu'une vieille qui faisoit des sacrifices à la Déesse du silence, au milieu de plusieurs jeunes filles, ne pouvoit retenir sa langue dans le sacrifice même.

Il y a des hommes, qui ressemblent fort aux femmes de ce côté là ; mais il faut confesser, à l'honneur du sexe, que les femmes l'emportent. Si l'on en croit la Sappho de notre siècle, une grande parleuse est beaucoup plus incommode qu'un grand parleur.

Les anciens & les modernes se sont égayés sur la Fortune, & en ont dit diverses choses très agréables.

Selon Démosthène, la Fortune n'est point obligée de s'accommoder à notre paresse : les habiles politiques sont maîtres de la fortune, comme les généraux de leurs troupes.

Selon Salluste, la Fortune domine en tout ; elle rend toutes choses célèbres ou obscures, plutôt par caprice que par raison ; elle ne peut ni donner ni ôter à personne la probité, l'habileté, & les autres bonnes qualités de l'ame.

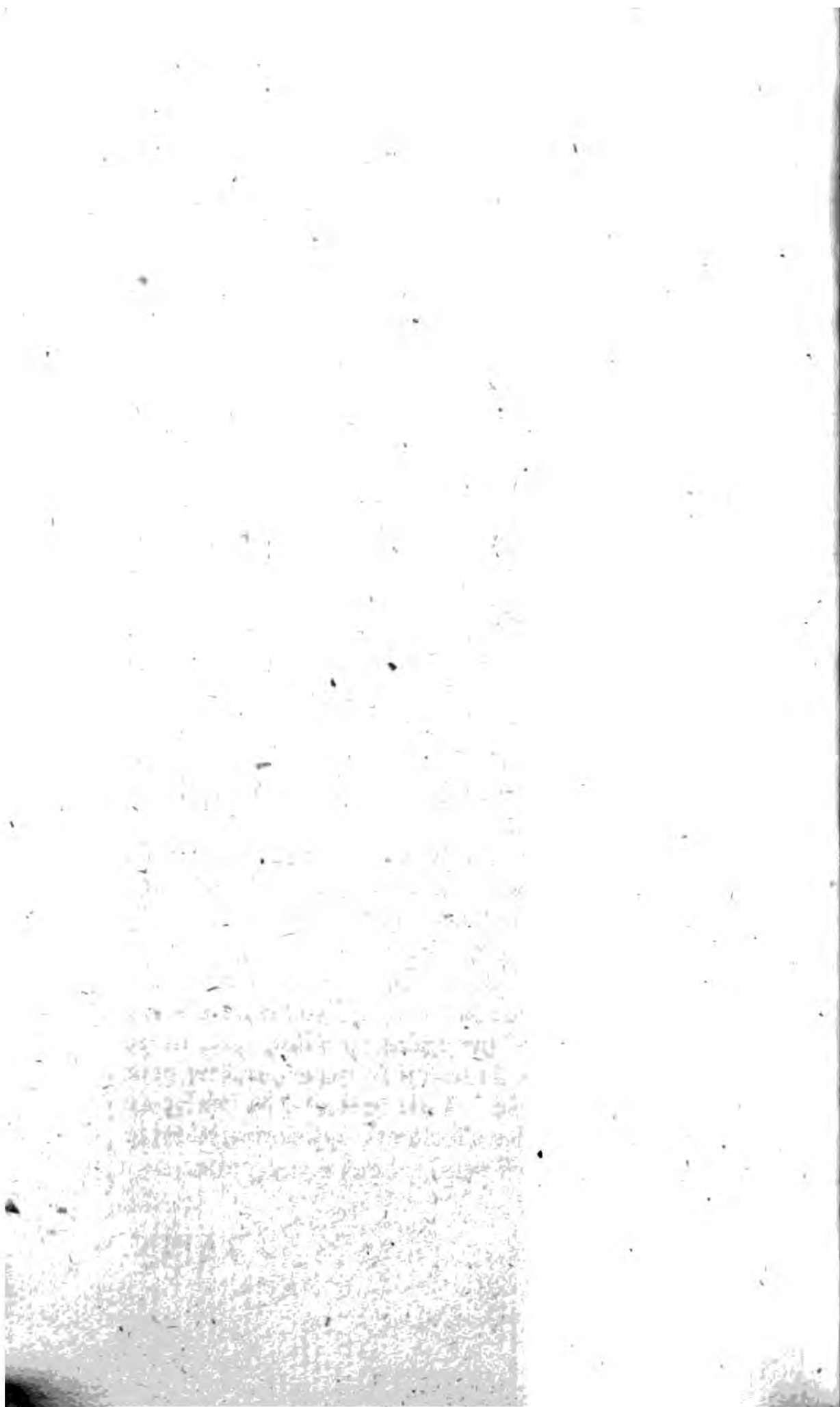
Selon Quintilien, c'est à tort que nous chargeons la fortune de tous les maux qui nous arrivent ; personne ne souffre long-tems, que par sa faute.

Selon Plin l'ancien, la fortune bizaire & maligne ne fait guere naître les grandes joies, que des grandes maux ; ni les maux extrêmes, que des grandes joies.

Selon le Chancelier Bacon, elle vend cher aux gens pressés ce qu'elle donne à ceux qui attendent patiemment.

Selon Voiture, elle a de tout tems accoutumé de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien haut ; & pour faire mieux connoître son pouvoir, elle se plait à former de rien ses créatures.

Selon l'auteur des *Nouveaux Dialogues des Morts*, il semble que la fortune ait soin de donner des succès différens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de règle assurée. Cela revient à la pensée de Juvenal ; que de deux scélérats, qui commettent le même crime, l'un est pendu, l'autre couronné.



---

 R A P I N.
 

---

*Réflexions sur la Poétique.*

**L**A poétique générale peut être distinguée en trois diverses especes de poëme parfait, en l'Épopée, la Tragédie, & la Comédie ; & ces trois especes peuvent se réduire à deux seulement, dont l'une consiste dans la représentation, & l'autre dans la narration. Toutes les autres especes, dont Aristote fait mention, se doivent réduire à ces deux-là : la Comédie au poëme dramatique, la Satyre à la Comédie, l'ode & l'éclogue au poëme heroïque. Car le sonnet, le madrigal, l'épigramme, le rondeau, la ballade, ne sont que des especes du poëme parfait.

*Du Poëme Epique.*

**L**E poëme épique est ce qu'il ya de plus grand & de plus noble dans la poësie. C'est l'ouvrage le plus accompli de l'esprit humain. Toute la noblesse & toute l'élévation des plus parfaits génies peut à peine suffire à former celui qu'il faut au poëte heroïque.

La poësie en général est une peinture, ou une imitation

imitation d'une action, & la poésie héroïque est l'imitation ou la peinture d'une action héroïque, comme dit Aristote. Les qualités qu'il donne à cette action, sont, qu'elle doit être une & simple ; véritable, ou passer pour véritable ; qu'elle doit être heureuse, louable, entière. Il croit qu'elle doit être une & simple pour éviter la confusion : qu'elle doit être vraie pour mériter de la créance ; qu'elle doit d'instruction aux grands, pour être un exemple être heureuse & louable, pour servir de modèle & public de vertu. Enfin, & pour être un exemple d'instruction aux grands, elle doit être entière, pour n'avoir rien d'imparfait. Ces conditions sont tellement essentielles à l'action, qui doit servir de sujet au poème héroïque, qu'elle devient tout-à-fait défectueuse, s'il y en manque que l'une.

L'action ne doit être ni trop vaste, ni trop bornée : il lui faut une juste grandeur, dans les proportions naturelles d'une action héroïque, pour être parfaite. La guerre de Troie, qui a duré dix ans, étoit une matière disproportionnée pour un poème : un si grand objet eût fatigué l'esprit : mais elle ne doit pas aussi être trop bornée, pour ne pas devenir méprisante par sa petitesse.

L'unité de l'action toute simple & toute scrupuleuse qu'elle doit être, ne laisse pas de s'accommoder des agréments qui naissent naturellement de la diversité ; quand cette diversité est accompagnée de cet arrangement & de cette proportion qui fait l'uniformité : comme un palais peut renfermer les divers ornemens de l'Architecture, & une grande variété de parties, pour qu'il soit bâti dans un même ordre, & sur un même dessein.

C'est particulièrement par l'art des Episodes qu'on fait entrer dans l'action principale cette grande variété de matières, qui servent à l'ornement du poème.

poëme. Mais quoique l'Epifode foit une efpece de digreffion du fujet, étant une aventure tout-à-fait étrangere, qu'on ajoute à l'action principale pour l'embellir, il doit toutefois avoir une liaifon naturelle avec cette action, pour en faire un ouvrage qui ait de l'ordre & de la proportion. Il faut pour cela y garder la bienséance des perfonnes, des tems des lieux. Sans, cette condition l'épifode n'est plus vraisemblable : il y paroît un air d'affectation, qui tombe dans le ridicule qu' Horace reproche aux poëtes de petit génie, qui veulent briller dans des fujets graves, & qui cherchent des ornemens étrangers, où il n'en que faut de naturels.

Quoi que tout doive être naturel dans le poëme épique, toutefois l'ordre, qu'il faut y tenir pour raconter les chofes, ne doit pas l'être. Car s'il étoit naturel, & selon la fuite des tems, ce feroit une hiftoire & non pas un poëme ; & l'on tomberoit par là dans la faute de cet impertinent poëte qu'Horace traite de ridicule, qui commençoit un poëme fur la guerre de Troye, par les amours de Jupiter & de Leda, & par la naiffance d'Hélene, qui fut l'occasion de cette guerre. Car afin de rendre la narration plus engageante, plus agréable, & plus fuprenante, le poëte doit renverfer l'ordre naturel des tems, & des chofes, pour s'en faire un purement artificiel.

Le principal caractère du poëme héroïque confifte dans la narration. C'est en quoi il est oppofé au poëme dramatique, qui est tout dans l'action. Voici les qualits que doit avoir une narration pour être parfaite : elle doit être concise & fuccinte, pour ne rien fouffrir de lent, d'oifif, ni de languiffant : elle doit être vive, animée, agréable, pour n'avoir rien que d'attachant : enfin elle doit être fimple & naturelle. Mais, c'est un grand art, de favoir raconter les chofes fimplement, fans qu'il

y paroisse de la simplicité. Les graces les plus ordinaires de la narration lui doivent venir des figures, des transitions, & de tous ces tours délicats, qui font passer le lecteur d'une chose à l'autre, sans qu'il y pense ; & c'est en cela principalement que consiste tout l'artifice de la narration.

Au reste, rien n'est plus essentiel au poëme épique que la fiction, qui y doit régner partout ; parce quelle en est l'ame. C'est par là que les choses les plus communes prennent un caractère de grandeur & d'élévation, qui les rend extraordinaires & admirables.

Mais l'importance est, que ce merveilleux soit vrai-semblable : car il faut rendre l'action que le poëte propose à imiter héroïque, digne non seulement d'admiration, mais aussi de créance, afin de parvenir par là à son but. Les poëtes s'emporent d'ordinaire inconsidérément à dire des choses incroyables, pour en vouloir dire de merveilleuses : ils donnent imprudemment dans la fable, sans ménager la vérité ; parce qu'ils veulent plaire, sans se soucier de persuader.

Enfin, la souveraine perfection du poëme épique consiste, au sentiment d'Aristote, dans une juste proportion de toutes ses parties.

Cette proportion des parties est si essentielle au poëme héroïque, qu'elle doit même être, pour ainsi dire, l'ame de tous les petits ouvrages : comme sont les Epithalames, les Panégyriques, & les autres poëmes qui se font sur la naissance, & sur les belles actions des grands : & ces poëmes sont autant parfaits, qu'ils ont ce qu'il faut d'unité & de proportion de parties, pour faire un ouvrage complet. C'est en quoi manquent d'ordinaire les panégyristes, & tous ces prétendus poëtes, qui cherchent à faire fortune, en faisant leur cour aux grands. Car, outre qu'il n'y a rien de plus difficile

cile que de louer, & que par une entreprise si hardie on s'expose d'ordinaire à se rendre ridicule, aussi-bien que ceux qu'on loue, parce qu'on les loue mal : les petits génies qui n'ont pas assez de force pour former un dessein, se laissent aller à leur imagination, & après avoir entassé, sans ordre & sans liaison, des louanges fades les unes sur les autres, ils appellent cela un poëme panegyrique.

---

*Du Poëme Dramatique.*

**L**A Tragédie est de toutes les parties de la poétique celle qu'Aristote a traité plus à fond, & où il paroît plus exact. Il prétend que la Tragédie est une leçon publique plus instructive, sans comparaison, que la philosophie : parce qu'elle instruit l'esprit par les sens, & qu'elle rectifie les passions par les passions même.

On prétend qu'Aristote, qui n'a presque rien dit de la Comédie, a tout dit, en remarquant, qu'on doit raisonner des ridicule de la même manière, qu'il a raisonné du grave & du sérieux : par la proportion qu'il faut garder entre la comédie & la tragédie.

La comédie est une image de la vie commune ; sa fin est de montrer sur le théâtre les défauts des particuliers, pour guérir les défauts du public, & de corriger le peuple par la crainte d'être moqué. Ainsi le ridicule est ce qu'il y a de plus essentiel à la comédie.



*De l'Eglogue.*

**L'**EGLOGUE est le plus considérable des petits poèmes : c'est une image de la vie des bergers. Ainsi sa matiere est petite, & son génie n'a rien de grand : elle s'occupe à décrire les amours, les jeux, les animosités, les jalousies, les disputes, les querelles, les intrigues, les passions, les aventures, & toutes les petites affaires des Bergers. De sorte que son caractère doit être simple, son esprit aisé, son expression commune : elle ne doit avoir rien d'exquis ni dans les sentimens, ni dans ses paroles, ni dans aucune de ses manieres. En quoi les Italiens, qui ont écrit en ce genre de vers, se sont trompés. Car ils veulent toujours avoir trop d'esprit, & dire les choses trop finement. Le véritable de l'Eglogue est la simplicité, la pudeur, & la modestie : ses figures sont douces, ses passions tendres, ses mouvemens tranquilles ; quoi qu'elle puisse être quelquefois passionnée, & avoir de petits emportemens & de petits désespoirs, qui ne vont toutefois à rien de facheux : car elle n'est jamais ni fiere ni violente. Ses narrations sont courtes ; ses descriptions sont petites ; ses pensées sont ingénues ; ses mœurs sont innocentes ; sa diction pure, son vers coulant, ses manieres unies, & tous ses discours naturels. Les modeles qu'on doit se proposer, pour bien écrire en ce genre de Poësie sont, Théocrite & Virgile.

*L' Elegie.*

**L'**Elegie par la qualité de son nom est un poème destiné aux pleurs & aux plaintes, & ainsi elle doit être d'un caractère douloureux. Mais on s'en est

est servi depuis dans les sujets tendres, comme dans les amours & dans les autres matieres. Les Latins y ont mieux réuſſi que les Grecs, par ce qu'il nous paroît. Ceux qui ont mieux écrit en Elégie parmi les Latins ſont Tibulle, Properce & Ovide. Tibulle a de l'élégance & de la politeſſe ; Properce a de la nobleſſe & de l'élévation ; mais Ovide eſt préférable à l'un & à l'autre : parce qu'il eſt plus naturel, plus touchant & plus paſſionné, & il a mieux exprimé par là le caractère de l'Elégie que les autres.

---

*L' Ode.*

**L'** Ode doit avoir autant de nobleſſe, d'élévation & d'emportement, que l'Eglogue a de ſimplicité, de pudeur & de modeſtie. Ce n'eſt pas ſeulement par ſon eſprit qu'elle eſt grande ; c'eſt auſſi par ſa matiere. Car elle ſ'occupe à chanter les louanges des Dieux, & à célébrer les actions les plus glorieuſes des hommes. Ainſi elle demande, pour ſoutenir toute la majeſté de ſon caractère, un naturel élevé, un eſprit grand, une imagination hardie, une expreſſion noble & éclatante, mais pure & correcte. Tout ce que l'art a de vivacité par ſes figures, n'eſt pas ſuffiſant pour élever l'ode autant que demande ſon caractère.

---

*L'Epigramme.*

**L'**Epigramme eſt de tous les ouvrages en vers que l'antiquité ait produit, le moins conſidérable : elle ne laiſſe par d'avoir ſa beauté. Cette beauté con-

liste ou dans un tour délicat, ou dans un mot heureux. Les Grecs ont compris ce genre de Poësie autrement que les Latins. L'Epigramme Grecque roule sur un tour de pensée naturel, mais fin & subtil. L'Epigramme Latine, par un faux gout, qui s'éleva dans le commencement de la décadence de la pure Latinité, chercha à surprendre l'esprit par un mot piquant, qu'on appella une pointe. Catulle suivit la première manière qui est d'un caractère plus fin : il s'appliqua à renfermer une pensée naturelle dans un tour délicat de paroles, & dans la simplicité d'une expression fort tendre. Martial fut en quelque façon auteur de l'autre manière ; savoir, de terminer une pensée ordinaire par quelque mot surprenant. Après tout les gens de bon goût préférèrent la manière de Catulle à celle de Martial ; parce qu'il y a plus de vraie délicatesse dans l'une que dans l'autre.

Il resteroit à parler du Madrigal, du Rondeau, du Sonnet, de la Balade, & de tous les autres petits vers, qui sont de l'invention des derniers siècles. Mais comme un peu d'imagination peut suffire, pour réussir dans ces sortes d'ouvrages sans aucun génie, je ne m'amuserai pas à faire des réflexions sur la méthode qu'il faut tenir pour s'y exercer. Ce n'est pas qu'on n'y réussisse tout autrement, quand on a du génie, ou par un tour plus heureux qu'on donne à ce qu'on écrit, ou par un air plus animé, ou par des beautés plus naturelles, ou enfin par des manières plus délicates. Le caractère des petits vers, & de tous les petits ouvrages de poësie est la naïveté jointe à la délicatesse : car comme les petits sujets ne fournissent d'eux-mêmes aucune beauté, l'esprit du poëte y doit suppléer de son propre fonds.

---



---

 L A B R U Y E R E .
 

---

*De l'Homme.*

**N**E nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes & l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature ; c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève.

Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable : de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

Un homme inégal n'est pas un seul homme ; ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & des manières différentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, & il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été ; il se succède à lui-même : ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions : ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs.

Dire d'un homme colere, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit ; mais avouer, sans y penser, que de si grands défauts sont irrémédiables.

A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur ; l'inhumanité, de fermeté ; & la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croient aisément que les autres le font : ils ne peuvent guere être trompés ; & ils ne trompent pas long-tems.

Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement, & dont l'idée seule nous enleve & nous transporte ; s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eut pensé, on en jouit moins, que l'on n'aspire encore à de plus grands.

Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs, où l'on n'ose penser, & dont la seule vue fait frémir : s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne connoissoit point : l'on fait se roidir contre son infortune & l'on fait mieux qu'on ne l'espéroit.

Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur, & pour faire moins sentir une grande perte.

Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre ; & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter : si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

La mort n'arrive qu'une fois, & se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

Ce qu'il y a de certain dans la mort, est un peu adouci

adouci par ce qui est incertain : c'est un indéfini dans les tems, qui tient quelque chose de l'infini & de ce qu'on appelle l'éternité.

L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

L'on espere de vieillir, & l'on craint la vieillesse ; c'est-à-dire, l'on aime la vie, & l'on fuit la mort.

On a plutôt fait de céder à la nature, & de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons & de reflexions, & être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne pas la craindre. Si de tous les hommes les uns mourroient, les autres non, ce seroit une désolante affliction que de mourir.

Une longue maladie semble être placée entre la vie & la mort, afin que la mort même devienne un soulagement & à ceux qui meurent & à ceux qui restent.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du tems qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre & mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

Les enfans sont hautains, dédaigneux, coleres, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés, ils rient & pleurent facilement ; ils ont des joies immodérées & des afflictions ameres sur de très-petits sujets : ils ne veulent point souffrir de mal, & aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

Les enfans n'ont ni passé ni avenir, & ce qui ne nous arrive guere, ils jouissent du présent.

Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jar-

dins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi ; & j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

On ne vit point assez pour profiter de ses fautes : on en commet pendant tout le cours de sa vie ; & tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

Nous faisons par vanité ou par bienfaisance les mêmes choses, & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

Les hommes dans leur cœur veulent être estimés, & ils cachent avec soin l'envie qu'ils en ont ; parce que les hommes veulent passer pour vertueux, & que vouloir tirer de la vertu, tout autre avantage, que la même vertu, je veux dire, l'estime & les louanges, ce ne seroit plus être vertueux, mais aimer l'estime & les louanges, ou être vain : les hommes sont très-vains, & ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, & combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer, & qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion, par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne fait rien : un homme dit, je suis vieux ; il passe soixante ans : un autre encore, je ne suis pas riche, & il est pauvre.

Comme il faut se défendre de cette vanité, qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité, & avec estime, & ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite, & pour faire  
notre

notre éloge : auffi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en mocquer.

L'on est fi rempli de foi-même, que tout s'y rapporte : l'on aime à être vû, à être montré, à être falué, même des inconnus : ils font fiers, s'ils l'oublient ; l'on veut qu'ils nous dévinent.

Ceux qui nous raviffent les biens par la violence ou par l'injustice, & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent affez leur haine pour nous, mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils aient perdu à notre égard toute forte d'estimé ; auffi ne fommes nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour notre amitié. La mocquerie au contraire est de toutes les injures celles qui se pardonne le moins ; elle est le langage du mépris, & l'une des manieres dont il se fait le mieux entendre ; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de foi-même : elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux, & ainfi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, & le rend irréconciable.

La fanté & les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables ; & les gens déjà chargés de leur propre misere font ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

Il est vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure & la libéralité, parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup, & que ces vertus font négliger, la vie & l'argent : auffi personne n'avance de foi qu'il est brave ou libéral.

Personne ne dit de foi, & sur-tout fans fondement, qu'il est beau, qu'il est généreux, qu'il est sublime : on a mis ces qualités à un trop haut prix ; on se contente de le penser.



Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation ; il y a entr'elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice & la vertu.

L'envie & la haine s'unissent toujours & se fortifient l'une l'autre dans un même sujet ; & elles ne sont reconnoissables entr'elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état & à la condition.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse ; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

La plupart des hommes emploient le première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

L'on s'infinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de là vient que celui qui se porte bien, & qui désire peu de choses, est moins facile à gouverner.

Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés, & plus mal nourris, qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, & passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du présent, du passé & de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continuelle ; & qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares.

Une trop grande négligence, comme un excessive parure dans les vieillards, multiplient leurs rides, & font mieux voir leur caducité.

Bien loin de s'effrayer, ou de rougir du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie ; elle convient à tout le monde : la pratique en est utile à tous

tous les âges, à tous les sexes, & à toutes les conditions : elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté : elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie & la mort, contre les fots & les mauvais railleurs : elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joies, & se laissent dominer par de petits chagrins : rien n'est plus inégal & moins suivi, que ce qui se passe en si peu de tems dans leur cœur & dans leur esprit. Le remede à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

Il n'y a pour un homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, & d'avoir quelque chose à se reprocher.

L'on se repent rarement de parler peu, très souvent de trop parler : maxime usée & triviale que tout le monde fait, & que peu de gens pratiquent.

Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit, qui contribue à les rendre sages.

Il faut aux enfans les verges & la ferule : il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison & la justice dénuées de tous leurs ornemens ni ne persuadent, ni n'intimident. L'homme qui est esprit, se mene par les yeux & par les oreilles.

*Des Jugemens.*

**R**IEN ne ressemble mieux à la vive persuasion que l'entêtement : de là les partis, les cabales, les hérésies.

Les grandes choses étonnent, & les petits rebutent : nous nous apprivoisons avec les unes & les autres par l'habitude.

Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude & la nouveauté.

Il faut très peu de fond pour la politesse dans les manières : il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, & tous nos compatriotes ne sont pas civils ; de même toute compagnie n'est pas agreste, & toute ville n'est pas policée. Il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime d'un grand royaume, où le villageois est doux & insinuant, le Bourgeois, au contraire, & le magistrat grossiers, & dont la rusticité est héréditaire.

Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles loix & un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison, & les fait vomir, nous dirions, cela est bien barbare.

Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau, ou d'une figure sur une seule & première vue : il y a un intérieur & un cœur, qu'il faut approfondir : le voile de la modestie couvre le mérite, & le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très petit nombre de connoisseurs qui  
discerne,

discerne, & qui soit en droit de prononcer. Ce n'est que peu-à-peu, & forcés même par le tems & les occasions que la vertu parfaite & le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

Une belle femme est aimable dans son naturel, elle ne perd rien à être négligée, & sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté & de sa jeunesse. Une grace naïve éclate sur son visage, anime ses moindres actions : il y auroit moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement & de la mode. De même un homme de bien est respectable pour lui-même, & indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider, pour rendre sa personne plus grave, & sa vertu plus spécieuse. Un air réformé, une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotté, n'ajoutent rien à la probité, ne relevent pas le mérite ; ils le fardent & font peut-être qu'il est moins pur & moins ingénu.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extrémités qui se touchent, & dont le milieu est dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage : celui qui songe à le devenir ne le sera jamais. Ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle ; & il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

Un homme de talent & de réputation, s'il est chagrin & austère, il effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu, & la leur rend suspecte d'une trop grande réforme, & d'une pratique trop ennuyeuse : s'il est, au contraire, d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gaiement & laborieusement, avoir des vues sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes : il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit, & qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes ; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

Combien d'art pour rentrer dans la nature ! combien de tems, de regles, d'attention & de travail pour dancier avec la même liberté & la même grace que l'on fait marcher, pour chanter comme on parle, parler & s'exprimer comme l'on pense, jetter autant de force, de vivacité, de passion & de persuasion dans un discours étudié, & que l'on prononce en le public, qu'on en a quelquefois naturellement, & sans préparation dans les entretiens les plus familiers.

Ceux qui, sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort : ce n'est pas nous qu'ils attaquent ; mais le fantôme de leur imagination.

La regle de Descartes, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités, avant qu'elles soient connues clairement & distinctement, est assez belle & assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de nos manieres, que l'indignité & le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

Les vices partent d'une dépravation du cœur ; les défauts d'un vice de tempérament : le ridicule d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celui qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule ; c'est son caractère : l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La grossièreté, la rusticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.

La même chose souvent est dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot, & dans celle du sot une sottise.

L'une des marques de la médiocrité de l'esprit, est de toujours conter.

L'on gagne à mourir, d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour Caton & pour Pison.

La manière dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foi, le désintéressement & la probité, n'est pas tant leurs éloges, que le décréditement du genre humain.

Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu ; la présomption est qu'il a de l'esprit ; & s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est, qu'il l'a excellent.

Je me contradis, il est vrai, accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens ; je ne dis pas de différens hommes, je dis les mêmes qui jugent si différemment.

Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués, & où néanmoins ils ne soient pas tués : ils aiment l'honneur & la vie.

Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple ; c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, & qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement

lentement & fans se presser : il n'y a point d'avantages torp éloignés à qui s'y prépare par la patience.

Ne faire sa cour à personne, ni n'attendre de qui que ce soit qu'il vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

Le monde est pour ceux qui suivent les cours, ou qui peuplent les villes : la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne; eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme. Louez ses vues & ses projets, admirez sa conduite, exagérez son habilité à se servir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ses fins : si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part; & où manque la prudence, trouvez la grandeur, si vous le pouvez.

*De la mode.*

**U**N Bourgeois aime les bâtimens; il se fait bâtir un hotel si beau, si riche & si orné, qu'il est inhabitable : le maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un prince, ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en proie aux Anglois & aux Allemands qui voyagent, qui viennent là du palais Royal & du Luxemburg. On  
 heurte

heurte sans fin à cette belle porte : tous demandent à voir la maison, & personne à voir Monsieur.

Le duel est le triomphe de la mode, & l'endroit où il a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre ; il l'a mené à se faire tuer par un plus brave que lui, & l'a confondu avec un homme de cœur ; il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante ; il a été approuvé par la présence des rois ; il y a eu quelquefois une espèce de religion à le pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux : il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur, & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très grand roi a été de les guérir de cette folie.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, & quelle fait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs : le manque d'appui & d'approbation non seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure & la rend parfaite : qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons ; il rêve la veille par où & comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique : elle est écoulée une fois ; elle a péri entièrement : les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent & se perdent sans retour dans l'abîme des tems. Le tems même sera détruit : ce n'est qu'un point dans



dans les espaces immenses de l'éternité, & il sera effacé. Il y a de légères & frivoles circonstances du tems qui ne sont point stables, qui passent & que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies & la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le tems même aura disparu ? Lavertu seule si peu à la mode va au de-là des tems.

---

*Des Esprits forts.*

**L**ES esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, & quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere comme la pierre & le reptile, & si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur, à recevoir dans notre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, & à qui tous se doivent rapporter ; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir, dont notre ame est l'image, & si j'ose dire, une portion, comme esprit, & comme immortelle ?

Il faudroit s'éprouver & s'examiner très sérieusement, avant que de se déclarer esprit fort ou libertin ; afin, au moins & selon ses principes, de finir comme l'on a vécu ; ou si l'on ne se sent pas  
la

la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place ; si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misère que de donner à ses dépens, à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes règles, qu'ils fussent plus que les autres, qu'ils eussent de raisons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parleroit du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point.

Un grand croit s'évanouir, & il meurt : un autre grand périt insensiblement, & perd chaque jour quelque chose de lui-même avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles ! Des circonstances si marquées & si sensiblement opposées ne relevent, point, & ne touchent personne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe : ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, & par qui.

Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion, dont ils sont si peu persuadés, & qu'ils pratiquent si mal ?

Il y a deux mondes, l'un où l'on séjourne peu, d'où l'on doit sortir pour n'y plus rentrer ; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation,  
les

les grands biens servent pour le premier monde : le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

Qui a vécu un seul jour, avécu un siècle ; même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations, rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain : il y auroit quelque curiosité à mourir ; c'est-à-dire, à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant, impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet & fannuyans de tout, il ne s'ennuie point de vivre, il consentiroit peut-être à vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en fait : la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoissance d'un autre monde : il faut tout le sérieux de la religion pour le réduire.

Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre : après avoir médité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté à la dépendance, à l'ennui, à la maladie ; ou de n'essayer les richesses, de la grandeur, des plaisirs & de la santé, que pour les voir changer inviolablement : & par la révolution des tems, en leur contraires, & être ainsi le jouet des biens & des maux, l'on ne sauroit guere à quoi se résoudre. La nature nous fixe, & nous ôte l'embarras de choisir : & la mort qu'elle nous rend nécessaire, est encore adoucie par la religion.

Il y a quarante ans que je n'étois point, & qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi qui suis une fois de n'être plus : j'ai donc commencé, & je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, & qui est meilleur & plus puissant que moi : si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Tout

Tout est grand & admirable dans la nature ; il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier : ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait suppose de l'ordre & de la sagesse. Homme vain & présomptueux ! faites un vermicéau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez : vous avez horreur du crapeau ; faites un crapeau, s'il est possible : quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre atelier pour faire un homme d'esprit, une belle femme ; l'entreprise est forte, & au dessus de vous ; essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, Monarques, Potentats, sacrées majestés, vous ai-je nommés par tous vos superbes noms ? Grands de la terre, très-hauts, très-puissans, & peut-être bientôt *tout-puissans seigneurs !* nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée ; faites de la rosée, envoyez sur la terre un goutte d'eau.

L'ordre, la décoration, les effets de la nature sont populaires : les causes, les principes ne le sont point : demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance & que rien ne leur manque, j'infere de là que nul homme, qui est sur la terre, n'est dans l'abondance & que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, & aux quelles les deux autres se réduisent, l'argent & les terres ; si tous sont riches, qui cultivera les terres, & qui fouillera les mines ? Ceux, qui sont éloignés des mines, ne les fouilleront pas, ni ceux qui ha-  
bitent

bitent des terres incultes & minérales ne pourront pas en tirer des fruits : on aura recours au commerce. Au commerce ? Mais si les hommes abondent de biens, & que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots, ou les choses échangées ? qui mettra des vaisseaux en mer, qui se chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravanes ? On manquera alors du nécessaire & des choses utiles. S'il n'y a plus de besoin, il n'y a plus d'arts, plus de science, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions & de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, & à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les loix frivoles & inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres ; en vain le soleil se leve pour eux sur l'horison ; en vain il échauffe la terre, & la rend féconde ; en vain le ciel verse sur elle ses influences ; C'est en vain que les fleuves l'arrosent, & répandent dans les diverses contrées la fertilité & l'abondance ; inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîmes profonds ; inutilement les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, & en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie : ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent ; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protègent, gouvernent ; l'ordre est rétabli, & Dieu se découvre.

Une

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre & la subordination, est l'ouvrage de Dieu, on suppose une loi divine: une trop grande disproportion, & telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités sont vicieuses, & partent de l'homme: toute compensation est juste & vient de Dieu.



---

B O I L E A U.

---

S A T I R E.

*Que tous les hommes sont fous, & que chacun croit  
néanmoins être sage tout seul.*

**D'**OU vient, cher LE VAYER, que l'homme le  
moins sage

Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,  
Et qu'il n'est point de fou, qui par belles raisons  
Ne loge son voisin aux petites-maisons ?

Un pédant enivré de sa vaine science,  
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,  
Et qui de mille auteurs retenus mot pour mot,  
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,  
Croit qu'un livre fait tout, & que sans Aristote  
La raison ne voit goutte & le bon sens radote.

D'autre part, un galant, de qui tout le métier  
Est de courir le jour de quartier en quartier,  
Et d'aller à l'abri d'une perruque blonde,  
De ses froides douceurs fatiguer tout le monde,  
Condamne la science, & blâmant tout écrit,  
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit,

Que



Que c'est des gens de cour le plus beau privilege ;  
Et renvoie un savant dans le fond d'un college.

Un bigot orgueilleux, qui dans sa vanité  
Croit duper jusqu'à Dieu par son zele affecté,  
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,  
Damne tous les humains de sa pleine puissance.

Un libertin d'ailleurs, qui sans ame & sans foi,  
Se fait de son plaisir une suprême loi,  
Tient que ces vieux propos de Démons & de  
flammes

Sont bons pour étonner des enfans & des femmes ;  
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,  
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.

En un mot, qui voudroit épuiser ces matieres,  
Peignant de tant d'esprits les diverses manieres,  
Il compteroit plutôt combien dans un printems  
Guénaud & l'antimoine ont fait mourir de gens.  
Mais sans errer en vain dans ces vagues propos,  
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots ;  
N'en déplaire à ces foux, nommés sages de Grece,  
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse :  
Tous les hommes sont foux, & malgré tous leurs  
soins,

Ne different entr'eux que du plus & du moins.  
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes sé-  
parent,

Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,

L'un

L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement.

La même erreur les fait errer diversement :

Chacun fuit dans le monde une route incertaine,

Selon que son erreur le joue & le promene ;

Et tel y fait l'habile, & nous traite de foux,

Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous :

Mais quoique sur ce point la satire publie,

Chacun veut en sagesse ériger sa folie,

Et se laissant régler à son esprit tortu,

De ses propres défauts se fait une vertu.

Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connoître,

Le plus sage est celui, qui ne pense point l'être ;

Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,

Se regarde soi-même en sévère censeur,

Rend à tous ses défauts une exacte justice,

Et fait sans se flatter le procès à son vice.

Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.

Une avare idolatre & fou de son argent,

Rencontrant la disette au sein de l'abondance,

Appelle sa folie une rare prudence ;

Et met toute sa gloire & son souverain bien

A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.

Plus il le voit accru, moins il en fait l'usage.

Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,

Dira cet autre fou, non moins privé de sens,

Qui jette, furieux, son bien à tous venans,

Et dont l'ame inquiete, à soi-même importune,  
Se fait un embarras de sa bonne fortune.  
Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?

L'un & l'autre à mon sens ont le cerveau troublé,  
Répondra chez Frédoc, ce marquis sage & rude,  
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,  
Attendant son destin d'un quatorze & d'un sept,  
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.  
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance  
Vient par un coup fatal faire tourner la chance ;  
Vous le verrez bientôt les cheveux hérissés,  
Et les yeux vers le ciel de fureur élancés,  
Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,  
Fêter dans ses fermens tous les saints de l'église,  
Qu'on le lie ; ou je crains, à son air furieux,  
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice.  
Sa folie aussi-bien lui tient lieu de supplice.  
Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison  
D'un charme bien plus doux éivre la raison :  
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.

Chapelain veut rimer, & c'est-là sa folie,  
Mais bien que ses durs vers, d'épithetes enflés,  
Soient des moindres Grimauds chez Ménage sifflés,  
Lui-même il s'applaudit, & d'un esprit tranquille,  
Prend le pas au Parnasse au dessus de Virgile.  
Que feroit-il, hélas ! si quelque audacieux  
Alloit pour son malheur lui deffiller les yeux,

Lui faisant voir ses vers & sans force & sans graces,  
 Montés sur deux grands mots, comme sur deux  
 échaffes ;

Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés

Et ses froids ornemens à la ligne plantés ?

Qu'il maudiroit le jour, où son ame insensée

Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !

Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme sensé,

D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé ;

S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,

Des esprits bien-heureux entendre l'harmonie,

Enfin un Médecin, fort expert en son art,

Le guérit par adresse, ou plutôt par hazard.

Mais voulant de ses soins exiger le salaire,

Moi ! vous payer ! lui dit le bigot en colere ;

Vous dont l'art infernal, par des secrets maudits,

En me tirant d'erreur, m'ôte du paradis ?

J'approuve son courroux. Car, puisqu'il faut le dire,

C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,

D'un remords importun vient brider nos desirs.

La Fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles,

C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,

Qui toujours nous gourmande, & loin de nous

toucher,

Souvent, comme Joli, perd son tems à prêcher.

En vain certains rêveurs nous l'habillent en Reine,

Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,

Et s'en formant en terre une Divinité,

Pensent aller par elle à la félicité.

C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.  
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un  
livre :

Je les estime fort : mais je trouve en effet,  
Que le plus fou souvent est, le plus satisfait.

## S A T I R E.

*Que la véritable noblesse consiste dans la vertu, indé-  
pendamment de la naissance.*

**L**A Noblesse, DANGEAU, n'est pas une chimere,  
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,  
Un homme issu d'un sang fécond en Demi-Dieux  
Suit, comme toi, la trace où marchaient ses ayeux.

Mais je ne puis souffrir qu'un Fat, dont la mollesse  
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,  
Se pare insolemment du mérite d'autrui,  
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.  
Je veux que l'un de ses ayeux antiques  
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,  
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,  
Ait de trois fleurs de lis doré leur écusson.  
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ;  
Si de tant de Héros, célèbres dans l'histoire,  
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers,  
Qui de vieux parchemins, qu'ont épargnés les vers ?

Si tout sorti qu'il est d'une source divine,  
 Son cœur dément en lui sa superbe origine,  
 Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté  
 S'endort dans une lâche & molle oisiveté ?  
 Cependant, à le voir avec tant d'arrogance,  
 Vanter le faux éclat de sa haute naissance,  
 On diroit que le ciel est soumis à sa loi,  
 Et que Dieu l'ait paîtri d'autre limon que moi.  
 Enivré de lui-même, il croit dans sa folie,  
 Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.  
 Aujourd'hui, toutefois, sans trop le ménager,  
 Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.

Dites-moi, grand Héros, Esprit rare & sublime,  
 Entre tant d'animaux qui sont ceux qu'on estime ?  
 On fait cas d'un courfier, qui fier & plein de cœur,  
 Fait paroître en courant sa bouillante vigueur :  
 Qui jamais ne se lasse, & qui dans la carrière  
 S'est couvert mille fois d'une noble poussière :  
 Mais la postérité d'Alfane & de Bayard,  
 Quand ce n'est qu'une rossé, est vendue au hazard,  
 Sans respect des ayeux dont elle est descendue,  
 Et va porter la malle, ou tirer la charue.

Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus  
 Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?  
 On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :  
 La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.  
 Si vous êtes sorti de ces Héros fameux,  
 Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,

Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.  
 Respectez-vous les loix ? Fuyez-vous l'injustice ?  
 Savez-vous pour la gloire oublier le repos,  
 Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?  
 Je vous connois pour noble à ces illustres marques.  
 Alors soyez issu des plus fameux monarques ;  
 Venez de mille ayeux ; & si ce n'est assez,  
 Feuillitez à loisir tous les siecles passés ;  
 Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre ;  
 Choisissez de César, d'Achille, ou d'Alexandre.  
 En vain un faux censeur voudroit vous démentir,  
 Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.  
 Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,  
 Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,  
 Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous,  
 Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;  
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie  
 Ne sert plus que de jour à votre ignominie.  
 En vain tout fier d'un sang que vous déshonorez,  
 Vous dormez à l'abri de ces noms révéérés.  
 En vain vous vous couvrez des vertus de vos peres :  
 Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimeres.  
 Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur ;  
 Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur ;  
 Un fou, dont les accès vont jusqu'à la furie,  
 Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Je m'emporte, peut-etre, & ma Muse en fureur  
 Verse dans ses discours trop de fiel & d'aigreur.

Il faut avec les grands un peu de retenue.  
 Hé bien, je m'adoucis. Votre race est connue.  
 Depuis quand ? Répondez. Depuis mille ans entiers,  
 Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers,  
 C'est beaucoup. Mais enfin les preuves en sont claires ;  
 Tous les livres sont pleins des titres de vos peres :  
 Leurs noms sont échappés du naufrage des tems.  
 Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,  
 A leurs fameux epoux vos ayeules fidelles,  
 Aux douceurs des galans furent toujourns rebelles ?  
 Et comment savez vous, si quelque audacieux  
 N'a point interrompu le cours de vos ayeux ;  
 Et si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,  
 Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece.

Que maudit soit le jour, où cette vanité  
 Vient ici de nos mœurs fouiller la pureté !  
 Dans les tems bienheureux du monde en son enfance,  
 Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence.  
 Chacun vivoit content, & sous d'égales loix.  
 Le mérite y faisoit la noblesse & les rois ;  
 Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,  
 Un Héros de soi-même empruntoit tout son lustre :  
 Mais enfin par le tems le mérite avili,  
 Vit l'honneur en roture & la vice annobli ;  
 Et l'orgueil d'un faux titre appuyant sa foiblesse,  
 Maîtrisa les humains sous le noms de noblesse.  
 De-là vinrent en foule & Marquis & Barons.  
 Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms :



Aussi-tôt maint esprit, fécond en revéries,  
 Inventa le Blafon avec les armoiries ;  
 Des ses termes obscurs fit un langage à part,  
 Composa tous ses mots de *Cimier & d'Ecart*,  
 De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel & de Face*,  
 Et tout ce que Segouing dans son *Mercur*e entasse ;  
 Une vaine folie enivrant la raison,  
 L'honneur triste & honteux ne fut plus de saison.  
 Alors, pour soutenir son rang & sa naissance,  
 Il fallut étaler le luxe & la dépense ;  
 Il fallut habiter un superbe palais,  
 Faire par les couleurs distinguer ses valets :  
 Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,  
 Le Duc & le Marquis se reconnut aux pages.

Bientôt pour subsister, la noblesse sans bien,  
 Trouva l'art d'emprunter & de ne rendre rien ;  
 Et bravant des Sergents la timide cohorte,  
 Laisa le créancier se morfondre à sa porte.  
 Mais pour comble à la fin, le Marquis en prison,  
 Sous le faix des procès vit tomber sa maison.  
 Alors le noble altier, pressé de l'indigence,  
 Humblement du Faquin rechercha l'alliance ;  
 Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,  
 Par un lâche contrat vendit tous ses ayeux,  
 Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,  
 Rétablit son honneur à force d'infamie.

Car si l'éclat de l'or ne relève le sang,  
 En vain l'on fait briller la splendeur de son rang ;

L'amour

L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,  
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.  
Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son  
prix :

Et l'eut-on vû porter la mandille à Paris,  
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni memoire,  
D'Hozier lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.

Toi donc, qui de mérite & d'honneur revêtu,  
Des écueils de la cour as sauvé ta vertu,  
DANGEAU, qui dans le rang où notre Roi t'appelle,  
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,  
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,  
Dédaigner, tous ces rois dans la pourpre amollis ;  
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune ;  
A ses sages conseils asservir la Fortune ;  
Et de tout son honneur ne devant rien qu'à soi,  
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être Roi :  
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,  
Va par mille beaux faits mériter son estime :  
Sers un si noble maître ; & fais voir qu'aujourd'hui  
Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

## S A T I R E.

*De L'Honneur : que le vrai & le solide honneur  
consiste dans la justice, sans la quelle toutes les au-  
tres bonnes qualités ne sont que de faux brillans.*

**O**UI, l'honneur, VALINCOUR, est chéri dans le  
monde :

Chacun pour l'exalter en paroles abonde :  
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur :  
Et tout crie ici-bas, l'honneur ! vive l'honneur !  
Entendons discourir, sur les bancs des galeres,  
Ce Forçat abhorré même de ses confreres :  
Il plaint, par un arrêt injustement donné,  
L'honneur en sa personne à ramer condamné.  
En un mot, parcourons & la mer & la terre :  
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,  
Courtisans, magistrats ; chez eux, je le crois,  
L'intérêt ne peut rien, l'honneur seul fait la loi.

Cependant, lorsqu' aux yeux leur portant la lan-  
terne,

J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,  
Je n'apperçois par tout que folle ambition,  
Foiblesse, iniquité, fourbe, corruption,  
Et ridicule orgueil, de soi-même idolâtre.  
Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre ;  
Où chacun en public l'un par l'autre abusé  
Souvent a ce qu'il est joue un rôle opposé.

Tous

Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,  
 Impudemment le fou représenter le sage,  
 L'ignorant s'ériger en savant fastueux,  
 Et le plus vil faquin trancher du vertueux.  
 Mais quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,  
 Bientôt on les connoît, & la vérité perce.  
 On a beau se farder aux yeux de l'univers ;  
 A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts  
 Le public malin jette un œil inévitable ;  
 Et bientôt la censure, au regard formidable,  
 Sait, le crayon en main, MARQUER nos endroits faux,  
 Et nous développer avec tous nos défauts.

Du mensonge toujours le vrai demeure maître.  
 Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut  
 l'être :

Et jamais, quoiqu'il fasse, un mortel ici-bas  
 Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.  
 En vain ce misantrope, aux yeux tristes & sombres,  
 Veut par un air riant en éclaircir les ombres :  
 Le ris sur son visage est en mauvaise humeur ;  
 L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur ;  
 Ses mots les plus flatteurs paroissent des rudesses,  
 Et la vanité brille en toutes ses bassesses.  
 Le naturel toujours sort, & fait se montrer :  
 Vainement on l'arrête, on la force à rentrer,  
 Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin passage :

Mais loin de mon projet je sens que je m'engage.  
 Revenons de ce pas à mon texte égaré.  
 L'honneur par tout, disois-je est du monde admiré :

Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,  
 Quel est-il, VALINCOUR, pourras-tu me le dire ?  
 L'ambitieux le met souvent à tout brûler ;  
 L'avare à voir chez lui le Pactole rouler ;  
 Un faux brave à vanter sa prouesse frivole ;  
 Un vrai fourbe à jamais ne garder sa parole :  
 Ce poète à noircir d'insipides papiers ;  
 Ce marquis à savoir frauder ses créanciers ;  
 Un libertin à rompre & jeûne & carême ;  
 Un fou perdu d'honneur à braver l'honneur même.  
 L'un d'eux a-t-il raison ? Qui pourroit le penser ?  
 Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit em-  
     brasser ?  
 Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence ;  
 D'exceller en courage, en adresse, en prudence,  
 De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux,  
 De posséder enfin mille dons précieux ?  
 Mais avec tous ces dons de l'esprit & de l'ame,  
 Un roi même souvent peut n'être qu'un infame,  
 Qu'un Hérode, un Tibere, effroyable à nommer.  
 Où donc est cet honneur, qui doit seul nous charmer ?  
 Quoiqu'en ses beaux discours Saint-Evremond nous  
     prône,  
 Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone.

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité ;  
 Sans elle la valeur, la force, la beauté,  
 Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,  
 Né sont que faux brillans, & que morceaux de verre.

Un injuste guerrier terreur de l'univers,  
 Qui fans sujet courant chez cent peuples divers,  
 S'en va tout ravager jus qu'aux rives du Gange,  
 N'est qu'un plus grand voleur que du Tertre & Saint  
 Ange.

Du premier des Césars on vante les exploits ;  
 Mais dans quel tribunal, jugé selon les loix,  
 Eût-il pû disculper son injuste manie ?  
 Qu'on livre son pareil en France à la Reynie,  
 Dans trois jours nous verrons le Phénix des guerriers  
 Laisser sur l'échaffaut sa tête & ses lauriers.  
 C'est d'un Roi que l'on tient cette maxime auguste,  
 Que jamais on n'est grand, qu'autant que l'on est  
 juste.

Rassemblez à la fois Mithridate & Sylla ;  
 Joignez-y Tamerlan, Genferic, Attila ;  
 Tous ces fiers conquérans, rois, princes, capitaines,  
 Sont moins grands à mes yeux, que ce bourgeois  
 d'Athenes,

Qui fut pour tous exploits, doux, modéré, frugal,  
 Toujours vers la justice aller d'un pas égal.  
 Oui, la justice en nous est la vertu qui brille.  
 Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.  
 Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,  
 C'est quelque air d'équité qui séduit & qui plaît.  
 A cet unique appas l'ame est vraiment sensible :  
 Même aux yeux de l'injuste, un injuste est horrible.  
 Et tel qui n'admet point la probité chez lui,  
 Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.

Difons

Difons plus : il n'est point d'ame livrée au vice,  
 Où l'on ne trouve encor des traces de justice.  
 Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau,  
 Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni Dagueffeau :  
 Mais jufqu'en ces pays où tout vit de pillage,  
 Chez l'Arabe & la Scythe elle est de quelque ufage ;  
 Et du butin, acquis en violant les loix,  
 C'est elle entr'eux qui fait le partage & le choix.

Mais allons voir le vrai jufqu'en fa source même.  
 Un dévot aux yeux creux, & d'abftinence blême,  
 S'il n'a point le cœur jufte est affreux devant Dieu.  
 L'Evangile au Chrétien ne dit en aucun lieu,  
 Sois dévot : il nous dit, fois doux, fimple, équitable.  
 Car d'un dévot fouverit au chrétien véritable  
 La diftance eft deux fois plus longue, à mon avis,  
 Que du pôle antarctique au détroit de Davis.  
 Encor par ce dévot, ne crois pas que j'entende  
 Tartuffe, Molinos, & fa myftique bande.  
 J'entens un faux Chrétien, mal instruit, mal guidé,  
 Et qui de l'Evangile en vaine perfuadé,  
 N'en a jamais conçu l'efprit ni la jufte ;  
 Un Chrétien qui s'en fert pour difculper le vice,  
 Qui toujours près des grands, qu'il prend foin  
 d'abufer,  
 Sur leur foibles honteux fait les autori fer ;  
 Et croit pouvoir au ciel, par fes folles maximes,  
 Avec le facrement faire entrer tous les crimes.  
 Des faux dévots pour moi voilà le vrai héros.

Mais,

Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,  
 Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,  
 C'est de prendre toujours la vérité pour guide ;  
 De regarder en tout la raison & la loi ;  
 D'être doux pour tout autre & rigoureux pour soi :  
 D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire,  
 Et d'être juste enfin : Ce mot seul veut tout dire.  
 Je doute que la flot des vulgaires humains  
 A ce discours pourtant donne aisément les mains ;  
 Et pour t'en dire ici la raison historique,  
 Souffre que je l'habile en fable allégorique.

Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,  
 L'honneur, cher Valincour, & l'équité, sa sœur,  
 De leurs sages conseils éclairant tout le monde,  
 Regnoient, chéris du ciel, dans un paix profonde.  
 Tout vivoit en commun sous ce couple adoré.  
 Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ séparé.  
 La vertu n'étoit point sujette à l'Ostracisme,  
 Ni ne s'appelloit point alors un Jansénisme.  
 L'honneur beau par soi-même, & sans vains orne-  
 mens,  
 N'étoit point aux yeux l'or ni les diamans ;  
 Et jamais ne sortant de ses devoirs austeres,  
 Maintenoit de sa sœur les regles salutaires.  
 Mais une fois au ciel par les dieux appelé,  
 Il demeura long-tems au séjour étoilé.

Un Fourbe, cependant, assez haut de corsage,  
 Et qui lui ressembloit de geste & de visage,

Prend



Prend son tems, & partout ce hardi fuborneur  
 S'en va chez les humains crier qu'il est l'honneur :  
 Qu'il arrive du ciel, & que voulant lui-même  
 Seul porter désormais le faix du diadème,  
 De lui seul il pretend qu'on-reçoive la loi.  
 A ses discours trompeurs le monde ajoute foi.  
 L'innocente équité honteusement bannie,  
 Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.  
 Auffitôt sur un Trône éclatant de rubis,  
 L'impoſteur monte orné de superbes habits.  
 La hauteur, le dédain, l'audace l'environnent ;  
 Et le luxe & l'orgueil de leurs mains le couronnent.  
 Tout fier, il montre alors un front plus saucilleux,  
 Et le mien & le tien deux freres pointilleux,  
 Par son ordre amenant les procès & la guerre.  
 En tous lieux de ce pas vont partager la terre ;  
 En tous lieux sous les noms de bon droit & de tort,  
 Vont chez elle établir le seul droit du plus-fort.  
 Le nouveau roi triomphe, & sur ce droit unique  
 Bâtit de vaines loix un code fantastique :  
 Avant tout aux mortels prescrit de se venger,  
 L'un l'autre moindre affront les force à s'égorger.  
 Et dans leur ame, en vain de remords combattue,  
 Trace en lettres de sang ces deux mots : *meurs,*  
                   ou *tue.*

Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,  
 Qu'on vit naître ici-bas le noir siecle de fer.  
 Le frere au même instant s'arma contre le frere :  
 Le fils trempa ses mains dans le sang de son pere :

Le soif de commander enfanta les tyrans,  
Du Tanais au Nil porta les conquérans :  
L'ambition passa pour la vertu sublime :  
Le crime heureux fut juste & cessa d'être crime.  
On ne vit plus que haine & que division,  
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.

Le véritable honneur sur la voute céleste  
Est enfin averti de ce trouble funeste.  
Il part sans différer, & descendu des cieus,  
Va partout se montrer dans les terrestres lieux :  
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode,  
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode,  
Et lui-même, traité de fourbe & d'imposteur,  
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.  
Enfin las d'essuyer outrage sur outrage,  
Il livre les humains à leur triste esclavage ;  
S'en va trouver sa soeur, & dès ce même jour  
Avec elle s'envole au céleste séjour.  
Depuis, toujours ici, riche de leur ruine,  
Sur les tristes mortels le faux honneur domine,  
Gouverne tout, fait tout dans ce bas univers,  
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.  
Mais en fut-il l'auteur ; je conclus de sa fable,  
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable.

## S A T I R E

*De L'Homme.*

**D**E tous les animaux qui s'élevent dans l'air,  
 Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la  
 mer,

De Paris au Perou, de Japon jusqu'à Rome,  
 Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Quoi, dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,  
 Un insecte rampant, qui ne vit qu'à demi,  
 Un taureau qui rumine, un chevre qui broute  
 Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme? Oui  
 sans doute.

Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçois.  
 L'homme de la nature est le chef & le roi.  
 Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son  
 usage,  
 Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.

Il est vrai, de tout tems la raison fut son lot ;  
 Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.  
 Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,  
 Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire :  
 Mais il faut les prouver en forme. J'y consens.  
 Réponds-moi donc, Docteur, & mets toi sur les  
 bancs.

Qu'est

Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'ame  
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflâme,  
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés,  
Qu'un doyen au palais ne monte les degrés.  
Or cette égalité dont se forme le sage,  
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage ?  
La fourmi tous les ans traversant les guérets,  
Grossit ses magasins des trésors de Cérès,  
Et dès que l'Aquilon, ramenant la froidure,  
Vient de ses noirs frimats attrister la nature,  
Cet Animal, tapi dans son obscurité,  
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'Eté.  
Mais on ne la voit point d'une humeur inconstante,  
Paresseuse au printems, en hiver diligente,  
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,  
Ou demeurer oisive au retour du Bélier.  
Mais l'homme sans arrêt dans sa course insensée,  
Voltige incessamment de pensée en pensée.  
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,  
Ne fait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.  
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite,  
Moi ? j'irois épouser une femme coquette ?  
J'irois, par ma constance aux affronts endurci,  
Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Buffi ?  
Assez de fots sans moi feront parler la ville,  
Disoit le mois passé ce marquis indocile,  
Qui depuis quinze jours dans le piège arrêté,  
Entre les bon maris pour exemple cité,

Croit que Dieu tout exprés d'une côte nouvelle,  
A tiré pour lui seul une femme fidele.

Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir.

Il condamne au matin ses sentimens du soir.

Importun à tout autre, à soi-même incommode,

Il change à tous momens d'esprit comme de mode :

Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre  
choc ;

Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.

Cependant à le voir plein de vapeurs légères,

Soi-même se bercer de ses propres chimeres ;

Lui seul de la nature est la base & l'appui,

Et le dixieme ciel ne tourne que pour lui.

De tous les animaux il est, dit-il, le maître ;

Qui pourroit le nier ? poursuis-tu ; moi, peut-être.

Mais sans examiner, si vers les antres sourds,

L'ours a peu du passant, ou le passant de l'ours :

Et, si sur un edit des pâtres de Nubie,

Les lions de Barca videroient la Lybie ;

Ce maître prétendu, qui leur donne des loix,

Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois ?

L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,

Tiennent comme un forçat son esprit à la chaine.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher.

Debout, dit l'avarice, il est tems de marcher.

Hé laissez-moi. Debout. Un moment. Tu ré-  
pliques ?

A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.

N'importe, leve-toi. Pourquoi faire après tout ?  
 Pour courir l'océan de l'un à l'autre bout,  
 Chercher jusqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,  
 Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.  
 Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en passer.  
 On n'en peut trop avoir ; & pour en amasser,  
 Il ne faut épargner ni crime, ni parjure :  
 Il faut souffrir le faim, & coucher sur la dure :  
 Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,  
 N'avoir en sa maison ni meubles, ni valet :  
 Parmi les tas de bled, vivre de seigle & d'orge ;  
 De peur de perdre un liard ; souffrir qu'on vous égorge.  
 Voit on les loups brigans, comme nous inhumains,  
 Pour détrouffer les loups courir les grands chemins ?  
 Jamais pour s'aggrandir vit-on, dans sa manie,  
 Un tigre en factions partager l'Hyrkanie ?  
 L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?  
 Le vautours dans les airs fond-il sur les vautours ?  
 A-t-on vû quelquefois dans les plaines d'Afrique,  
 Déchirant à l'envie leur propre république,  
 Lions contre lions, parens contre parens,  
 Combattre follement pour le choix des tyrans ?  
 L'animal le plus fier, qu'enfante la nature,  
 Dans un autre animal respecte sa figure,  
 De sa rage avec lui modere les accès,  
 Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.  
 Un aigle, sur un champ, prétendant droit d'aubaine,  
 Ne fait point appeller un aigle à la huitaine.  
 Jamais contre un renard chicanant un poulet,  
 Un renard de son sac n'alla charger Rolet.

L'homme

L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,  
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.

---

*La difficulté de trouver la rime, & de la faire  
accorder avec la raison.*

**M**AUDIT soit le premier, dont la verve in-  
sensée

Dans les bornes d'un vers renforma sa pensée,  
Et donnant à ses mots une étroite prison,  
Voulut avec la rime enchaîner la raison.  
Sans ce métier, fatal au repos de ma vie,  
Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie,  
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant ;  
Et comme un gras Chanoine, à mon aise et con-  
tent,  
Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,  
La nuit à bien dormir & le jour à rien faire.  
Mon cœur exempt de soins, libre de passion,  
Sait donner une borne à son ambition ;  
Et fuyant des grandeurs la présence importune,  
Je ne vais point au Louvre adorer la fortune.  
Et je serois heureux, si pour me consumer,  
Un destin envieux ne m'avoit fait rimer.  
Mais depuis le moment que cette frénésie,  
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,  
Et qu'un démon jaloux de mon contentement,  
M'inspira le dessein d'écrire poliment :

Tous

Tous les jours, malgré moi, cloué sur un ouvrage,  
Retouchant un endroit, effaçant un page,  
Enfin passant ma vie en ce triste métier,  
J'envie en écrivant le sorte de Pelletier.

Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume  
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !  
Tes écrits, il est vrai, sans art & languissans,  
Semblent être formés en dépit du bon sens :  
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,  
Un marchand pour les vendre & un sot pour les lire.  
Et quand la rime enfin se trouve au but du vers,  
Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?  
Malheureux mille fois celui dont la manie,  
Veut aux regles de l'art asservir son génie !  
Un sot en écrivant fait tout avec plaisir :  
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir,  
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,  
Ravi d'étonnement soi-même il s'admire.  
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever  
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :  
Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,  
Il plaît à tout le monde & ne sauroit se plaire.





## S A T I R E.

*Cette satire est entièrement dans le goût d'Horace ; M. Despréaux, sous prétexte de censurer ses propres défauts, y tourne adroitement en ridicule une foule d'auteurs qui s'étoient servis des expressions les plus grossières, en critiquant la liberté qu'il s'étoit donnée de nommer dans ses premières satires des auteurs encore vivans. Il la composa en 1667 : mais il ne la fit imprimer que l'année suivante.*

**C'**EST à vous, mon esprit, à qui je veux parler ;  
 Vous avez des défauts que je ne puis celer ;  
 Assez et trop long-tems ma lâche complaisance,  
 De vous jeux criminels a nourri l'insolence.  
 Mais puisque vous poussez ma patience à bout,  
 Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit à vous voir, dans vos libres caprices,  
 Discourir en Caton des vertus & des vices,  
 Décider du mérite et du prix des auteurs,  
 Et faire impunément la leçon aux docteurs,  
 Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,  
 Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.  
 Mais moi, qui dans le fond fais bien ce que j'en crois,  
 Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,  
 Je ris, quand je vous vois, si foible et si stérile,  
 Prendre sur vous le soin de réformer la ville,

Dans

Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mordant,

Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.  
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete,  
Sans l'aveu des neufs sœurs, vous a rendu poète ?  
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports,  
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?  
Qui vous a pû souffler une si folle audace ?  
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse ?  
Et ne savez-vous pas, que sur ce mont sacré,  
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré :  
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,  
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure ?

Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer  
Cet ascendant malin, qui vous force à rimer ;  
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos  
veilles,

Osez chanter du Roi les augustes merveilles ;  
Là, mettant à profit vos caprices divers,  
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;  
Et par l'espoir du gain votre muse animée,  
Vendrait au poids de l'or une once de fumée.  
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter  
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.  
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,  
Entonner en grands vers, *la discorde étouffée* ;  
Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts,*  
*Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.*

Sur un ton si hardi, sans être téméraire,  
 Racan pourroit chanter au défaut d'un Homere ;  
 Mais pour Cotin et moi, qui rimons au-hazard,  
 Que l'amour de blâmer fit poètes par art ;  
 Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,  
 Le plus sûr est pour nous de garder le silence.  
 Un poëme insipide & sottement flatteur,  
 Deshonore à la fois le héros & l'auteur.  
 Enfin de tels projets passent notre foiblesse.  
 Ainsi parle un esprit languissant de molesse,  
 Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,  
 Cache le noir venin de sa malignité.  
 Mais dûffiez-vous en l'air voir vos aîles fondues,  
 Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,  
 Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,  
 Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien ;  
 Et du bruit dangereux d'un livre téméraire,  
 A vos propres périls enrichir le libraire ?

Vous vous flattez peut-être en votre vanité,  
 D'aller comme un Horace à l'immortalité :  
 Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures,  
 Aux Saumaises futurs préparer des tortures.  
 Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,  
 Sont de ce fol espoir honteusement déçus ?  
 Combien, pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,  
 Dont les vers en paquet se vendent à la livre ?  
 Vous pourrez voir un tems vos écrits estimés,  
 Courir de main en main par la ville semés :

Puis

Puis de là tout poudreux, ignorés sur la terre,  
 Suivre chez l'épicier Neuf Germain et la Serre :  
 Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf,  
 Parer demi-rongés les rebords du Pont-neuf.  
 Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages  
 Occuper le loisir des laquais et des pages,  
 Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart,  
 Servir de second tome aux airs du Savoyard !

Mais je veux que le fort par un heureux caprice,  
 Fasse de vos Ecrits prospérer la malice,  
 Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,  
 Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux.  
 Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,  
 Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,  
 Et ne produisent rien pour fruit de leurs bons mots,  
 Que l'effroi du public, & la haine des sots ?  
 Quel démon vous irrite, & vous porte à médire ?  
 Un livre vous déplaît. Qui vous force à le lire :  
 Laissez mourir un fat dans son obscurité.  
 Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?  
 Le Jonas inconnu sèche dans la poussière.  
 Le David imprimé n'a point vû la lumière.  
 Le Moyse commence à moisir par les bords.  
 Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts.  
 Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?  
 Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?  
 Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,  
 Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,

Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs  
niches,

Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?

Ce qu'ils font vous ennuye. O le plaifant détour !

Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la cour.

Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,

Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.

Ecrive qui voudra. Chacun à ce métier

Peut perdre impunément de l'encre et du papier.

Un Roman, fans bleffer les lois ni la coutume,

Peut conduire un héros au dixieme volume.

De-la vient que Paris voit chez lui de tout tems,

Les auteurs à grands flots déborder tous les ans :

Et n'a point de portail, où jusques aux corniches,

Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.

Vous seul plus dégoûté, fans pouvoir & fans nom,

Viendrez régler les droits & l'état d'Apollon ?

Mais vous qui rafinez sur les écrits des autres,

De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?

Il n'est rien en ce tems, à couvert de vos coups.

Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique;

On ne fait bien souvent quelle mouche le pique.

Mais c'est un jeune fou, qui se croit tout permis,

Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.

Il ne pardonne pas aux vers de la pucelle,

Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.

Jamais

Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?  
 Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?  
 Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,  
 N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace,  
 Avant lui Juvenal avoit dit en Latin,  
*Qu'on est assis à l'aise aux Sermons de Cotin.*  
 L'un & l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime.  
 Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime.  
 Il cherche à se couvrir des ces noms glorieux.  
 J'ai peu lû ces auteurs, mais tout n'iroit que mieux,  
 Quand de ces médifans l'engeance toute entiere  
 Iroit la tête en bas rimer dans la riviere.

Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé  
 Vous regarde déjà comme un homme noyé.  
 En vain quelque rieur, prenant votre défense,  
 Veut faire au moins de grace adoucir la sentence.  
 Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,  
 Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.  
 Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?  
 Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles ?  
 N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre & murmurer ?  
 Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?  
 Répondez, mon esprit, ce n'est plus raillerie :  
 Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?  
 Quoi ? pour un maigre auteur que je glose en passant,  
 Est-ce un crime, après tout, & si noir & si grand ?  
 Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage,  
 Où la droite raison trébuche à chaque page,

Ne s'écrie aussi-tôt : *L'impertinent auteur !  
L'ennuyeux écrivain ! le maudit traducteur !  
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,  
Et ces riens enfermés dans des grandes paroles ?*

Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?  
Non, non, la médifance y va plus doucement.  
Si l'on vient à chercher, pour quel secret mystère  
Alidor à ses frais bâtit un monastere :  
*Alidor, dit un Fourbe, il est de mes amis.  
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis.  
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,  
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.*

Voilà jouer d'adresse, & médire avec art ;  
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.  
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,  
Fuit ce ton radouci que prend la médifance.  
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans ;  
De choquer un auteur qui choque le bon sens ;  
De railler d'un plaisant, qui ne fait pas nous plaire ;  
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la cour un sot de qualité  
Peut juger de travers avec impunité :  
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,  
Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile.

Un clerc, pour quinze sous, fans craindre le holà,  
 Peut aller au parterre attaquer Attila ;  
 Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,  
 Traiter de Visigots tous les vers de Corneille.  
 Il n'est valet d'auteur, ni copiste à Paris,  
 Qui, la balance en main, ne pese les écrits.  
 Dès que l'impression fait éclore un poëte,  
 Il est esclave né de quiconque l'achete :  
 Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,  
 Et ses écrits tous seuls doivent parler pour lui.  
 Un auteur à genoux dans un humble préface,  
 Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grace ;  
 Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,  
 Qui lui fait son procès de pleine autorité.

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire ?  
 On sera ridicule, & je n'oserai rire ?  
 Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,  
 Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?  
 Loin de les décrier, je les ai fait paroître ;  
 Et souvent sans ces vers qui les ont fait connoître,  
 Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.  
 Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché ?  
 La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre.  
 C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.  
 En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi :  
 Et tel, qui m'en reprend, en pense autant que moi.



*Il a tort, dira l'un : Pourquoi faut-il qu'il nomme ?  
Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme.  
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers,  
Il est vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de  
vers.*

*Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose ?  
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?  
En blâmant ses écrits, ai-je d'un stile affreux  
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?  
Ma muse en l'attaquant, charitable & discrète,  
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.  
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;  
Qu'on prise sa candeur & sa civilité :  
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :  
On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire.  
Mais que pour un modele on montre ses écrits,  
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,  
Comme roi des auteurs, qu'on l'élève à l'empire ;  
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire :  
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier ;  
J'irai creuser la terre, & comme ce barbier,  
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe,  
*Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.*  
Quel tort lui fais-je enfin ? ai-je par un écrit  
Pétrifié sa veine, & glacé son esprit ?  
Quand un livre au Palais se vend & se débite,  
Que chacun par ses yeux juge de son mérite ;  
Que Billaine l'étale au deuxième pilier :  
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?*

En vain contre le Cid un ministre se ligue,  
 Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.  
 L'Académie en corps a beau le censurer :  
 Le public revolté s'obstine à l'admirer.  
 Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,  
 Chaque lecteur d'abord lui devient un Liniere :  
 En vain il a reçu l'encens de mille auteurs,  
 Son Livre en paroissant dément tous ses flatteurs.  
 Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,  
 Qu'il s'en prenne à ses vers que Phébus défavoue.  
 Qu'il s'en prenne à sa muse Allemande en François.  
 Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

La satire, dit-on, est un métier funeste,  
 Qui plaît à quelques gens, & choque tout le reste.  
 La suite en est à craindre. En ce hardi métier  
 La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.  
 Quittez ces vains plaisirs dont l'appas vous abuse :  
 A de plus doux emplois occupez votre muse :  
 Et laissez à Feuillet réformer l'univers.  
 Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?  
 Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,  
*Troubler dans ses roseaux le Danube superbe :*  
*Délivrer de Sion le peuple gémissant :*  
*Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant :*  
*Et passant du Jourdain les ondes allarmées,*  
*Cueillir, mal-à-propos, les palmes Idumées ?*  
 Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,  
 Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ;

Et dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,  
 Faire dire aux échos des sottises champêtres ?  
 Faudra-t-il de sang froid, & sans être amoureux,  
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;  
 Lui prodiguer les noms de soleil & d'aurore ;  
 Et toujours bien mangeant mourir par métaphore ?  
 Je laisse aux doucereux ce langage affété,  
 Où s'endort un esprit de mollesse hébété.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,  
 Sait seule affaisonner le plaisant & l'utile,  
 Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,  
 Détromper les esprits des erreurs de leur tems :  
 Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,  
 Va jusques sous le dais faire pâlir le vice ;  
 Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon  
 mot,

Va venger la raison des attentats d'un sot.  
 C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lelie,  
 Fit justice en son tems des Cotins d'Italie,  
 Et qu'Horace, jettant le sel à pleines mains,  
 Se jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.  
 C'est elle, qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,  
 M'inspira des quinze ans la haine d'un sot livre,  
 Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher,  
 Fortifia mes pas, & m'apprit à marcher.  
 C'est pour elle en un mot, que j'ai fait voeu d'écrire.

Toutefois, s'il le faut je veux bien m'en dédire :

Et

Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,  
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.  
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.  
Je le déclare donc. Quinaut est un Virgile.  
Pradon comme un soleil en nos ans a paru.  
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt & Patru.  
Cotin, à ses sermons traînant toute la Terre,  
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.  
Sofal est le phénix des esprits relevés.  
Perrin...Bon, mon esprit, courage, poursuivez.  
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie  
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?  
Et Dieu fait, aussi-tôt, que d'auteurs en courroux,  
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous !  
Vous les verrez bien-tôt féconds en impostures,  
Amasser contre vous des volumes d'injures,  
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,  
Et d'un mot innocent faire un crime d'état.  
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,  
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages.  
Qui méprise Cotin, n'estime point son roi,  
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.  
Mais quoi, répondrez-vous, Cotin nous peut-il  
nuire ?  
Et par ses cris enfin que fauroit-il produire ?  
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,  
L'entrée aux pensions, où je ne prétends pas ?  
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,  
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue,

Et sans éſperer rien de mes foibles écrits,  
 L'honneur de le louer m'eſt un trop digne prix.  
 On me verra toujours, ſage dans mes caprices,  
 De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,  
 Et peint, du nom d'auteur tant de ſots revêtus,  
 Lui marquer mon reſpect, & tracer ſes vertus.  
 Je vous croi, mais pourtant on crie, on vous  
 menace.

Je crains peu, direz vous les braves du Parnaffe.  
 Hé, mon Dieu, craignez tout d'un auteur en cour-  
 roux,  
 Qui peut... Quoi ? Je m'entens. Mais encor ? Taisez-  
 vous.

---

*L'auteur délibere avec ſa muſe, ſ'il doit continuer à  
 compoſer des Satyres.*

**M**USE, changeons de ſtyle, & quittons la ſatire,  
 C'eſt un méchant métier que celui de médire:  
 A l'auteur qui l'embraffe il eſt toujours fatal.  
 Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.  
 Maint poëte, aveuglé d'une telle manie,  
 En courant à l'honneur trouve l'ignominie ;  
 Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,  
 A couté bien ſouvent des larmes à l'auteur.

Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,  
 Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,  
 Ne craint point du public les jugemens divers,  
 Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.  
 Mais un auteur malin, qui rit & qui fait rire,  
 Qu'on blâme en le lisant, & pourtant qu'on veut lire,  
 Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis,  
 De ses propres rieurs se fait des ennemis.  
 Un discours trop sincere aisément nous outrage.  
 Chacun dans ce miroir pense voir son visage ;  
 Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,  
 Qui dans le fond de l'ame & vous craint & vous hait.

\* \* \* \* \*

E P I T R E à Monsieur de GUILLERAGUES.

*L'auteur fait voir dans cette épître que la véritable  
 félicité consiste dans la connoissance de soi-même,  
 & qu'on se trompe quand on cherche son bonheur  
 autre part que chez soi.*

**E**SPRIT né pour la cour, maître dans l'art de  
 plaire,

GUILLERAGUES, qui fait & parler & te taire,

Apprens-

Apprens-moi si je dois ou me taire ou parler.  
 Faut-il dans la satire encore me signaler ?  
 Et dans ce champ fécond en plaisantes malices,  
 Faire encore aux auteurs redouter mes caprices ?  
 Jadis, non sans tumulte, on me vit éclater ;  
 Quand mon esprit plus jeune, & prompt à s'irriter,  
 Aspiroit moins au nom de discret & de sage :  
 Que mes cheveux plus noirs ombragoient mon visage.  
 Maintenant, que le tems a mûri mes desirs,  
 Que mon âge, amoureux des plus sages plaisirs,  
 Bientôt s'en va frapper à son neuvieme lustre.  
 J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.  
 Que d'une égale ardeur mille auteurs animés  
 Aiguisent contre moi leurs traits envenimés ;  
 Que tout, jusqu'à Pinchêne, & m'insulte & m'ac-  
 cable ;  
 Aujourd'hui vieux lion, je suis doux & traitable.  
 Je n'arme point contr' eux mes ongles émouffés.  
 Ainsi que mes chagrins mes beaux jours sont passés.  
 Je ne sens plus l'aigreur de ma bile premiere,  
 Et laisse aux froids rimeurs une libre carriere.

Ainsi donc philosophe à la raison soumis,  
 Mes défauts déformais sont mes seuls ennemis.  
 C'est l'erreur que je suis, c'est la vertu que j'aime.  
 Je songe à me connoître, me cherche en moi-même.  
 C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.  
 Que l'Astrolabe en main un autre aille chercher,  
 Si le soleil est fixe, ou tourne sur son axe ;  
 Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir  
 Comment tout étant plein, tout a pû se mouvoir :  
 On que Bernier compose & le sec & l'humide  
 Des corps ronds & crochus errans parmi le vide.  
 Pour moi, sur cette mer qu'ici bas nous courrons,  
 Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons ;  
 A régler mes dêsirs, à prévenir l'orage,  
 Et fauver, s'il se peut, ma raison de naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous :  
 Mais ce repos heureux doit se chercher en nous.  
 Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,  
 Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,  
 En vain monte à cheval pour tromper son ennui,  
 Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui.  
 Que crois-tu qu' Alexandre, en ravageant la terre,  
 Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre ?  
 Possédé d'un ennui qu'il ne sauroit dompter,  
 Il craint d'être à soi-même, & songe à s'éviter.  
 C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore,  
 Où le Persè est brûlé de l'astre qu'il adore.  
 De nos propres malheurs auteurs infortunés,  
 Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.  
 A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde ?  
 Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde,  
 Est ici, comme aux lieux où mûrit le Coco,  
 Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco :  
 On ne le tire point des veines du Potosé.  
 Qui vit content de rien possède toute chose.

Mais



Mais fans cesse ignorans de nos propres besoins,  
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

O ! que si cet hyver un rhûme salutaire,  
Guérissant de tous maux mon avare beau-pere,  
Pouvoit, bien confessé, l'étendre en un cercueil,  
Et remplir sa maison d'un agréable deuil :  
Que mon ame, en ce jour de joie & d'opulence,  
D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense !  
Disoit le mois passé, doux, honnête & soumis,  
L'héritier affamé de ce riche commis,  
Qui, pour lui préparer cette douce journée,  
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée,  
La mort vient de saisir le vieillard cathereux,  
Voilà son gendre riche. En est-il plus heureux ?  
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,  
Déjà nouveau seigneur il vante sa noblesse.  
Quoi que fils de meunier encor' blanc du moulin,  
Il est prêt à fournir ses titres en vélin.  
En mille vains projets à toute heure il s'égare.  
Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,  
Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux,  
Il vivroit plus content si, comme ses ayeux,  
Dans un habit conforme à sa vraie origine,  
Sur le mulet encore il chargeoit la farine.

Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,  
Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.

L'argent,

L'argent, l'argent, dit-on ; sans lui tout est stérile.  
 La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.  
 L'argent en honnête homme érige un scélérat.  
 L'argent seul au palais peut faire un magistrat.  
 Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infame,  
 Dit ce fourbe sans foi, sans honneur, & sans ame ;  
 Dans mon coffre tout plein de rares qualités,  
 J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.  
 Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ?  
 C'est ainsi qu'en son cœur ce financier raisonne.  
 Mais pour moi, que l'éclat ne sauroit décevoir,  
 Qui mets au rang des biens l'esprit & le savoir,  
 J'estime autant Patru, même dans l'indigence,  
 Qu'un commis engraisé des malheurs de la France.

Non que je sois du gout de ce sage insensé,  
 Qui d'un argent commode esclave embarrassé,  
 Jetta tout dans la mer, pour crier : *Je suis libre.*  
 De la droite raison je sens mieux l'équilibre :  
 Mais je tiens qu'ici bas, sans faire tant d'apprêts,  
 La vertu se contente, & vit à peu de frais.  
 Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?  
 Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,  
 Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.  
 Mon pere, soixante ans au travail appliqué,  
 En mourant me laissa pour rouler & pour vivre,  
 Un revenu léger & son exemple à suivre.  
 Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,  
 Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de greffier,

Pouvant

Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,  
J'allai loin du palais errer sur le Parnasse.  
La famille en pâlit & vit en frémissant,  
Dans la poudre du greffe un poëte naissant.  
On vit avec horreur une muse effrénée  
Dormir chez un greffier la grasse matinée.  
Dès-lors à la richesse il fallut renoncer.  
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer ;  
Et sur tout redoutant la basse servitude,  
La libre vérité fut toute mon étude.  
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,  
Qui l'eût crû, que pour moi le sort dût se fléchir ?  
Mais du plus grand des rois la bonté sans limite,  
Toujours prête à courir au devant du mérite,  
Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,  
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.  
La brigue, ni l'envie à mon bonheur contraires,  
Ni les cris douloureux de mes vains adversaires,  
Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits,  
C'en en trop : mon bonheur a passé mes souhaits.  
Qu'à son gré désormais la Fortune me joue ;  
On me verra dormir au branle de sa roue.  
Si quelque soin encore agite mon repos,  
C'est l'ardeur de louer un si fameux héros.  
Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,  
La nuit, lorsque je dors, en sursaut me réveille :  
Me dit que ces bienfaits dont j'ose me vanter,  
Par des vers immortels ont dû se mériter.

C'est

C'est là le seul chagrin qui trouble encore mon ame.  
 Mais si dans le beau feu du zele qui m'enflamme,  
 Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur,  
 J- puis sur ce sujet satisfaire mon cœur,  
 Guilleragues, plains-toi de mon humeur légère,  
 Si jamais entraîné d'une ardeur étrangere,  
 Ou d'un vil intérêt reconnoissant la loi,  
 Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

---

EPITRE à Monsieur le MARQUIS de  
 SEIGNELAY.

*Que rien n'est plus beau que le vrai, & que le vrai  
 seul est aimable.*

**D**ANGEREUX ennemi de tout mauvais flat-  
 teur,  
 SEIGNELAY, c'est en vain qu'un ridicule auteur,  
 Prêt à porter son nom de l'Ebre jusqu'au Gange,  
 Croit te prendre aux filets d'une sotte louange,  
 Aussitôt ton esprit prompt à se révolter,  
 S'échappe & rompt le piège où l'on veut l'arrêter.  
 Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles,  
 Que tout flatteur endort au son de ses paroles ;  
 Qui dans un vain sonnet placés au rang des dieux,  
 Se plaisent à fouler l'Olimpe radieux ;  
 Et fiers du haut étage où la Serre les loge,  
 Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.

Tu

Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.  
 Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits,  
 Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte.  
 Tu souffres la louange adroite & délicate,  
 Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.  
 Mais un auteur novice à répandre l'encens,  
 Souvent à son héros, dans un bizarre ouvrage,  
 Donne de l'encensoir au travers du visage ;  
 Va louer Monterey d'Oudenarde forcé,  
 Ou vante aux électeurs Turenne repouffé.  
 Tout éloge imposteur blesse une ame sincere.  
 Si pour faire sa cour à ton illustre pere,  
 Seignelay, quelque auteur d'un faux zele emporté,  
 Au lieu de peindre en lui la noble activité,  
 La solide vertu, la vaste intelligence,  
 Le zele pour son roi, l'ardeur, la vigilance,  
 La constante équité, l'amour pour les beaux arts,  
 Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars ;  
 Et, pouvant justement l'égalier à Mécene,  
 Le comparoit au fils de Pélée ou d'Alcmene :  
 Ses yeux d'un tel discours foiblement éblouis,  
 Bientôt dans ce tableau reconnoïtroient LOUIS,  
 Et glaçant d'un regard la muse & le poëte,  
 Imposeroient silence à sa verve indiscrete.  
 Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui :  
 Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui,  
 Que me sert en effet qu'un admirateur fade  
 Vante mon embonpoint si je me sens malade :

Si dans cet instant même, un feu séditieux  
Fait bouillonner mon sang & pétiller mes yeux ?  
Rien n'est beau que le vrai. Le vrai seul est aimable,  
Il doit régner partout, et même dans la fable :  
De toute fiction l'adroite fausseté  
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Sais-tu pourquoi mes vers sont lûs dans les provinces,  
Sont recherchés du peuple, & reçus chez les Princes ?  
Ce n'est pas que leur sons agréables, nombreux,  
Soient toujours à l'oreille également heureux :  
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure ;  
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure :  
Mais c'est qu'en eux le vrai, du menfonge vainqueur,  
Partout se montre aux yeux, & va saisir le cœur ;  
Que le bien et le mal y sont prisés au juste ;  
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste ;  
Et que mon cœur toujours conduisant son esprit,  
Ne dit rien aux lecteurs, qu'à soi-même il n'ait dit.  
Ma pensée au grand jour partout s'offre & s'expose ;  
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

C'est par là quelquefois que ma rime surprend,  
C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,  
Ni tous ces vains amas de frivoles fornettes,  
Montre, miroir d'amours, amitiés, amourettes,

Dont

Dont le titre souvent est l'unique soutien ;  
Et qui parlant beaucoup, ne disent jamais rien.

Mais peut-être enivré des vapeurs de ma Muse,  
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.  
Cessons de nous flatter. Il n'est d'esprit si droit,  
Qui ne soit imposteur & faux par quelque endroit.  
Sans cesse on prend le masque, en quittant la nature,  
On craint de se montrer sous sa propre figure.  
Par là le plus sincère assez souvent déplaît,  
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.  
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,  
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous  
quitte ?

Il n'est pas sans esprit : mais né triste & pesant,  
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant :  
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,  
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.  
La simplicité plaît sans étude & sans art,  
Tout charme en un enfant, dont la langue-sans fard,  
A peine du filet encore débarrassée  
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.  
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant :  
Mais la nature est vraie, & d'abord on la sent.  
C'est elle seule en tout qu'on admire & qu'on aime.  
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.  
Chacun pris dans son air est agréable en soi :  
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Ce Marquis étoit né doux, commode, agréable ;  
On vançoit en tous lieux son ignorance aimable.  
Mais depuis quelques mois devenu grand docteur,  
Il a pris un faux air, une sotte hauteur ;  
Il ne veut plus parler que de rime & de prose.  
Des auteurs décriés il prend en main la cause.  
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,  
Et va voir l'opéra seulement pour les vers.  
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,  
Et d'une original on fait une copie.  
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.  
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité.  
En vain par sa grimace un bouffon odieux  
A table nous fait rire & divertit nos yeux.  
Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre,  
Prenez-le tête-à-tête, ôtez lui son théâtre,  
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux,  
Son visage essayé n'a plus rien que d'affreux.  
J'aime un esprit aisé, qui se montre, qui s'ouvre,  
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.  
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.  
Le vice toujours sombre aime l'obscurité.  
Pour paroître au grand jour, il faut qu'il se déguise :  
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.  
Jadis l'homme vivoit au travail occupé ;  
Ne se trompant jamais, n'étoit jamais trompé,  
On ne connoissoit point la ruse & l'imposture,  
Le Normand même alors ignoroit le parjure.

Aucun



Aucun Rhéteur encor' arrangeant le discours,  
 N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.  
 Mais si-tôt qu'aux humains, faciles à seduire,  
 L'abondance eut donné le loisir de se nuire,  
 La mollesse amena la fausse vanité.  
 Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.  
 Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante  
 Affecta d'étaler une pompe insolente.  
 L'or éclata par tout sur les riches habits ;  
 On polit l'émeraude, on tailla le rubis :  
 Et la laine & la soie en cent façons nouvelles  
 Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.  
 La trop courte beauté monta sur des patins.  
 La coquette tendit ses lacqs tous les matins ;  
 Et mettant la céruse & le plâtre en usage,  
 Composa de sa main les fleurs de son visage.  
 L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi,  
 Le courtifan n'eut plus de sentimens à foi.  
 Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie,  
 On vit par tout regner la basse flaterie.  
 Le Parnasse sur tout fécond en imposteurs,  
 Diffama le papier par ses propres menteurs.  
 De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,  
 Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,  
 Où toujours le héros passe pour sans pareil,  
 Et, fut-il louche & borgne, est réputé soleil.

Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,  
 Que d'un frivole encens malignement avare,

J'en

J'en veuille fans raison frustrer tout l'univers,  
La louange agréable est l'ame des beaux vers.  
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,  
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie,  
Alors, comme j'ai dit, tu la fais écouter,  
Et fans crainte à tes yeux l'on pourroit t'exalter.  
Mais fans t'aller chercher des vertus dans les nues,  
Il faudroit peindre en toi des vérités connues :  
Décrire ton esprit ami de la raison ;  
Ton ardeur pour ton roi, puisée en ta maison :  
A servir ses desseins ta vigilance heureuse ;  
Ta probité sincere, utile, officieuse.  
Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,  
Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.  
Condé même, Condé, ce héros formidable,  
Et non moins qu'aux Flamands, aux flateurs re-  
doutable,  
Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau  
Traçoit de ses exploits le fidele tableau :  
Et dans Senef en feu contemplant sa peinture,  
Ne défavoueroit pas Malherbe ni Voiture.  
Mais malheur au poëte insipide, odieux,  
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.  
Il auroit beau crier : " Premier prince du monde,  
Courage fans pareil, lumiere sans seconde :"  
Ses vers jettés d'abord, fans tourner le feuillet,  
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet.

## A

## M E S V E R S.

*L'Auteur avoit une grande prédilection pour cette piece, & il l'appelloit ordinairement ses inclinations. Il la composa en l'année 1695, pour fermer la bouche à une infinité de vils rimeurs qui avoient osé censurer ses ouvrages, & particulièrement sa satire X. contre les Femmes. L'idée en est prise d'un épître d'Horace, qui est la XX. du Livre II.*

**J'**AI beau vous arrêter, ma remontrance est vaine :  
 Allez, partez, mes vers, dernier fruit de ma veine,  
 C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour.  
 La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour ;  
 Et déjà chez Barbin, ambitieux libelles,  
 Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.  
 Vains & foibles enfans dans ma vieillesse nés,  
 Vous croyez sur les pas de vos heureux aînés,  
 Voir bien-tôt vos bons mots, passant du peuple aux  
 princes,  
 Charmer également la ville & les provinces ;  
 Et par le prompt effet d'un sel réjouissant,  
 Devenir quelquefois proverbes en naissant.  
 Mais perdez cette erreur, d'ont l'appas vous amorce.  
 Le tems n'est plus, mes vers, où ma muse en sa force,  
 Du

Du Parnasse François formant les nourrissons,  
 De si riches couleurs habilloit ses leçons ;  
 Quand mon esprit pouffé d'un courroux légitime,  
 Vint devant la raison plaider contre la rime ;  
 A tout le genre humain fut faire le procès,  
 Et s'attaqua soi-même avec tant de succès.  
 Alors il n'étoit point de lecteur si sauvage,  
 Qui ne se déridât en lisant mon ouvrage ;  
 Et qui pour s'égayer souvent dans ses discours,  
 D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.

Mais aujourd'hui, qu'enfin la vieilleffe venue,  
 Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,  
 A jetté sur ma tête, avec ses doigts pefans,  
 Onze lustres complets, surchargés de trois ans,  
 Cessez de présumer dans vos folles pensées,  
 Mes vers, de voir en foule à vos rimes glacées  
 Courir, l'argent en mains, les lecteurs empressés.  
 Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés.  
 Dans peu vous allez voir vos froides rêveries  
 Exciter du public les justes moqueries ;  
 Et leur auteur jadis à Regnier préféré,  
 A Pinchêne, à Liniere, à Perrin comparé.  
 Vous aurez beau crier : " O vieilleffe ennemie !  
 " N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infâmie ?"  
 Vous n'entendrez par tout qu'injurieux brocards  
 Et sur vous & sur lui fondre de toutes parts.

Que veut-il dira-t-on ? Quelle fougue indiscrete  
 Ramene sur les rangs encor ce vain Athlete ?

Quels pitoyables vers ! Quel style languissant !  
 Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,  
 De peur que tout-à-coup efflanqué, sans haleine,  
 Il ne laisse en tombant son Maître sur l'arene.  
 Ainsi s'expliqueront nos censeurs sourcilleux ?  
 Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,  
 Piece à piece épluchant vos sons & vos paroles,  
 Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles ;  
 Traiter tout noble mot de terme hasardeux,  
 Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,  
 Huer la métaphore & la métonymie ;  
 (Grands mots que Pradon croit des termes de chy-  
 mie :)

Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté,  
 Que nommer la luxure est une impureté.  
 En vain contre ce flot d'averfion publique  
 Vous tiendrez quelque tems ferme sur la boutique ;  
 Vous irez à la fin honteusement exclus,  
 Trouver au magasin Pirame & Régulus  
 Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encor neuve,  
 Les méditations de Buzée & d'Hayneuve ;  
 Puis, en tristes lambeaux semés dans les marchés,  
 Souffrir tous les affrons aux Jonas reprochés.

Mais quoi, de ces discours bravant la vaine attaque,  
 Déjà comme les vers de Cinna, d'Andromaque,  
 Vous croyez à grands pas chez la postérité  
 Courir, marqués au coin de l'immortalité.

Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enivre.  
Montrez-vous, j'y consens : mais du moins, dans  
mon livre

Commencez par vous joindre à mes premiers écrits :  
C'est-là qu'à la faveur de vos freres chéris,  
Peut-être enfin soufferts comme enfans de ma plume,  
Vous pourrez vous sauver, épars dans le volume.  
Que si mêmes un jour le lecteur gracieux,  
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,  
Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure,  
De votre auteur alors faites lui la peinture,  
Et, sur tout, prenez soin d'effacer bien les traits  
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.  
Déposez hardiment, qu'au fond cet homme horrible,  
Ce censeur qu'ils ont peint si noir & si terrible,  
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,  
Qui cherchant dans ses vers la seule vérité,  
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,  
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.  
Dites, que harcelé par les plus vils rimeurs,  
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs :  
Libre dans ses discours, mais pourtant toûjours sage,  
Assez foible de corps, assez doux de visage,  
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,  
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune,  
Pour savoir mes parens, ma vie & ma fortune,

ConteZ-lui, qu'allié d'assez hauts magistrats,  
 Fils d'un pere greffier, né d'ayeux avocats ;  
 Dès le berceau perdant une fort jeune mere,  
 Réduit seize ans après à pleurer mon vieux pere,  
 J'allai d'un pas hardi par moi-même guidé,  
 Et de mon seul génie en marchant secondé,  
 Studieux amateur de Perse & d'Horace,  
 Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse.  
 Que par un coup du sort au grand jour amené,  
 Et des bords du Permesse à la Cour entraîné,  
 Je fus, prenant l'effor par des routes nouvelles,  
 Elever assez haut mes poëtiques ailes ;  
 Que ce roi, dont le nom fait trembler tant de rois  
 Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits :  
 Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse ;  
 Que ma vûe à Colbert inspiroit l'allegresse ;  
 Qu'aujourd'hui même encor de deux sens affoibli,  
 Retiré de la Cour, & non mis en oubli,  
 Plus d'un héros épris des fruits de mon étude,  
 Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.

Mais des heureux regards de mon astre étonnant  
 Marquez bien cet effet encor plus surprenant,  
 Qui dans mon souvenir aura toûjours sa place :  
 Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace,  
 Etant, comme je suis, ami si déclaré,  
 Ce docteur toutefois si craint, si révééré,  
 Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,  
 Arnauld, le grand Arnauld fit mon Apologie.

Sur mon tombeau futur, mes vers, pour l'énoncer,  
 Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.  
 Allez jusqu'où l'aurore en naissant voit l'Hydaspe,  
 Chercher pour l'y graver le plus précieux Jaspe.  
 Sur tout, à mes rivaux, sachez bien l'étaler.  
 Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler.  
 Déjà plein du beau feu qui pour vous le transporte,  
 Barbin impatient chez moi frappe à la porte,  
 Il vient pour vous chercher. C'est lui : j'entens sa  
 voix.

## A

## M O N J A R D I N I E R.

*Dans cette épître l'Auteur s'entretient avec son Jardinier, & par des discours proportionnés aux connoissances d'un villageois, il lui explique les difficultés de la poésie, & la peine qu'il y a surtout d'exprimer noblement & avec élégance, les choses les plus communes & les plus seches. De là il prend occasion de lui démontrer que le travail est nécessaire à l'homme pour être heureux. Cette épître fut composée en 1695. Horace a aussi adressé une épître à son fermier : c'est la quatorzieme du premier livre.*

**L**ABORIEUX valet du plus commode maître,  
 Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvoit  
 naître ;



Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,  
 Qui diriges chez moi l'If & le Chevre-feuil,  
 Et sur mes Espaliers, industrieux génie,  
 Sais si bien exercer l'art de la Quintinie ;  
 O ! que de mon esprit triste & mal ordonné,  
 Ainsi que de champ par toi si bien orné,  
 Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,  
 Et de défauts sans nombre arracher les racines !

Mais parle : raisonnons. Quand du matin au soir,  
 Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arrosoir,  
 Tu fais d'un sable aride une terre fertile,  
 Et rends tout mon jardin à tes lois si docile ;  
 Que dis-tu, de m'y voir rêveur, capricieux,  
 Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,  
 De paroles dans l'air par élans envolées,  
 Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées ?  
 Ne soupçonnes-tu point, qu'agité du démon,  
 Ainsi que ce cousin des quatre Fils-Aimon,  
 Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,  
 Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire ?  
 Mais non : tu te souviens qu'au village on t'a dit,  
 Que ton maître est nommé, pour coucher par écrit  
 Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,  
 Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.  
 Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur  
 Peut-être en ce moment il prend Mons & Namur.

Que penserois-tu donc, si l'on t'alloit apprendre,  
 Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre,

Aujourd'hui

Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,  
 S'agite, se démène, & s'use le cerveau,  
 Pour te faire à toi-même en rimes insensées,  
 Un bisarre portrait de ses folles pensées ?  
 Mon maître, dirois-tu, passe pour un Docteur,  
 Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur.  
 Sous ces arbres pourtant, de si vaines fornettes  
 Il n'iroit point troubler la paix de ces Fauvettes,  
 S'il lui falloit toujours, comme moi s'exercer,  
 Labourer, couper, tondre, applanir, palisser,  
 Et dans l'eau de ces puits sans relâche tirée,  
 De ce fable étancher la soif démesurée.

Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,  
 Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi.  
 O ! que tu changerois d'avis & de langage !  
 Si deux jours seulement libre du jardinage,  
 Tout-à-coup devenu poète & bel esprit,  
 Tu t'allois engager à polir un écrit,  
 Qui dît, sans s'avilir, les plus petites choses,  
 Nit des plus secs chardons, des œillets & des roses ;  
 Et fût même au discours de la rusticité  
 Donner de l'élégance & de la dignité ;  
 Un ouvrage en un mot, qui juste en tous ses termes,  
 Sût plaire à Dagueffeau, fût satisfaire Termes :  
 Sût, dis je, contenter en paroissant au jour,  
 Ce qu'ont d'esprit plus fins & la ville & la cour.  
 Bién-tôt de ce travail revenu sec & pâle,  
 Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,

Tu dirois, reprennant ta pelle & ton rateau,  
 J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,  
 Que d'aller follement, égaré dans les nues,  
 Me lasser à chercher des visions cornues ;  
 Et pour her des mots si mal s'entr'accordans  
 Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.

Approche donc, & viens ; qu'un paresseux t'apprenne,

Antoine, ce que c'est que fatigue & que peine.  
 L'homme ici-bas, toujours inquiet & gêné,  
 Est, dans le repos même, au travail condamné :  
 La fatigue l'y fuit. C'est en vain qu'aux poètes  
 Les neuf trompeuses sœurs, dans leurs douces retraites,

Promettent du repos sous leurs ombrages frais :  
 Dans ces tranquiles bois pour eux plantés exprès,  
 La cadence aussi-tôt, la rime, la césure,  
 La riche expression, la nombreuse mesure,  
 Sorcieres, dont l'amour fait d'abord les charmer,  
 De fatigues sans fin viennent les consumer.  
 Sans cesse poursuivant ces fugitives Fées,  
 On voit sous les lauriers haleter les Orphées.  
 Leur esprit toutefois se plait en son tourment,  
 Et se fait de sa peine un noble amusement.  
 Mais je ne trouve point de fatigue si rude,  
 Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,  
 Qui jamais ne sortant de sa stupidité,  
 Soutient dans les langueurs de son oisiveté,

D'une

D'une l'âche indolence esclave volontaire,  
Le pénible fardeau de n'avoit rien à faire.  
Vainement offusqué de ses pensers épais,  
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.  
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,  
Tous les honteux plaisirs, enfans de la mollesse,  
Usurpant sur son ame un absolu pouvoir,  
De monstrueux désirs le viennent émouvoir,  
Irritent de ses sens la fureur endormie,  
Et le font le jouët de leur triste infamie.  
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords :  
Et bien-tôt avec eux tous les fléaux du corps,  
La pierre, la colique, & les gouttes cruelles,  
Guenaud, Rainssant, Brayer, presque aussi tristes  
qu'elles,  
Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,  
De travaux douloureux le viennent accabler,  
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,  
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes,  
Et le mettent au point d'envier ton emploi.  
Reconnois donc, Antoine, & conclus avec moi,  
Que la pauvreté mâle, active & vigilante,  
Est, parmi les travaux, moins lassée & plus contente,  
Que la richesse oisive au sein des voluptés.

Je te vais sur cela prouver deux vérités.  
L'une que le travail aux hommes nécessaire,  
Fait leur félicité, plutôt que leur misère ;

Et l'autre qu'il n'est point de coupable en repos.  
 C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.  
 Suis-moi donc. Mais je voi sur ce début de prône,  
 Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune ;  
 Et que les yeux fermés tu baisses le menton.  
 Ma foi le plus sûr est de finir ce sermon.  
 Aussi-bien j'apperçoi ces melons qui t'attendent ;  
 Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent,  
 S'il est fête au village, & pour quel saint nouveau  
 On les laisse aujourd'hui si long-tems manquer d'eau.

---

A M O N S I E U R  
 D E L A M O I G N O N.

*Cette épître a été composée en l'année 1667. L'Auteur y décrit les douceurs dont il jouit à la campagne, & les chagrins qui l'attendent à la ville. Horace a fait une satire sur le même sujet ; elle est la sixième du livre 2.*

**O**UI, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la  
 ville,  
 Et contre eux la campagne est mon unique azile.  
 Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?  
 C'est un petit village, ou plutôt un hameau,

Bâti

Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,  
D'où l'oeil s'égaré au loin dans les plaines voisines.  
La Seine au pié des monts, que son flot vient laver,  
Voit du sein de ses eaux vingt isles s'élever,  
Qui partageant son cours en diverses manieres,  
D'une riviere seule y forment vingt rivieres.  
Tous ses bords sont couverts de Saules non plantés,  
Et de noyers souvent du passant insultés.  
Le village au-dessus forme un amphithéâtre.  
L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre.  
Et dans le roc, qui cede & se coupe aisément,  
Chacun fait de sa main creuser un logement.  
La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,  
Se présente au-dehors de murs environnée.  
Le soleil en naissant la regarde d'abord,  
Et le mont la défend des outrages du Nord.

C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tran-  
quile,

Met à profit les jours que la Parque me file.  
Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,  
J'achete à peu de frais de solides plaisirs.  
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,  
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :  
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,  
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.  
Quelquefois à l'appât d'un hameçon perfide,  
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;

Ou

Ou d'un plomb qui suit l'oeil, & part avec l'éclair,  
 Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.  
 Une table, au retour, propre & non magnifique  
 Nous présente un repas agréable & rustique.  
 Là, sans s'affujettir aux dogmes du Brouffain,  
 Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est  
 sain.

La maison le fournit, la fermiere l'ordonne,  
 Et mieux que Bergerat l'appetit l'affaïsonne.  
 O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !  
 Que pour jamais foulant vos prés délicieux,  
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde.  
 Et connu de vous seuls oublier tout le monde !

Mais à peine du sein de vos vallons chéris  
 Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,  
 Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage,  
 Un cousin abusant d'un fâcheux parentage,  
 Veut qu'encor tout poudreux, & sans me débotter,  
 Chez vingt juges pour lui j'aïlle solliciter.  
 Il faut voir de ce pas les plus considérables :  
 L'un demeure aux marais, & l'autre aux Incurables.  
 Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.  
 Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,  
 Et d'attentat horrible on traita la satire.  
 Et le Roi, que dit-il ? Le Roi se prit à rire.  
 Contre vos derniers vers on est fort en courroux ;  
 Pradon a mis au jour un livre contre vous,

Et

Et chez le chapelier du coin de notre place,  
Autour d'un Caudebec j'en ai lù la préface.  
L'autre jour sur un mot la Cour vous condamna ;  
Le bruit court qu'avant-hier on vous affassina.  
Un écrit scandaleux sous votre nom se donne.  
D'un Pasquin qu'on a fait, au Louvre on vous soup-  
çonne.

Moi à Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.  
Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal,  
Qu'un Libraire imprimant les essais de ma plume,  
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume.  
Toujours, depuis ce tems, en proie aux fots discours,  
Contre eux la vérité m'est un foible secours.  
Vient-il de la Province une fatire fade,  
D'un plaifant du pays infipide boutade :  
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi :  
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.  
J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la ville :  
Non ; à d'autres, dit-il, on connoît votre style.  
Combien de tems ces vers vous ont-ils bien coûté ?  
Ils ne sont point de moi, Monsieur, en vérité.  
Peut-on m'attribuer ces sotises étranges ?  
Ah ! Monsieur, vos mépris vous servent de louanges.

Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,  
Juge, si toujours triste, interrompu, troublé,  
Lamoignon, j'ai le tems de courtiser les muses.  
Le monde cependant se rit de mes excuses,

Croit



Croit que pour m'inspirer sur chaque événement,  
Apollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court que le Roi va tout réduire en  
poudre,  
Et dans Valenciennes est entré comme un foudre ;  
Que Cambrai, des François l'épouvantable écueil,  
A vû tomber enfin ses murs & son orgueil :  
Que devant Saint-Omer, Naffau par sa défaite,  
De Philippe vainqueur rend la gloire complète.  
Dieu fait comme les vers chez vous s'en vont couler,  
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler ;  
Et dans ce tems guerrier & fécond en Achilles,  
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.  
Mais moi dont le génie est mort en ce moment,  
Je ne fais que répondre à ce vain compliment :  
Et justement confus de mon peu d'abondance,  
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.  
Qu'heureux est le mortel, qui du monde ignoré,  
Vit content de soi-même en un coin retiré ;  
Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée,  
N'a jamais enivré d'une vaine fumée ;  
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,  
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir !  
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,  
Et du peuple inconstant il brave les caprices.  
Mais nous autres faiseurs de livres & d'écrits,  
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,

Nous

Nous ne saurions briser nos fers & nos entraves,  
 Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.  
 Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,  
 Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.  
 Le public, enrichi du tribut de nos veilles,  
 Croit qu'on doit ajoûter merveilles sur merveilles.  
 Au comble parvenus, il veut que nous croissions :  
 Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.  
 Cependant tout décroît, & moi-même à qui l'âge  
 D'aucune ride encor n'a flétri le visage,  
 Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix  
 J'a besoin du silence & de l'ombre des bois.  
 Ma muse qui se plaît dans leurs routes perdues,  
 Ne sauroit plus marcher sur le pavé des rues.  
 Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,  
 Qu'Apollon quelquefois daigne encor, m'écouter.  
 Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage,  
 Tout l'été loin de toi demeurant au village,  
 J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,  
 Et montre pour Paris si peu de passion.  
 C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,  
 Le mérite éclatant, & la haute éloquence  
 Appellant dans Paris aux sublimes emplois,  
 Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.  
 Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie.  
 Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie ;  
 Que l'oppresser ne montre un front audacieux ;  
 Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.

Mais

Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,  
 Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,  
 Il me faut du repos, des prés & des forêts.  
 Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,  
 Attendre que Septembre ait raminé l'Automne,  
 Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.  
 Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits  
 Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,  
 Aussi-tôt ton ami redoutant moins la ville,  
 T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.  
 Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,  
 Tu me verras souvent à te suivre empressé,  
 Pour monter à cheval rappelant mon audace,  
 Apprentif cavalier, galopér sur ta trace.  
 Tantôt sur l'herbe assis au pié de ces côteaux,  
 Où Policrene épand ses libérales eaux,  
 Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,  
 Discourir des vertus dont tu fais ton étude :  
 Chercher quels sont les biens véritables ou faux :  
 Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts :  
 Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,  
 Ou la vaste science, ou la vertu solide :  
 C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.  
 Heureux ! si les fâcheux, prompts à nous y chercher,  
 N'y viennent point semir l'ennuyeuse tristesse.  
 Car dans ce grand concours d'hommes de toute  
     espece,  
 Que sans cesse à Bâville attire le devoir ;  
 Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le soir,  
Quelque-

Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées.  
 Qui du parc à l'instant assiègent les allées.  
 Alors fauve qui peut, & quatre fois heureux,  
 Qui fait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

## A

## M. R A C I N E.

*Le sujet de cette épître est l'utilité qu'on peut retirer de la jalousie de ses ennemis, & en particulier des bonnes & des mauvaises critiques. Elle fut composée à l'occasion de la tragédie de Phedre & Hypolite, que M. Racine fit représenter pour la première fois, le premier Janvier 1677.*

**Q**UE tu fais bien, RACINE, à l'aide d'un acteur,  
 Emouvoir, étonner, ravir un spectateur !  
 Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,  
 N'a coûté tant de pleurs à la Grece assemblée,  
 Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,  
 En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.  
 Ne croi pas toutefois par tes savans ouvrages,  
 Entraînant tous les cocurs, gagner tous les suffrages.  
 Si-tôt que d'Apollon un génie inspiré,  
 Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

En

En cent lieux contre lui les cabales s'amassent.  
 Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent :  
 Et son trop de lumiere importunant les yeux,  
 De ses propres amis lui fait des envieux.  
 La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,  
 Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,  
 Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,  
 Et donner à ses vers leur légitime prix.  
 Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere,  
 Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere,  
 Mille de ses beaux traits aujourd'hui si vantés,  
 Furent des fots esprits à nos yeux rebutés.  
 L'ignorance & l'erreur à ses naissantes pieces,  
 En habits de marquis, en robes de comtesses,  
 Venoient pour diffamer son chef-d'oeuvre nouveau,  
 Et secoüoient la tête à l'endroit le plus beau.  
 Le Commandeur vouloit la scene plus exacte.  
 Le vicomte indigné fortoit au second acte.  
 L'un défenseur zélé des bigots mis en jeu,  
 Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu.  
 L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,  
 Vouloit venger la cour immolée au parterre.  
 Mais si-tôt que d'un trait de ses fatales mains  
 La parque l'eût rayé du nombre des humains,  
 On reconnut le prix de sa muse éclipsee.  
 L'aimable comédie avec lui terrassée,  
 En vain d'un coup si rude espéra revenir,  
 Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.  
 Toi donc, qui t'élevant sur la scène tragique,  
 Suis les pas de Sophocle, & seul de tant d'esprits,  
 De Corneille vieilli fais consoler Paris,  
 Cesse de t'étonner, si l'envie animée,  
 Attachant à ton nom sa rouille envenimée,  
 La calomnie en main, quelquefois te poursuit,  
 En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,  
 Racine, fait briller sa profonde sagesse.  
 Le mérite en repos s'endort dans la paresse :  
 Mais par les envieux un génie excité  
 Au comble de son art est mille fois monté.  
 Plus on veut l'affoiblir, plus il croit & s'élance.  
 Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ;  
 Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus  
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.  
 Moi-même, dont la gloire ici moins répandue  
 Des pâles envieux ne blesse point la vûe,  
 Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis  
 De bonne heure a pourvû d'utiles ennemis :  
 Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,  
 Qu'au foible & vain talent dont la France me loue.  
 Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,  
 Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.  
 Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,  
 Que d'un oeil dangereux leur troupe me regarde,  
 Je fais sur leurs avis corriger mes erreurs,  
 Et je mets à profit leurs malignes fureurs.

Si-tôt

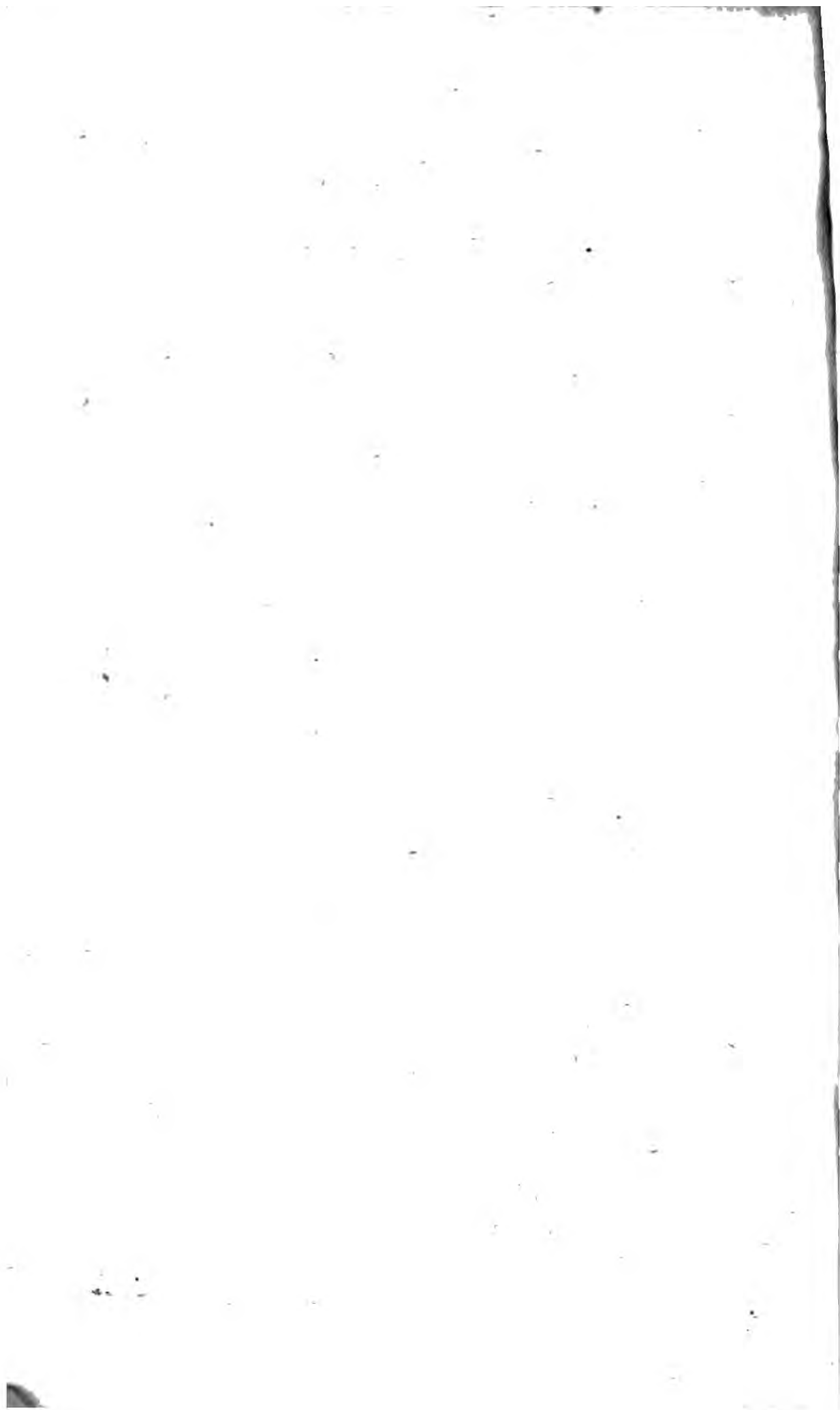
Si-tôt que sur un vice ils pensent me confondre,  
 C'est en me guérissant que je sai leur répondre ;  
 Et plus en criminel ils pensent m'ériger,  
 Plus croissant en vertu je songe à me venger :  
 Imite mon exemple, & lorsqu'une cabale,  
 Un flot de vains auteurs follement te ravale,  
 Profite de leur haine, & de leur mauvais sens,  
 Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.  
 Que peut contre tes vers une ignorance vaine ;  
 Le Parnasse François, ennobli par ta veine,  
 Contre tous ces complots saura te maintenir,  
 Et soulever pour toi l'équitable avenir.  
 Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse  
 De Phedre malgré soi perfide, incestueuse,  
 D'un si noble travail justement étonné,  
 Ne bénira d'abord le siecle fortuné,  
 Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,  
 Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs,  
 Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.  
 Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,  
 Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire ;  
 Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,  
 Ou le sec traducteur du François d'Amyot :  
 Pourvû qu'avec éclat leurs rimes débitées  
 Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées ;  
 Pourvû qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois ;  
 Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois ;  
 Qu'Enguien

Qu'Enguien en soit touché, que Colbert & Vivonne,  
Que la Rochefoucaut, Marillac & Pompone,  
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,  
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?  
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,  
Que Montauzier voulût lui donner son suffrage !  
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.  
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,  
Admirateurs zélés de toute oeuvre insipide,  
Que non loin de la place ou Brioché préside,  
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,  
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon.







**LE CID,**  
**TRAGEDIE**  
**DE**  
**CORNEILLE.**

## A C T E U R S.

**D. FERNAND**, Premier Roi de Castille.

**D. URRAQUE**, Infante de Castille.

**D. DIEGUE**, Père de Rodrigue.

**D. GOMES**, Comte de Gormas, Père de Chimene.

**D. RODRIGUE**, Amant de Chimene.

**D. SANCHE**, Amoureux de Chimene.

**D. ARIAS**,

**D. ALONSE**, } Gentilshommes Castellans.

**CHIMENE**, Fille de D. Gomes.

**LEONOR**, Gouvernante de l'Infante.

**ELVIRE**, Gouvernante de Chimene.

**UN PAGE** de l'Infante.

*La scene est à Séville.*

---

L E C I D,  
T R A G E D I E

<sup>D E</sup>  
C O R N E I L L E.

---

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

C H I M E N E , E L V I R E .

C H I M E N E .

**E**L V I R E , m'as-tu fait un rapport bien sincere ?  
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon pere ?

E L V I R E .

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés,  
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez ;  
Et, si je ne m'abuse, à lire dans son ame,  
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

C H I M E N E .

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois,  
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix ;  
Apprens-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre ;  
Un si charmant discours ne se peut trop entendre,  
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour  
La douce liberté de se montrer au jour.

Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue  
 Que font auprès de toi D. Sanche, & D. Rodrigue ?  
 N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité  
 Entre ces deux amans me panche d'un côté ?

## E L V I R E.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence  
 Qui n'enfle d'aucun d'eux, ni détruit l'espérance ;  
 Et sans les voir d'un œil trop sévère, ou trop doux,  
 Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.  
 Ce respect l'a ravi, sa bouche & son visage  
 M'ont on donné sur l'heure un digne témoignage,  
 Et, puisqu'il faut encor vous en faire un récit,  
 Voici d'eux & de vous ce qu'en hâte il m'a dit.  
*Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,  
 Tous deux formés d'un sang, noble, vaillant, fidele,  
 Jeunes ; mais qui font lire aisément dans leurs yeux  
 L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.*  
*D. Rodrigue, sur tout, n'a trait en son visage  
 Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image ;  
 Et sort d'une maison si féconde en guerriers,  
 Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.  
 La valeur de son père en son temps sans pareille,  
 Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ;  
 Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,  
 Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.*  
*Je me promets du fils ce que j'ai vû du père ;  
 Et ma fille, en un mot, peut l'aimer & me plaire.*  
 Il alloit au conseil, dont l'heure qui pressoit  
 A tranché ce discours qu'à peine il commençoit ;  
 Mais, à ce peu de mots, je crois que sa pensée  
 Entre vos deux amans n'est pas fort balancée.  
 Le roi doit à son fils élire un gouverneur,  
 Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur,  
 Ce choix n'est pas douteux ; & sa rare vaillance  
 Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.

Comme

Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,  
 Dans un espoir si juste il fera sans rival ;  
 Et puisque D. Rodrigue a résolu son pere,  
 Au sortir du conseil, à proposer l'affaire,  
 Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,  
 Et si tous vos desirs seront bien-tôt contens.

CHIMENE.

Il semble toutefois que mon ame troublée  
 Refuse cette joie, & s'en trouve accablée.  
 Un moment donne au sort des visages divers ;  
 Et, dans ce grand bonheur, je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMENE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCENE II.

L'INFANTE, LEONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

PAGE, allez avertir Chimene de ma part  
 Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu  
 Et que mon amitié se plaint de sa paresse. [tard ;

SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

LEONOR.

MADAME, chaque jour même desir vous presse ;  
 Et, dans son entretien, je vous vois chaque jour  
 Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet. Je l'ai presque forcée  
 A recevoir les traits dont son ame est blessée ;  
 Elle aime D. Rodrigue, & le tient de ma main ;  
 Et par moi D. Rodrigue a vaincu son dédain.  
 Ainsi de ces amans ayant formé les chaînes,  
 Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

L E O N O R.

Madame, toutefois parmi leurs bons succès  
 Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.  
 Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse,  
 Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse ?  
 Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,  
 Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux ?  
 Mais je vais trop avant, & deviens indiscrette.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.  
 Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu,  
 Ecoute quels assauts brave encore ma vertu.  
 L'amour est un tyran qui n'épargne personne ;  
 Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,  
 Je l'aime.

L E O N O R.

Vous l'aimez !

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,  
 Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,  
 Comme il le reconnoit.

L E O N O R.

Pardonnez-moi, Madame,  
 Si je fors du respect pour blâmer cette flamme.  
 Une grande princesse à ce point s'oublier,  
 Que d'admettre en son cœur un simple cavalier !

Et

Et que diroit le roi ? Que diroit la Castille ?  
 Vous souvient-il encore de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien, que j'épandrai mon sang,  
 Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.  
 Je te répondrais bien que dans les belles ames  
 Le seul mérite a droit de produire des flammes,  
 Et si ma passion cherchoit à s'excuser,  
 Mille exemples fameux pourroient l'autoriser ;  
 Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage.  
 La surprise des sens n'abat point mon courage ;  
 Et je me dis toujours, qu'étant fille de roi,  
 Toute autre qu'un monarque est indigne de moi.  
 Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre,  
 Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre ;  
 Je mis au lieu de moi Chimene en ses liens ;  
 Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.  
 Ne t'étonne donc plus si mon ame gênée  
 Avec impatience attend leur hyménée,  
 Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui,  
 Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui.  
 C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture ;  
 Et, malgré la rigueur de ma triste aventure,  
 Si Chimene a jamais Rodrigue pour mari,  
 Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.  
 Je souffre cependant un tourment incroyable,  
 Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable ;  
 Je travaille à le perdre, & le perds à regret ;  
 Et de là prend son cours mon déplaisir secret.  
 Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne  
 A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne,  
 Je sens en deux partis mon esprit divisé,  
 Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé,  
 Cet hymen m'est fatal, je le crains, & souhaite,  
 Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite ;



Ma gloire & mon amour ont pour moi tant d'appas,  
Que je meurs s'il s'acheve, ou ne s'acheve pas.

L E O N O R.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,  
Sinon que de vos maux avec vous je soupire ;  
Je vous blâmois tantôt, je vous plains à présent.  
Mais puisque dans un mal si doux & si cuifant,  
Votre vertu combat, & son charme, & sa force,  
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,  
Elle rendra le calme à vos esprits flottans.  
Espérez donc tout d'elle, & du secours du temps,  
Espérez tout du ciel, il a trop de justice  
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L' I N F A N T E.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

S C E N E IV.

L' I N F A N T E, L E O N O R, U N P A G E.

L E P A G E.

**P**AR vos commandemens Chimene vous vient voir.

L' I N F A N T E à *Léonor*.

Allez l'entretenir en cette galerie.

L E O N O R.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L' I N F A N T E.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,  
Remettre mon visage un peu plus à loisir.  
Je vous suis.

S C E N E

SCÈNE V.

L'INFANTE *seule.*

**J**USTE ciel, d'où j'attens mon remède,  
 Mets enfin quelque borne au mal qui me possède.  
 Assure mon repos, assure mon honneur,  
 Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur,  
 Cet hyménée à trois également importe ;  
 Rens son effet plus prompt, ou mon ame plus forte ;  
 D'un lien conjugal joindre ces deux amans,  
 C'est briser tous mes fers, & finir mes tourmens.  
 Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimene,  
 Et par son entretien soulager notre peine.

---

SCÈNE VI.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

**E**NFIN vous l'emportez, & la faveur du roi.  
 Vous éleve en un rang qui n'étoit dû qu'à moi ;  
 Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille  
 Montre à tous qu'il est juste ; & fait connoître assez  
 Qu'il fait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous  
 sommes,  
 Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;  
 Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans,  
 Qu'ils savent mal payer les services présens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite,  
 La faveur l'a pû faire autant que le mérite ;  
 Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,  
 De n'examiner rien, quand un roi l'a voulu.  
 A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre,  
 Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre :  
 Vous n'avez qu'une fille, & moi je n'ai qu'un fils,  
 Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis,  
 Faites-nous cette grace, & l'acceptez pour gendre.

L E C O M T E.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;  
 Et le nouvel éclat de votre dignité  
 Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.  
 Exercez-la, Monsieur, & gouvernez le prince ;  
 Montrez-lui comme il faut régir une province,  
 Faire trembler par tout les peuples sous sa loi,  
 Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi.  
 Joignez à ces vertus celles d'un capitaine ;  
 Montrez lui comme il faut s'endurcir à la peine,  
 Dans le métier de Mars se rendre sans égal,  
 Passer les jours entiers & les nuits à cheval,  
 Reposer tout armé, forcer une muraille,  
 Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.  
 Instruisez-le d'exemple, & rendez-le parfait,  
 Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,  
 Il lira seulement l'histoire de ma vie.  
 Là, dans un long tissu de belles actions,  
 Il verra comme il faut domter des nations,  
 Attaquer une place, ordonner une armée  
 Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

## LE COMTE.

Les exemples vivans font d'un autre pouvoir,  
 Un prince dans un livre apprend mal son devoir.  
 Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,  
 Que ne puisse égaler une de mes journées ?  
 Si vous futes vaillant, je le suis aujourd'hui,  
 Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.  
 Grenade, & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,  
 Mon nom sert de rempart à toute la Castille ;  
 Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix,  
 Et vous auriez bien-tôt vos ennemis pour rois.  
 Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,  
 Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.  
 Le prince à mes côtés feroit dans les combats  
 L'essai de son courage à l'ombre de mon bras,  
 Il apprendroit à vaincre en me regardant faire ;  
 Et pour répondre en hate à son grand caractère,  
 Il verroit .....

## D. DIEGUE.

Je le fais, vous servez bien le roi,  
 Je vous ai vû combattre, & commander sous moi.  
 Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,  
 Votre rare valeur a bien rempli ma place ;  
 Enfin, pour épargner des discours superflus,  
 Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.  
 Vous voyez, toutefois, qu'en cette concurrence  
 Un monarque entre nous met quelque différence.

## LE COMTE.

Ce que je méritois vous l'avez emporté.

## D. DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

## LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

LE CID,

D. DIEGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue étant vieux courtisan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par-là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pû l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas ! Moi ?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,  
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

*[Il lui donne un soufflet.]*

D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*

Acheve, & prens ma vie après un tel affront,  
Le premier dont ma race ait vû rougir son front.

LE COMTE.

Et que pensez-tu faire avec tant de foiblesse ?

D. DIEGUE

D. DIEGUE *après que son épée est tombée.*  
 O Dieu ! Ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais tu serois trop vain,  
 Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.  
 Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,  
 Pour son instruction l'histoire de ta vie ;  
 D'un insolent discours ce juste châtiment  
 Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE VII.

D. DIEGUE *seul.*

**O** RAGE ! O désespoir ! O vieilleffe ennemie !  
 N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?  
 Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,  
 Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?  
 Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,  
 Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,  
 Tant de fois affermi le trône de son roi,  
 Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi ?  
 O cruel souvenir de ma gloire passée !  
 Oeuvre de tant de jours en un jour effacée !  
 Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !  
 Précipice élevé d'où tombe mon honneur !  
 Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,  
 Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?  
 Comte, sois de mon prince à présent gouverneur,  
 Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;  
 Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,  
 Malgré le choix du roi, m'en a sù rendre indigne.  
 Et toi, de mes exploits glorieux instrument,  
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,

Fer,

Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offense  
 M'as servi de parade, & non pas de défense,  
 Va, quitte désormais le dernier des humains,  
 Passe pour me venger en de meilleures mains.

---

## S C E N E VIII.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

**R**ODRIGUE, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

                                  Tout autre que mon pere  
 L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIEGUE.

                                  Agréable colere !  
 Digne ressentiment à ma douleur bien doux !  
 Je reconnois mon sang à ce noble courroux :  
 Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.  
 Viens, mon fils ; viens, mon sang, viens réparer ma  
 Viens me venger. [honte,

D. RODRIGUE.

De quoi ?

D. DIEGUE.

                                  D'un affront si cruel,  
 Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,  
 D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,  
 Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;  
 Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,  
 Je le remets au tien pour venger & punir.  
 Va contre un arrogant éprouver ton courage,  
 Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.  
Meurs,

Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,  
 Je te donne à combattre un homme à redouter.  
 Je l'ai vû tout couvert de sang & de poussiere  
 Porter par tout l'effroi dans une armée entiere.  
 J'ai vû par sa valeur cent escadrons rompus ;  
 Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,  
 Plus que brave soldat, plus que grand capitaine.  
 C'est .....

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le pere de Chimene.

D. RODRIGUE.

Le .....

D. DIEGUE.

Ne repique point, je connois ton amour,  
 Mais qui peut vivre infame est indigne du jour.  
 Plus l'offenseur est cher, & plus grande est l'offense.  
 Enfin tu fais l'affront, & tu tiens la vengeance,  
 Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi,  
 Montre-toi digne fils d'un pere tel que moi ;  
 Accablé des malheurs où le destin me range,  
 Je vais les déplorer. Va, cours, vole, & nous venge.

S C E N E IX.

D. RODRIGUE *seul.*

**P**ERCE jusques au fond du cœur,  
 D'une atteinte imprévue aussi-bien que mortelle,  
 Misérable vengeur d'une juste querelle,  
 Et malheureux objet d'une injuste rigueur,  
 Je demeure immobile, & mon ame abattue  
 Cede au coup qui me tue.



Si près de voir mon feu récompensé &

O Dieu ! l'étrange peine !

En cet affront mon pere est l'offensé,

Et l'offenseur le pere de Chimene !

Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse,

Il faut venger un pere, & perdre une maîtresse ;

L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.

Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,

Ou de vivre en infame,

Des deux côtés mon mal est infini.

O Dieu ! l'étrange peine !

Faut-il laisser un affront impuni ?

Faut-il punir le pere de Chimene ?

Pere, maîtresse, honneur, amour..

Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,

Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie ;

L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.

Cher & cruel espoir d'une ame généreuse,

Mais ensemble amoureuse,

Digne ennemi de mon plus grand bonheur,

Fer, qui cause ma peine,

M'es-tu donné pour venger mon honneur ?

M'es-tu donné pour perdre ma Chimene ?

Il vaut mieux courir au trépas ;

Je dois à ma maîtresse aussi-bien qu'à mon pere ;

J'attire en me vengeant sa haine & sa colere,

J'attire ses mépris en me vengeant pas.

A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,

Et l'autre, indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir,

Tout redouble ma peine.

Allons, mon ame, & puisqu'il faut mourir,

Mourons du moins sans offenser Chimene.

Mourir

Mourir sans tirer ma raison !  
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !  
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire  
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison ?  
Respecter un amour dont mon ame égarée  
Voit la perte assurée !  
N'écoutons plus ce penser suborneur  
Qui ne sert qu'à ma peine.  
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,  
Puisqu'après tout il faut perdre Chimene.

Oui, mon esprit s'étoit déçu,  
Je dois tout à mon pere avant qu'à ma maîtresse :  
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,  
Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.  
Je m'accuse déjà de trop de négligence,  
Courons à la vengeance ;  
Et tout honteux d'avoir tant balancé,  
Ne soyons plus en peine,  
Puisqu'aujourd'hui mon pere est l'offensé,  
Si l'offenseur est pere de Chimene.

*Fin du Premier Acte.*

## A C T E . II.

## S C E N E P R E M I E R E.

D. ARIAS, LE COMTE.

L E C O M T E.

**J**E l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud  
S'est trop ému d'un mot, & l'a porté trop haut ;  
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cede  
Il y prend grande part, & son cœur irrité  
Agira contre vous de pleine autorité.  
Aussi vous n'avez point de valable défense ;  
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,  
Demandent des devoirs, & des soumissions,  
Qui passent le commun des satisfactions.

L E C O M T E.

Le roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.  
Le roi vous aime encore, apaisez son courroux,  
Il a dit, *Je le veux.* Défobéirez-vous ?

L E C O M T E.

Monfieur, pour conferver tout ce que j'ai d'estime,  
Défobéir un peu n'est pas un fi grand crime ;  
Et, quelque grand qu'il foit, mes services préfens,  
Pour le faire abolir, font plus que fuffifans.

D. ARIAS.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre & de considérable,  
Jamais à son sujet un roi n'est redevable :  
Vous vous flattez beaucoup, & vous devez savoir  
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.  
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.  
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,  
Tout l'état périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi? Vous craignez si peu le pouvoir souverain ....

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.  
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne ;  
Et ma tête en tombant feroit choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.  
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? Je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

LE CID,

D. ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le fort en est jetté, Monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.  
Avec tous vos lauriers craignez encore la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Don Diegue satisfait.

[Seul.]

Qui ne craint point la mort, ne craint point les menaces,  
J'ai le cœur au dessus des plus fieres disgraces,  
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,  
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCENE II.

D. RODRIGUE, LE COMTE.

D. RODRIGUE.

A MOI, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu bien Don Diegue.

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas ; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,\*  
La vaillance & l'honneur de son temps ? Le fais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,  
Sais-tu que c'est son sang ? Le fais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe ?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées  
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain ?  
Toi, qu'on n'a jamais vû les armes à la main ?

\* C'est à dire, la vertu même.

D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoître,  
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

L E C O M T E.

Sais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi  
Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.  
Les palmes dont je vois ta tête si couverte  
Semblent porter écrit le destin de ma perte ;  
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;  
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.  
A qui venge son pere il n'est rien d'impossible.  
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

L E C O M T E.

Ce grand cœur, qui paroît aux discours que tu tiens,  
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens ;  
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,  
Mon ame avec plaisir te destinoit ma fille.  
Je fais ta passion, & suis ravi de voir  
Que tous ses mouvemens cedent à ton devoir,  
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,  
Que ta haute vertu répond à mon estime ;  
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,  
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.  
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,  
J'admire ton courage, & je plains ta jeunesse.  
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,  
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;  
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire,  
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire,  
On te croiroit toujours abattu sans effort ;  
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :  
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie ?

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Vien, tu fais ton devoir ; & le fils dégénère  
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCÈNE III.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LEONOR.

L'INFANTE.

**A** PAISE, ma Chimene, apaise ta douleur,  
Fais agir ta constance en ce coup de malheur,  
Tu revertas le calme après ce foible orage,  
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage ;  
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.  
Un orage si prompt, qui trouble une bonace,  
D'un naufrage certain nous porte la menace,  
Je n'en saurois douter, je péris dans le port.

J'aimois,



J'aimois, j'étois aimée, & nos peres d'accord,  
 Et je vous en contoïis la premiere nouvelle  
 Au malheureux moment que naïssoit leur querelle,  
 Dont le récit fatal, si-tôt qu'on vous l'a fait,  
 D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie,  
 Dont les plus généreux souffrent la tyrannie,  
 Honneur impitoyable à mes plus chers désirs,  
 Que tu me vas coûter de pleurs & de soupirs !

## L'INFANTE.

Tu n'as dans leur quéréelle aucun sujet de craindre,  
 Un moment l'a fait naitre, un moment va l'éteindre,  
 Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,  
 Puisque déjà le roi les veut accommoder ;  
 Et tu fais que mon âme à tes ennuis sensible,  
 Pour en tarir la source, y fera l'impossible.

## C H I M E N E.

Les accommodemens ne font rien en ce point,  
 De si mortels affronts ne se réparent point.  
 En vain on fait agir la force, ou la prudence,  
 Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence,  
 La haine que les cœurs conservent au dedans  
 Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

## L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra D. Rodrigue & Chimene  
 Des peres ennemis dissipera la haine ;  
 Et nous verrons bien-tôt votre amour le plus fort  
 Par un heureux hymen étouffer ce discord.

## C H I M E N E.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espere,  
 D. Diegue est trop altier, & je connois mon pere.  
 Je sens couler des pleurs que je veux retenir,  
 Le passé me tourmente, & je crains l'avenir.

## L'INFANTE.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? D'un vieillard l'impuissante foiblesse ?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le font du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup,  
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire ;  
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colere.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !  
Et s'il peut m'obéir que dira-t-on de lui ?  
Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage !  
Soit qu'il cede, ou résiste au feu qui me l'engage,  
Mon esprit ne peut qu'être, ou honteux, ou confus,  
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimene a l'ame haute, &, quoi qu'intéressée,  
Elle ne peut souffrir une basse pensée :  
Mais si jusques au jour de l'accommodement  
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,  
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,  
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMENE.

Ah ! Madame ! En ce cas je n'ai plus de souci.

## SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR,  
UN PAGE.

L'INFANTE.

**P**AGE, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

LE PAGE.

Le Comte de Gormas & lui .....

CHIMENE.

Bon Dieu ! Je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMENE.

Seuls ?

LE PAGE.

Seuls, & qûi sembloient tout bas se quereller.

CHIMENE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.  
Madame, pardonnez à cette promptitude.

## SCENE V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

**H**ELAS ! Que dans l'esprit je sens d'inquiétude !  
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit,  
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.

Ce

Ce qui va séparer Rodrigue de Chimene  
Fait renaître à la fois mon espoir & ma peine ;  
Et leur division que je vois à regret  
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LEONOR.

Cette haute vertu qui regne dans votre âme  
Se rend-elle si-tôt à cette lâche flamme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi  
Pompeuse & triomphante elle me fait la loi.  
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère,  
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'espère ;  
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu  
Vole après un amant que Chimene a perdu.

LEONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage ;  
Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L'INFANTE.

Ah ! Qu'avec peu d'effet on entend la raison,  
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison !  
Et lorsque le malade aime sa maladie,  
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie !

LEONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux,  
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le fais que trop ; mais si ma vertu cede,  
Apprens comme l'amour flatte un cœur qu'il possède,  
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,  
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat.  
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte,  
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Comte ?

L 2

J'ose

J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits  
 Les royaumes entiers tomberont sous ses loix ;  
 Et mon amour flatteur déjà me persuade  
 Que je le vois assis au trône de Grenade,  
 Les Mores subjugués trembler en l'adorant,  
 L'Arragon recevoir ce nouveau conquérant,  
 Le Portugal se rendre, & ses nobles journées  
 Porter de là les mers ses hautes destinées,  
 Du sang des Africains arroser ses lauriers,  
 Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,  
 Je l'attens de Rodrigue après cette victoire,  
 Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

L E O N O R.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras  
 Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L' I N F A N T E.

Rodrigue est offensé, le Comte a fait l'outrage,  
 Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage ?

L E O N O R.

Hé bien, ils se battront, puisque vous le voulez ;  
 Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

L' I N F A N T E.

Que veux-tu ? Je suis folle, & mon esprit s'égaré,  
 Tu vois par-là quels maux cet amour me prépare.  
 Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis ;  
 Et ne me quittes point dans le trouble où je suis.

S C E N E

## SCÈNE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE,  
D. ALONSE.

D. FERNAND.

**L**E Comte est donc si vain, & si peu raisonnable !  
Ose-t-il croire encore son crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-temps entretenu ;  
J'ai fait mon pouvoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes cieux ! Ainsi donc un sujet téméraire  
A si peu de respect & de soin de ma plaire !  
Il offense D. Diegue, & méprise son roi !  
Au milieu de ma cour il me donne la loi !  
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,  
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine.  
Fût-il la valeur même, & le dieu des combats,  
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.  
Quoi qu'ait pû mériter une telle insolence,  
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;

[à D. Alonse.]

Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,  
Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

## SCÈNE VII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS.

D. SANCHE.

**P**EU-ETRE un peu de temps le rendroit moins  
rebelle,  
On l'a pris tout bouillant encore de sa querelle.

Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement  
 Un cœur si généreux se rend mal aisément ;  
 Il voit bien qu'il a tort, mais une ame si haute  
 N'est pas si-tôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

D. Sanche, taisez-vous ; & foyez averti  
 Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, & me tais ; mais de grace encor, Sire,  
 Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions  
 Ne se peut abaisser à des soumissions,  
 Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte,  
 Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.  
 Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur ;  
 Et vous obéiroit, s'il avoit moins de cœur.  
 Commandez que son bras nourri dans les alarmes,  
 Répare cette injure à la pointe des armes,  
 Il satisfera, Sire, & vienne qui voudra,  
 Attendant qu'il l'ait fû, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect ; mais je pardonne à l'âge,  
 Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

Un roi, dont la prudence a de meilleurs objets,  
 Est meilleur ménager du sang de ses sujets ;  
 Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,  
 Comme le chef a soin des membres qui le servent.  
 Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi,  
 Vous parlez en soldat, je dois agir en roi ;

Et

Et quoi qu'on veuille dire, & quoi qu'il ose croire,  
 Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.  
 D'ailleurs, l'affront me touche, il a perdu d'honneur  
 Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur.  
 S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,  
 Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.  
 N'en parlons plus. Au reste, on a vû dix vaisseaux  
 De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,  
 Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

D. ARIAS.

Les Mores ont appris par force à vous connoître ;  
 Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur  
 De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,  
 Mon sceptre en dépit d'eux régir l'Andaloufie ;  
 Et ce pays si beau qu'ils ont trop possédé,  
 Avec un œil d'envie est toujours regardé.  
 C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville  
 Placer depuis dix ans le trône de Castille,  
 Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt  
 Renverser aussi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes,  
 Combien votre présence assure vos conquêtes ;  
 Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger ;  
 Le trop de confiance attiré le danger,  
 Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine  
 Un flux de pleine mer jusqu'ici les amene.  
 Toutefois, j'aurois tort de jeter dans les cœurs,  
 L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.



L'effroi que produiroit cette alarme inutile,  
 Dans la nuit qui survient troubleroit trop la ville.  
 Faites doubler la garde aux murs & sur le port,  
 C'est assez pour ce soir.

---

## S C E N E VIII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS,  
 D. ALONSE.

D. ALONSE.

SIRE, le Comte est mort.  
 D. Diegue par son fils a vengé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ai sù l'affront, j'ai prévu la vengeance ;  
 Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimene à vos genoux apporte sa douleur,  
 Elle vient toute en pleurs, vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,  
 Ce que le Comte a fait, semble avoir mérité  
 Ce digne châtement de sa témérité.  
 Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,  
 Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.  
 Après un long service à mon état rendu,  
 Après ton sang pour moi mille fois répandu,  
 A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,  
 Sa perte m'affoiblit, & son trépas m'afflige.

S C E N E

## SCÈNE IX.

D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMENE,  
D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

SIRE, Sire, justice.

D. DIEGUE.

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence ;  
Il a de votre sceptre abattu le soutien,  
Il a tué mon père.

D. DIEGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMENE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

D. DIEGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loisir,  
 Chimene, je prens part à votre déplaisir,  
 D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.  
 [à D. Diegue.]  
 Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

C H I M E N E.

Sire, mon pere est mort, mes yeux ont vû son sang  
 Couler à gros bouillons de son généreux flanc,  
 Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,  
 Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,  
 Ce sang qui, tout sorti, fume encore de courroux  
 De se voir répandu pour d'autres que pour vous,  
 Qu'au milieu des hazards n'osoit verser la guerre,  
 Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.  
 J'ai couru sur le lieu sans force & sans couleur,  
 Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,  
 Sire, la voix me manque à ce récit funeste,  
 Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prens courage, ma fille, & fache qu'aujourd'hui  
 Ton roi te veut servir de pere au lieu de lui.

C H I M E N E.

Sire, de trop d'honneur ma misere est suivie.  
 Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie,  
 Son flanc étoit ouvert, &, pour mieux m'émouvoir,  
 Son sang sur la poussiere écrivoit mon devoir,  
 Ou plutôt sa valeur en cet état réduite  
 Me parloit par sa plaie, & hâtoit ma poursuite ;  
 Et pour se faire entendre au plus juste des rois,  
 Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.  
 Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance  
 Regne devant vos yeux une telle licence,

Quo

Que les plus valeureux, avec impunité,  
 Soient exposés aux coups de la témérité,  
 Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,  
 Se baigne dans leur sang, & brave leur mémoire.  
 Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir  
 Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.  
 Enfin, mon pere est mort, j'en demande vengeance,  
 Plus pour votre intérêt, que pour mon allégeance.  
 Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,  
 Vengez-la par une autre, & le sang par le sang.  
 Immolez, non à moi, mais à votre couronne,  
 Mais à votre grandeur, mais à votre personne,  
 Immolez, dis je, Sire, au bien de tout l'état,  
 Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

D. FERNAND.

Don Diegue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie  
 Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie ;  
 Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux  
 Au bout de leur carrière un destin malheureux !  
 Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,  
 Moi, que jadis par tout a suivi la victoire,  
 Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,  
 Recevoir un affront, & demeurer vaincu.  
 Ce que n'a pû jamais combat, siege, embuscade,  
 Ce que n'a pû jamais Arragon, ni Grenade,  
 Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,  
 Le Comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,  
 Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage  
 Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.  
 Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,  
 Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,  
 Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,  
 Descendoient au tombeau tous chargés d'infamie,

Si je n'eusse produit un fils digne de moi,  
 Digne de son pays, & digne de son roi.  
 Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte,  
 Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.  
 Si montrer du courage & du ressentiment,  
 Si venger un soufflet mérite un châtement,  
 Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :  
 Quand le bras a failli l'on en punit la tête.  
 Qu'on nomme crime ou non, ce qui fait nos débats,  
 Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras ;  
 Si Chimene se plaint qu'il a tué son pere,  
 Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pû faire.  
 Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,  
 Et conservez pour vous le bras qui peut servir.  
 Aux dépens de mon sang satisfaites Chimene,  
 Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;  
 Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,  
 Mourant sans deshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, & bien considérée  
 Mérite en plein conseil d'être délibérée.

D. Sanche, remettez Chimene en sa maison,  
 Don Diegue aura ma cour, & sa foi pour prison,  
[à D. Arias.]  
 Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

C H I M E N E.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prens du repos, ma fille, & calme tes douleurs.

C H I M E N E.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

*Fin du Seconde Acte.*

A C T E

## ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

**R**ODRIGUE, qu'as-tu fait ? Où viens-tu,  
miserable ?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon fort déplorable.

ELVIRE.

Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil,  
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil ?  
Quoi ? Viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte ?  
Ne l'as-tu pas tué ?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte,  
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asyle en la maison du mort ?  
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.  
Ne me regarde plus d'un visage étonné,  
Je cherche le trépas après l'avoir donné.  
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimene,  
Je mérite la mort de mériter sa haine ;  
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,  
Et l'arrêt de sa bouche, & le coup de sa main.

ELVIRE.

E L V I R E.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence,  
 A ses premiers transports dérobe ta présence ;  
 Va, ne t'expose point aux premiers mouvemens  
 Que poussera l'ardeur de ses ressentimens. -

D. R O D R I G U E.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pû déplaire,  
 Ne peut, pour mon supplice, avoir trop de colere ;  
 Et j'évite cent morts qui me vont accabler,  
 Si pour mourir plutôt je puis la redoubler.

E L V I R E.

Chimene est au palais de pleurs toute baignée,  
 Et n'en reviendra point que bien accompagnée.  
 Rodrigue, fuis, de grace, ôte-moi de souci,  
 Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ?  
 Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misere,  
 L'accuse d'y souffrir l'assassin de son pere ?  
 Elle va revenir, elle vient, je la voi ;  
 Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

## S C E N E II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OUI, Madame, il vous faut de sanglantes victimes,  
 Votre colere est juste, & vos pleurs légitimes ;  
 Et je n'entreprends pas, à force de parler,  
 Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.  
 Mais si de vous servir je puis être capable,  
 Employez mon épée à punir le coupable,  
 Employez mon amour à venger cette mort ;  
 Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMENE.

CHIMENE.

Malheureuse !

D. SANCHE.

De grace, acceptez mon service.

CHIMENE.

J'offenserois le roi qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,  
Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur,  
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes,  
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes ;  
La voie en est plus sûre, & plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'est le dernier remède, & s'il y faut venir  
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,  
Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend ;  
Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCÈNE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

**E**NFIN je me vois libre, & jepuis, sans contrainte,  
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,  
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,  
Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaisirs.  
Mon pere est mort, Elvire, & la premiere épée  
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.

Pleurez,



Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,  
 La moitié de ma vie a mis l'autre a tombeau ;  
 Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,  
 Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez vous, Madame.

CHIMENE.

Ah ! Que mal à propos,  
 Dans un malheur si grand, tu parles de repos !  
 Par où sera jamais ma douleur apaisée,  
 Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ;  
 Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,  
 Si je poursuis un crime aimant le criminel ?

ELVIRE.

Il vous prive d'un pere, & vous l'aimez encore !

CHIMENE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore, ]  
 Ma passion s'oppose à mon ressentiment,  
 Dedans mon ennemi je trouve mon amant ;  
 Et je sens qu'en dépit de toute ma colere,  
 Rodrigue dans mon cœur combat encore mon pere,  
 Il l'attaque, il le presse, il cede, il se défend,  
 Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant ;  
 Mais en ce dur combat de colere & de flamme  
 Il déchire mon cœur sans partager mon âme ;  
 Et, quoique mon amour ait sur moi de pouvoir,  
 Je ne consulte point pour suivre mon devoir.  
 Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige ;  
 Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige,  
 Mon cœur prend son parti ; mais, malgré son effort,  
 Je fais que je suis fille, & que mon pere est mort.

ELVIRE.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre ?

CHIMENE.

Ah ! Cruelle pensée,  
Et cruelle poursuite où je me vois forcée !  
Je demande sa tête, & crains de l'obtenir ;  
Ma mort suivra la sienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un dessein si tragique,  
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMENE.

Quoi ! Mon pere étant mort, & presqu'entre mes bras,  
Son sang criera vengeance, & je ne l'aurai pas !  
Mon cœur honteusement surpris par d'autres charmes,  
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !  
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur,  
Sous un lâche silence, étouffe mon honneur !

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous ferez excusable  
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable ;  
Contre un amant si cher ; vous avez assez fait,  
Vous avez vû le roi, n'en pressez point l'effet,  
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;  
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,  
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMENE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire ?

CHIMENE.

Pour conserver ma gloire & finir mon ennui,  
Le poursuivre, le perdre, & mourir après lui.

## SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

**H**E bien, sans vous donner la peine de poursuivre,  
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous ? Et qu'est-ce que je vois ?  
Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance  
La douceur de ma perte, & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas !

D. RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement,  
Après ne me répons qu'avecque cette épée.

CHIMENE.

Qui ! Du sang de mon pere encore toute trempée !

D. RODRIGUE.

Ma Chimene:

CHIMENE.

Ote-moi cet objet odieux,  
Qui reproche ton crime, & ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,  
Pour croître ta colere, & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,  
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMENE.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tue  
Le pere par le fer, la fille par la vûe !  
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir ;  
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir !

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux ; mais sans quitter l'envie  
De finir par tes mains ma déplorable vie ;  
Car enfin, n'attens pas de mon affection  
Un lâche repentir d'une bonne action.  
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte  
Déshonoroit mon pere, & me couvroit de honte ;

Tu fais comme un soufflet touche un homme de cœur,  
 J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,  
 Je l'ai vû, j'ai vengé mon honneur, & mon pere,  
 Je le ferois encore, si j'avois à le faire.  
 Ce n'est pas qu'en effet contre mon pere & moi  
 Ma flamme assez long temps n'ait combattu pour toi;  
 Juge de son pouvoir. Dans une telle offense  
 J'ai pû délibérer si j'en prendrois vengeance,  
 Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,  
 J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt,  
 Je me suis accusé de trop de violence ;  
 Et ta beauté, sans doute, emportoit la balance,  
 A moins que d'opposer à tes plus forts appas  
 Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas,  
 Que malgré cette part que j'avois en ton âme,  
 Qui m'aima généreux, me haïroit infâme,  
 Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,  
 C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix,  
 Je te le dis encor ; &, quoique j'en soupire,  
 Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire,  
 Je t'ai fait une offense, & j'ai dû m'y porter,  
 Pour effacer ma honte, & pour te mériter. [pere,  
 Mais, quitte envers l'honneur, & quitte envers moi  
 C'est maintenant à toi que je viens satisfaire,  
 C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois,  
 J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.  
 Je fais qu'un pere mort t'arme contre mon crime,  
 Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :  
 Immole avec courage au sang qu'il a perdu  
 Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

## C H I M E N E.

Ah, Rodrigue ! Il est vrai, quoique ton ennemie,  
 Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie ;  
 Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,  
 Je ne t'accuse point, je pleuré mes malheurs.

Je

Je fais ce que l'honneur, après un tel outrage,  
 Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage :  
 Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;  
 Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.  
 Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire,  
 Elle a vengé ton pere, & soutenu ta gloire,  
 Même soin me regarde, & j'ai, pour m'affliger,  
 Ma gloire à soutenir, & mon pere à venger.  
 Hélas ! Ton intérêt ici me désespere ;  
 Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon pere,  
 Mon âme auroit trouvé dans le bien de te voir  
 L'unique allégement qu'elle eût pû recevoir ;  
 Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,  
 Quand une main si chere eût essuyé mes larmes.  
 Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,  
 Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû ;  
 Et cet affreux devoir dont l'ordre m'affaffinè,  
 Me force à travailler moi-même à ta ruine.  
 Car enfin, n'attens pas de mon affection  
 De lâches sentimens pour ta punition :  
 De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,  
 Ma générosité doit répondre à la tienne ;  
 Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi,  
 Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne differe donc plus ce que l'honneur t'ordonne,  
 Il demande ma tête, & je te l'abandonne,  
 Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,  
 Le coup m'en sera doux aussi bien que l'arrêt.  
 Attendre après mon crime une lente justice,  
 C'est reculer ta gloire autant que mon supplice ;  
 Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMENE.

Va, je suis ta partie, & non pas ton bourreau.

Si

Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?  
 Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre,  
 C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir ;  
 Et je dois te poursuivre, & non pas te punir.

D. R O D R I G U E.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,  
 Ta générosité doit répondre à la mienne ;  
 Et pour venger un pere emprunter d'autres bras,  
 Ma Chimene, crois-moi, c'est n'y répondre pas.  
 Ma main seule du mien a sù venger l'offense ;  
 Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

C H I M E N E.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner ?  
 Tu t'es vengé sans aide, & tu m'en veux donner ?  
 Je suivrai ton exemple ; & j'ai trop de courage  
 Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.  
 Mon pere & mon honneur ne veulent rien devoir  
 Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

D. R O D R I G U E.

Rigoureux point d'honneur ! Hélas ! Quoique je fasse,  
 Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace ?  
 Au nom d'un pere mort, ou de notre amitié,  
 Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié ;  
 Ton malheureux amant aura bien moins de peine  
 A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

C H I M E N E.

Va, je ne te hais point.

D. R O D R I G U E.

Tu le dois.

C H I M E N E.

Je ne puis.

D. R O D R I G U E.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, & si peu les faux bruits ?  
 Quand on saura mon crime & que ta flamme dure,  
 Que ne publieront point l'envie & l'imposture ?  
 Force-les au silence ; & , sans plus discourir,  
 Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie ;  
 Et je veux que la voix de la plus noire envie  
 Eleve au ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,  
 Sachant que je t'adore, & que je te poursuis.  
 Va-t-en ; ne montre plus à ma douleur extrême  
 Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime :  
 Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.  
 Si l'on te voit sortir, mon honneur court hazard,  
 La seule occasion qu'aura la médifance,  
 C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence ;  
 Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t-en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMENE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colere,  
 Je ferai mon possible à bien venger mon pere ;  
 Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,  
 Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !



CHIMENE.

O comble de miseres !

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos peres !

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eût crû !

D. RODRIGUE.

Chimene, qui l'eût dit !

CHIMENE.

Que notre heur fût si proche, & si-tôt se perdit !

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,  
Un orage si prompt brisât notre espérance !

CHIMENE.

Ah, mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah, regrets superflus !

CHIMENE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu. Je vais traîner une mourante vie,  
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi  
De ne respirer pas un moment après toi,  
Adieu. Sors, & sur tout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie ....

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer ;  
Je cherche le silence & la nuit pour pleurer.

## SCÈNE V.

D. DIEGUE *seul.*

**J**AMAIS nous ne goûtons de parfaite allégresse.  
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse,  
Toujours quelques soucis en ces événemens  
Troublent la pureté de nos contentemens.  
Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte,  
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.  
J'ai vû mort l'ennemi qui m'avoit outragé,  
Et je ne saurois voir la main qui m'a vengé.  
En vain je m'y travaille ; & d'un soin inutile,  
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :  
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur  
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.  
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,  
Je pense l'embrasser, & n'embrasse qu'une ombre ;  
Et mon amour déçu par cet objet trompeur,  
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.  
Je ne découvre point de marques de sa fuite,  
Je crains du Comte mort les amis & la suite,  
Leur nombre m'épouvante, & confond ma raison.  
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.  
Justes cieux ! Me trompai-je encore à l'apparence,  
Ou si je vois enfin mon unique espérance ?  
C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont exaucés,  
Ma crainte est dissipée, & mes ennuis cessés.

M

SCÈNE

## S C E N E VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

**R**ODRIGUE, enfin le ciel permet que je  
te voie !

D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIEGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie,  
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.  
Ma valeur n'a point lieu de te défavouer,  
Tu l'as bien imitée ; & ton illustre audace  
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.  
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens,  
Ton premier coup d'épée égale tous les miens ;  
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée  
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.  
Appui de ma vieillesse, & comble de mon heur,  
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,  
Viens baiser cette joue ; & reconnois la place  
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, je ne pouvois pas moins,  
Etant sorti de vous, & nourri par vos soins ;  
Je m'en tiens trop heureux, & mon âme est ravie  
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :  
Mais, parmi vos plaisirs, ne soyez point jaloux,  
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.  
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate,  
Assez & trop long-temps votre discours le flatte :  
Je ne me repens point de vous avoir servi ;  
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.

Mon

Mon bras, pour vous venger armé contre ma flamme,  
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame ;  
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu,  
Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire,  
Je t'ai donné la vie, & tu me rens ma gloire ;  
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,  
D'autant plus maintenant je te dois de retour.  
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foiblesse,  
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresse,  
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah ! Que me dites-vous ?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge,  
Et vous m'osez pousser à la honte du change !  
L'infamie est pareille, & suit également  
Le guerrier sans courage, & le perfide amant.  
A ma fidélité ne faites point d'injure,  
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure,  
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus,  
Ma foi m'engage encor, si je n'espère plus ;  
Et ne pouvant quitter, ni posséder Chimene,  
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas,  
Ton prince, & ton pays ont besoin de ton bras.  
La flotte qu'on craignoit, dans ce grand fleuve entrée,  
Croit surprendre la ville, & piller la contrée ;

Les Mores vont descendre, & le flux & la nuit  
 Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.  
 La cour est en désordre, & le peuple en alarmes,  
 On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.  
 Dans ce malheur public mon bonheur a permis  
 Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes amis,  
 Qui sachant mon affront, poussez d'un même zèle,  
 Se venoient tous offrir à venger ma querelle :  
 Tu les as prévenus, mais leurs vaillantes mains  
 Se tremperont bien mieux au sang des Africains.  
 Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande,  
 C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.  
 De ces vieux ennemis va soutenir l'abord,  
 Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort ;  
 Prens-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte,  
 Fais devoir à ton roi son salut à ta perte.  
 Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front ;  
 Ne borne pas ta gloire à venger un affront.  
 Porte-la plus avant, force par ta vaillance  
 Ce monarque au pardon, & Chimene au silence.  
 Si tu l'aimes, apprens que revenir vainqueur  
 C'est l'unique moyen de regagner son cœur.  
 Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles,  
 Je t'arrête en discours, & je veux que tu voles :  
 Viens, sui-moi, va combattre, & montrer à ton roi,  
 Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi.

*Fin du Troisième Acte.*

ACTE

## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

N'EST-CE point un faux bruit ? Le fais-tu  
bien, Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,  
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,  
De ce jeune héros les glorieux exploits.  
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte,  
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus  
prompte,  
Trois heures de combat laissent à nos guerriers  
Une victoire entière, & deux rois prisonniers ;  
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois font le prix,  
Se main les a vaincus, & sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple qui par tout fait sonner ses louanges,  
Le nomme de sa joie, & l'objet, & l'auteur,  
Son ange tutélaire, & son libérateur.

CHIMENE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encore paroître en sa présence,  
Mais Don Diegue ravi lui présente enchaînés,  
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés ;  
Et demande pour grace à ce généreux prince  
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur ! Reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons donc aussi ma colere affoiblie.  
Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie ?  
On le vante, on le loue, & mon cœur y consent !  
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant !  
Silence, mon amour, laissez agir ma colere :  
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon pere.  
Ces tristes vêtemens où je lis mon malheur,  
Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur ;  
Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime,  
Ces tristes objets me parlent de son crime.  
Venez qui rendez la force à mes ressentimens,  
Vos crêpes, habits, lugubres ornemens,  
Venez, que me prescrit sa premiere victoire,  
Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;  
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,  
Parlez à mon esprit de mon triste devoir ;  
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici venir l'Infante.

SCENE

## SCÈNE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR,  
ELVIRE.

L'INFANTE.

**J**E ne viens pas ici consoler tes douleurs,  
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie ;  
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie.  
Madame, autre que moi n'a droit de soupirer,  
Le péril dont Rodrigue a dû nous retirer,  
Et le salut public que vous rendent ses armes,  
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes.  
Il a sauvé la ville, il a servi son roi,  
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimene, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ;  
Et je l'entens par tout publier hautement  
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ?  
Ce jeune Mars qu'il loue a dû jadis te plaire,  
Il possédoit ton ame, il vivoit sous tes loix ;  
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMENE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice,  
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice,



On aigrit ma douleur en l'élevant si haut,  
 Je vois ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut.  
 Ah, cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !  
 Plus j'apprens son mérite, & plus mon feu s'augmente ;  
 Cependant mon devoir est toujours le plus fort ;  
 Et, malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

## L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime.  
 L'effort que tu te fis parut si magnanime,  
 Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour  
 Admiroit ton courage, & plaignoit ton amour.  
 Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidèle ?

## CHIMENE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

## L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.  
 Rodrigue maintenant est notre unique appui,  
 L'espérance & l'amour d'un peuple qui l'adore,  
 Le soutien de Castille, & la terreur du More ;  
 Le roi même est d'accord de cette vérité  
 Que ton pere en lui seul se voit ressuscité ;  
 Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,  
 Tu poursuis en sa mort la ruine publique.  
 Quoi ? Pour venger un pere est il jamais permis  
 De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?  
 Contre nous ta poursuite est-elle légitime ;  
 Et pour être punis avons-nous part au crime ?  
 Ce n'est pas qu'après tout, tu doives épouser  
 Celui qu'un pere mort t'obligeoit d'accuser ;  
 Je te voudrois moi-même en arracher l'envie ;  
 Ote-lui ton amour ; mais laisse nous sa vie.

CHIMENE.

Ah ! Ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté,  
 Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.  
 Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,  
 Quoiqu'un peuple l'adore, & qu'un roi le caresse,  
 Qu'il soit environné des plus vaillans guerriers,  
 J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité, quand pour venger un pere  
 Notre devoir attaque une tête si chere :  
 Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,  
 Quand on donne au public les intérêts du sang.  
 Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme,  
 Il fera trop puni s'il n'est plus dans ton ame.  
 Que le bien du pays t'impose cette loi ;  
 Aussi-bien que crois-tu que t'accorde le roi ?

CHIMENE.

Il peut me refuser ; mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimene, à ce que tu veux faire,  
 Adieu. Tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMENE.

Après mon pere port, je n'ai point à choisir.

## SCENE III.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,  
 D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

**G**ENEREUX héritier d'une illustre famille,  
 Qui fut toujours la gloire & l'appui de Castille,

Race de tant d'aïeux en valeur signalés,  
 Que l'essai de la tienne a fitôt égalés,  
 Pour te récompenser ma force est trop petite ;  
 Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.  
 Le pays délivré d'un si rude ennemi,  
 Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,  
 Et les Mores défaits avant qu'en ces alarmes  
 J'eusse pû donner ordre à repousser leurs armes,  
 Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi  
 Le moyen, ni l'espoir de s'acquiter vers toi.  
 Mais les deux rois captifs seront ta récompense,  
 Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence ;  
 Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,  
 Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid, qu'à ce grand nom tout cede,  
 Qu'il comble d'épouvante, & Grenade, & Toledé ;  
 Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loix,  
 Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

## D. RODRIGUE.

Que votre Majesté, Sire, épargne ma honte,  
 D'un si foible service elle fait trop de compte ;  
 Et me force à rougir devant un si grand roi,  
 De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.  
 Je fais trop que je dois au bien de votre empire,  
 Et le sang qui m'anime, & l'air que je respire ;  
 Et quand je les perdrai pour un si digne objet,  
 Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

## D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage  
 Ne s'en acquittent pas avec même courage ;  
 Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,  
 Elle ne produit point de si rares succès.  
 Souffre donc qu'on te loue ; & de cette victoire  
 Apprens-moi plus au long la véritable histoire.

D. Ro-

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez sù qu'en ce danger pressant,  
 Qui jetta dans la ville un effroi si puissant,  
 Une troupe d'amis chez mon pere assemblée,  
 Sollicita mon ame encore toute troublée ....  
 Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,  
 Si j'osai l'employer sans votre autorité ;  
 Le péril approchoit, leur brigade étoit prête,  
 Me montrant à la cour je hazardois ma tête,  
 Et s'il la falloit perdre, il m'étoit bien plus doux  
 De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense ;  
 Et l'état défendu me parle en ta défense.  
 Crois que dorénavant Chimene a beau parler,  
 Je ne l'écoute plus que pour la consoler.  
 Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,  
 Et porte sur le front une mâle assurance.  
 Nous partimes cinq cens ; mais, par un prompt renfort,  
 Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,  
 Tant à nous voir marcher avec un tel visage  
 Les plus épouvantés reprenoient de courage.  
 J'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés  
 Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;  
 Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,  
 Brûlant d'impatience autour de moi demeure,  
 Se couche contre terre ; & sans faire aucun bruit,  
 Passe une bonne part d'une si belle nuit.  
 Par mon commandement la garde en fait de même,  
 Et se tenant cachée aide à mon stratagème ;  
 Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous  
 L'ordre qu'on me voit suivre, & que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles  
 Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;  
 L'onde s'enfle dessous ; & d'un commun effort  
 Les Mores & la mer montent jusques au port.  
 On les laisse passer, tout leur paroît tranquille,  
 Point de soldats au port, point aux murs de la ville  
 Notre profond silence abusant leurs esprits,  
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;  
 Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,  
 Et cœurent se livrer aux mains qui les attendent.  
 Nous nous levons alors ; & tous, en même temps,  
 Pouffons jusques au ciel mille cris éclatans.  
 Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent,  
 Ils paroissent armés, les Mores se confondent,  
 L'épouvante les prend à demi descendus,  
 Avant que de combattre ils s'estiment perdus.  
 Ils courroient au pillage, & rencontrent la guerre,  
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,  
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,  
 Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.  
 Mais bien-tôt, malgré nous, leurs princes les rallient,  
 Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient,  
 La honte de mourir sans avoir combattu  
 Arrête leur désordre, & leur rend leur vertu.  
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées,  
 Des plus braves soldats les trames sont coupées,  
 Et la terre, & le fleuve, & leur flotte, & le port,  
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.  
 O combien d'actions, combien d'exploits célèbres  
 Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,  
 Où chacun seul témoin des grands coups qu'il donnoit,  
 Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit !  
 J'allois de tous côtés encourager les nôtres,  
 Faire avancer les uns, & soutenir les autres,  
 Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour ;  
 Et ne l'ai pû savoir jusques au point du jour.

Mais

Mais enfin sa clarté montre notre avantage,  
 Le More voit sa perte, & perd soudain courage ;  
 Et voyant un renfort qui nous vient secourir,  
 L'ardeur de vaincre cede à la peur de mourir,  
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables,  
 Pouffent jusques aux cieus des cris épouvantables,  
 Font retraite en tumulte ; & sans considérer  
 Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.  
 Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte,  
 Le flux les apporta, le reflux les reimporte,  
 Cependant que leurs rois engagés parmi nous,  
 Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,  
 Disputent vaillamment, & vendent bien leur vie,  
 A se rendre, moi-même en vain je les convie,  
 Le cimenterre au poing ils ne m'écoutent pas.  
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats ;  
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent,  
 Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent.  
 Je vous les renvoyai tous deux en même temps ;  
 Et le combat cessa faute de combattans.  
 C'est de cette façon que pour votre service ....

S C E N E IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. RODRIGUE,  
 D. ARIAS, D. ALONSE,  
 D. SANCHE.

D. ALONSE.

**S**IRE, Chimene vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, & l'importun devoir !  
 Va, je ne la veux pas obliger à te voir ;

Pour

Pour tous remerciemens il faut que je te chasse ;  
Mais, avant que sortir, viens que ton roi t'embrasse.

[*D. Rodrigue rentre.*]

D. DIEGUE.

Chimene le poursuit & voudroit le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, & je vais l'éprouver.  
Montrez un œil plus triste.

S C E N E V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,  
D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE,  
ELVIRE.

D. FERNAND.

**E**NFIN foyez contente,  
Chimene, le succès répond à votre attente ;  
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,  
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçûs,  
Rendez graces au ciel qui vous en a vengée.

[*à D. Diegue.*]

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait  
Dans cette pâmoison, Sire, admirez l'effet.  
Sa douleur a trahi les secrets de son âme ;  
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMENE.

Quoi ? Rodrigue est donc mort ?

D. FER-

TRAGÉDIE.

279

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,  
Et te conserve encore un immuable amour ;  
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMENE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse,  
Un excès de plaisir nous rend tous languissans ;  
Et, quand il surprend l'ame, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible.  
Chimene, ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE.

Hé bien, Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,  
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur,  
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite ;  
Son trépas déroboit sa tête à ma poursuite.  
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays.  
Ma vengeance est perdue, & mes desseins trahis.  
Une si belle fin m'est trop injurieuse ;  
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,  
Non pas dans un éclat qui l'éleve si haut,  
Non pas au lit d'honneur, mais sur en échaffaud.  
Qu'il meure pour mon pere, & non pour la patrie,  
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie :  
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort,  
C'est s'immortaliser par une belle mort.  
J'aime donc sa victoire, & je le puis sans crime,  
Elle assure l'état, & me rend ma victime,  
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,  
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers ;  
Et pour dire en un mot ce que j'en considère,  
Digne d'être immolée aux mânes de mon pere,  
Hélas ! A quel espoir me laissai-je emporter !  
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.

Que



Que pourroient contre lui des larmes qu'on méprise ?  
 Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise ;  
 Là, sous votre pouvoir tout lui devient permis,  
 Il triomphe de moi comme des ennemis ;  
 Dans leur sang répandu la justice étouffée  
 Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée.  
 Nous en croissons la pompe, & le mépris des Ixix  
 Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence,  
 Quand on rend la justice, on met tout en balance.  
 On a tué ton pere, il étoit l'agresseur ;  
 Et la même équité m'ordonne la douceur.  
 Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître,  
 Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le maître,  
 Et ta flamme en secret rend graces à ton roi,  
 Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMENE.

Pour moi, mon ennemi ! L'objet de ma colere !  
 L'auteur de mes malheurs ! L'assassin de mon pere !  
 De ma juste poursuite on fait si peu de cas,  
 Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !  
 Puisque vous refusez la justice à mes larmes,  
 Sire, permettez-moi de recourir aux armes,  
 C'est par là seulement qu'il a sù m'outrager,  
 Et c'est aussi par-la que je me dois venger.  
 A tous vos cavaliers je demande sa tête,  
 Oui, qu'un d'eux me l'apporte, & je suis sa conquête,  
 Qu'ils le combattent, Sire, & le combat fini,  
 J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni,  
 Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,

Sous

Sous couleur de punir un injuste attentat,  
 Des meilleurs combattans affoiblit un état,  
 Souvent de cet abus le succès déplorable  
 Opprime l'innocent, & soutient le coupable,  
 J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux  
 Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux ;  
 Et, quoi qu'ait pû commettre un cœur si magnanime,  
 Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

## D. DIEGUE.

Quoi, Sire ! Pour lui seul vous renversez des loix  
 Qu'a vû toute la cour observer tant de fois !  
 Que croira votre peuple, & que dira l'envie,  
 Si sous votre défense il ménage sa vie ;  
 Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas  
 Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?  
 De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire,  
 Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire ;  
 Le Comte eût de l'audace, il l'en a sû punir,  
 Il l'a fait en brave homme, & le doit maintenir.

## D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse,  
 Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place ;  
 Et le prix que Chimene au vainqueur a promis,  
 De tous nes cavaliers feroit ses ennemis.  
 L'opposer seul à tous seroit trop d'injustice,  
 Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.  
 Choisis qui tu voudras, Chimene, & choisis bien ;  
 Mais après ce combat ne demande plus rien.

## D. DIEGUE.

N'excusez point par-là ceux que son bras étonne,  
 Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.  
 Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,  
 Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui ?

Qui

Qui se hazarderoit contre un tel adversaire ?  
 Qui feroit ce vaillant, ou bien ce téméraire ?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'affaillant,  
 Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.

[à Chimene.]

Accordez cette grace à l'ardeur qui me presse,  
 Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chimene, remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage,  
 On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'instant ?

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse.  
 Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,  
 Pour témoigner à tous qu'à regret je permets  
 Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,  
 De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

[à D. Arias.]

Vous seul des combattans jugerez la vaillance,  
 Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur ;

Et

Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur,  
 Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine,  
 Je le veux de ma main présenter à Chimene;  
 Et que, pour récompense, il reçoive sa foi.

CHIMENE.

Quoi, Sire ! M'imposer une si dure loi !

D. FERNAND.

Tu t'en plains, mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,  
 Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.  
 Cesse de murmurer contre un arrêt si doux,  
 Qui que ce soit des eux, j'en ferai ton époux.

*Fin du Quatrieme Acte.*

ACTE

## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

**Q**UOI, Rodrigue, en plein jour ! D'où te vient  
cette audace ?

Va, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,  
Avant le coup mortel dire un dernier adieu.  
Cet immuable amour qui sous vos loix m'engage  
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMENE.

Tu vas mourir ?

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens,  
Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMENE.

Tu vas mourir ! Dom Sanche est-il si redoutable,  
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomtable ?  
Qui t'a rendu si foible, & qui le rend si fort ?  
Rodrigue va combattre, & se croit déjà mort !  
Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon pere,  
Va combattre Dom Sanche, & déjà désespere !  
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat ?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, & non pas au combat,

Et

Et ma fidele ardeur fait bien m'ôter l'envie,  
 Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.  
 J'ai toujours même cœur, mais je n'ai point de bras  
 Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas ;  
 Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle,  
 Si j'eusse combattu pour ma seule querelle.  
 Mais défendant mon roi, son peuple, & mon pays,  
 A me défendre mal, je les aurois trahis.  
 Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie  
 Qu'il en veuille sortir par une perfidie.  
 Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,  
 Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt ;  
 Votre ressentiment choisit la main d'un autre,  
 Je ne méritois pas de mourir de la vôtre.  
 On ne me verra point en repousser les coups,  
 Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;  
 Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,  
 Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,  
 Je vais lui présenter mon estomac ouvert,  
 Adorant en sa main la vôtre qui me perd,

## CHIMENE.

Si d'un triste devoir la juste violence,  
 Qui me fait, malgré moi, poursuivre ta vaillance,  
 Prescrit à ton amour une si forte loi,  
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,  
 En cet aveuglement ne perds pas la mémoire,  
 Qu'ainsi que de ta vie, il y va de ta gloire ;  
 Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,  
 Quand on le saura mort, on le croira vaincu.  
 Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chere,  
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon pere ;  
 Et te fait renoncer, malgré ta passion,  
 À l'espoir le plus doux de ma possession.  
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte,  
 Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte !

Quelle

Quelle inégalité ravale ta vertu ?  
 Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu !  
 Quoi ! N'es-tu généreux que pour me faire outrage ?  
 S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage ;  
 Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur,  
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ?  
 Va, sans vouloir mourir laisse-moi te poursuivre ;  
 Et défens ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

## D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte, & les Mores défaits,  
 Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets ?  
 Elle peut dédaigner le soin de me défendre,  
 On fait que mon courage ose tout entreprendre,  
 Que ma valeur peut tout ; & que, dessous les cieux,  
 Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.  
 Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire,  
 Rodrigue peut mourir sans hazarder sa gloire,  
 Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,  
 Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.  
 On dira seulement : *Il adoroit Chimene,*  
*Il n'a pas voulu vivre, & mériter sa haine,*  
*Il a cédé lui-même à la rigueur du sort*  
*Qui forçoit sa maîtresse à poursuivre sa mort ;*  
*Elle vouloit sa tête, & son cœur magnanime*  
*S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.*  
*Pour venger son honneur il perdit son amour,*  
*Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,*  
*Préférant, quelque espoir qu'eût son ame asservie,*  
*Son honneur à Chimene, & Chimene à sa vie.*  
 Ainsi donc, vous verrez ma mort en ce combat,  
 Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat ;  
 Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,  
 Que tout autre que moi n'eût pû vous satisfaire.

## CHIMENE.

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,  
 Ta vie & ton honneur font de foibles appas,  
 Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,  
 Défens-toi maintenant pour m'ôter à Dom Sanche.  
 Combats pour m'affranchir d'une condition  
 Qui me donne à l'objet de mon aversion.  
 Te dirai-je encor plus ? Va, songe à ta défense,  
 Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;  
 Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,  
 Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est le prix.  
 Adieu. Ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne domte ?  
 Paroissez, Navarrois, Mores & Castillans,  
 Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans,  
 Unissez-vous ensemble, & faites une armée  
 Pour combattre une main de la forte animée ;  
 Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux,  
 Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

## SCÈNE II.

L'INFANTE *seul.*

**T'**ÉCOUTERAI-JE encore, respect de ma  
 naissance,  
 Qui fais un crime de mes feux ?  
 T'écouterai je, amour, dont la douce puissance  
 Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux ?  
 Pauvre princesse, auquel des deux  
 Dois-tu prêter obéissance ?

Rodrigue,



Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi,  
Mais pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi !

Impitoyable fort, dont la rigueur sépare  
Ma gloire d'avec mes désirs !  
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare  
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs !  
O cieux ! A combien de soupirs  
Faut-il que mon cœur se prépare,  
Si jamais il n'obtient sur un si long tourment,  
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant ?

Mais c'est trop de scrupule, & ma raison s'étonne  
Du mépris d'un si digne choix,  
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,  
Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes loix ;  
Après avoir vaincu deux rois  
Pourrois-tu manquer de couronne ?  
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,  
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner ?

Il est digne de moi, mais il est à Chimene,  
Le don que j'en ai fait me nuit,  
Entr'eux la mort d'un père a si peu mis de haine,  
Que le devoir du sang à regret le poursuit :  
Ainsi n'espérons aucun fruit  
De son crime ni de ma peine,  
Puisque pour me punir le destin a permis  
Que l'amour dure, même entre deux ennemis.

## SCÈNE III.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

Où viens-tu, Léonor ?

LEONOR :

Vous applaudir, Madame,  
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui ?

LEONOR.

Si l'amour vit d'espoir, & s'il meurt avec lui,  
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage ;  
Vous savez le combat où Chimene l'engage.  
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,  
Votre espérance est morte, & votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah, qu'il s'en faut encore !

LEONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu défendre ?  
Si Rodrigue combat sous ces conditions,  
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.  
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,  
Aux esprits des amans apprend trop d'artifices.

N

LEONOR.

L E O N O R.

Pourrez-vous quelque chose après qu'un pere mort  
 N'a pû dans leurs esprits allumer de discord ?  
 Car Chimene aisément montre par sa conduite  
 Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.  
 Elle obtient un combat, & pour son combattant  
 C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant.  
 Elle n'a point recours à ces mains généreuses  
 Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses :  
 Dom Sanche lui suffit, & mérite son choix,  
 Parce qu'il va s'armer pour la première fois.  
 Elle aime en ce duel son peu d'expérience ;  
 Comme il est sans renom, elle est sans défiance ;  
 Et sa facilité vous doit bien faire voir  
 Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,  
 Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,  
 Et l'autorise enfin à paroître apaisée.

L' I N F A N T E.

Je le remarque assez, & toutefois mon cœur  
 A l'envi de Chimene, adore ce vainqueur.  
 A quoi me résoudrai-je, amante infortunée ?

L E O N O R.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née.  
 Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet !

L' I N F A N T E.

Mon inclination a bien changé d'objet:  
 Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme,  
 Non, ce n'est pas ainsi que mon amour le nomme.  
 Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,  
 C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.  
 Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,  
 Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ;

Et

Et quand, pour m'obliger, on l'auroit couronné,  
 Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné,  
 Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,  
 Allons encore un coup le donner à Chimene ;  
 Et, toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,  
 Viens me voir achever comme j'ai commencé.

---

## SCÈNE IV.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

**E**LVIRE, que je souffre, & que je suis à plaindre !  
 Je ne fais qu'espérer, & je vois tout à craindre.  
 Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir,  
 Je ne souhaite rien sans un prompt repentir ;  
 A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes,  
 Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;  
 Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,  
 Mon pere est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un & d'autre côté je vous vois soulagée,  
 Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;  
 Et quoique le destin puisse ordonner de vous,  
 Il soutient votre gloire, & vous donne un époux.

CHIMENE.

Quoi ? L'objet de ma haine, ou bien de ma colere,  
 L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon pere !  
 De tous les deux côtés on me donne un mari,  
 Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.  
 De tous les deux côtés mon ame se rebelle,  
 Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.

Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,  
 Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.  
 Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage  
 Termine ce combat sans aucun avantage,  
 Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

## E L V I R E.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.  
 Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,  
 S'il vous laisse obligée à demander justice,  
 A témoigner toujours ce haut ressentiment ;  
 Et poursuivre toujours la mort de votre amant.  
 Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,  
 Lui couronnant le front, vous impose silence,  
 Que la loi du combat étouffe vos soupirs ;  
 Et que le roi vous force à suivre vos desirs.

## C H I M E N E.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ?  
 Mon devoir est trop fort, & ma perte trop grande ;  
 Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi,  
 Que celle du combat, & le vouloir du roi.  
 Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine,  
 Mais non pas avec lui la gloire de Chimene ;  
 Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,  
 Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

## E L V I R E.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,  
 Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.  
 Quoi ? Vous voulez encor refuser le bonheur  
 De pouvoir maintenant vous taire avec honneur !  
 Que prétend ce devoir, & qu'est-ce qu'il espere ?  
 La mort de votre amant vous rendra-t-elle un pere ?  
 Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?  
 Faut-il perte sur perte, & douleur sur douleur ?

Allez,

Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,  
 Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine ;  
 Et nous verrons du ciel l'équitable courroux  
 Vous laisser par sa mort D. Sanche pour époux.

CHIMÈNE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,  
 Ne les redouble point par ce funeste augure.  
 Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,  
 Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.  
 Non qu'une folle ardeur de son côté me panche,  
 Mais, s'il étoit vaincu, je ferois à D. Sanche,  
 Cette appréhension fait naître mon souhait.  
 Que vois-je, malheureuse ? Elvire, c'en est fait.

SCÈNE V.

D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

**O**BLIGÉ d'apporter à vos pieds cette épée ...

CHIMÈNE.

Quoi ? Du sang de Rodrigue encor toute trempée ?  
 Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,  
 Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux ?  
 Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,  
 Mon pere est satisfait, cesse de te contraindre.  
 Un même coup a mis ma gloire en sûreté,  
 Mon ame au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis ...

C H I M E N E.

Tu me parles encore,  
 Exécrable assassins d'un héros que j'adore ?  
 Va, tu l'as pris en traître, un guerrier si vaillant  
 N'eût jamais subcombé sous un tel assaillant.  
 N'espère rien de moi, tu ne m'as point servi,  
 En croyant me venger tu m'as ôté la vie.

D. S A N C H E.

Etrange impression, qui loin de m'écouter ....

C H I M E N E.

Veux tu que de sa mort je t'écoute vanter ?  
 Que j'entende à loisir avec quelle insolence  
 Tu peindras son malheur, mon crime, & ta vaillance ?

## S C E N E VI.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,  
 D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE,  
 ELVIRE.

C H I M E N E.

**S**IRE, il n'est plus besoin de vous dissimuler  
 Ce que tous mes efforts ne vous ont pû céler.  
 J'aimois, vous l'avez sù ; mais pour venger mon pere  
 J'ai bien voulu proscrire une tête si chere.  
 Votre Majesté, Sire, elle-même a pû voir  
 Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.  
 Enfin Rodrigue est mort, & sa mort m'a changée,  
 D'implacable ennemie, en amante affligée ;  
 J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,  
 Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.

Dops

Dom Sanche m'a perdue en prenant ma défense ;  
 Et du bras qui me perd je suis la récompense !  
 Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,  
 De grace, révoquez une si dure loi ;  
 Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,  
 Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi même,  
 Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment  
 Jusqu'au dernier soupir mon pere & mon amant.

D. DIEGUE.

Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime  
 D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chimene, fors d'erreur, ton amant n'est pas mort ;  
 Et D. Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue.  
 Je venois du combat lui raconter l'issue.  
 Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,  
*Ne crains rien, m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé,  
 Je laisserois plutôt la victoire incertaine  
 Que de répandre un sang hazardé pour Chimene ;  
 Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,  
 Va de notre combat l'entretenir pour moi.  
 De la part du vainqueur lui porter ton épée.*  
 Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée,  
 Elle m'a cru vainqueur me voyant de retour ;  
 Et soudain sa colere a trahi son amour,  
 Avec tant de transport & tant d'impatience,  
 Que je n'ai pû gagner un moment d'audience.  
 Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux ;  
 Et malgré l'intéret de mon cœur amoureux,  
 Perdant infiniment, j'aime encore ma défaite,  
 Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FER-



D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,  
 Ni chercher les moyens d'en faire un défaveu ;  
 Une louable honte en vain t'en sollicite,  
 Ta gloire est dégagée, & ton devoir est quitte,  
 Ton pere est satisfait, & c'étoit le venger  
 Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.  
 Tu vois comme le ciel autrement en dispose,  
 Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose ;  
 Et ne sois point rebelle à mon commandement,  
 Qui te donne un époux aimé si chèrement.

## S C E N E D E R N I E R E .

D. FERNAND, L'INFANTE, D. DIEGUE,  
 D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE,  
 D. SANCHE, CHIMENE, LEONOR,  
 ELVIRE.

L'INFANTE.

**S**ECHE tes pleurs, Chimene, & reçois sans tristesse  
 Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous  
 Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point ici demander ma conquête,  
 Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,  
 Madame, mon amour n'emploira point pour moi,  
 Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.  
 Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un pere,  
 Dites par quel moyen il vous faut satisfaire.

Faut-

Faut-il combattre encore mille & mille rivaux,  
 Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,  
 Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,  
 Des héros fabuleux passer la renommée ?  
 Si mon crime par là se peut enfin laver,  
 J'ose tout entreprendre, & puis tout achever.  
 Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,  
 Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,  
 N'armez plus contre moi le pouvoir des humains ;  
 Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.  
 Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible,  
 Prenez une vengeance à tout autre impossible ;  
 Mais du moins que ma mort suffise à me punir,  
 Ne me bannissez point de votre souvenir ;  
 Et puisque mon trépas conserve votre gloire,  
 Pour vous en revanche conservez ma mémoire,  
 Et dites quelquefois en déplorant mon sort,  
*S'il ne m'avoit aimée, il ne seroit pas mort.*

CHIMENE.

Releve-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,  
 Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire,  
 Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr ;  
 Et quand un roi commande on lui doit obéir.  
 Mais à quoi que déjà vous m'avez condamnée,  
 Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée ?  
 Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,  
 Toute votre justice en est-elle d'accord ?  
 Si Rodrigue à l'état devient si nécessaire,  
 De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire ;  
 Et me livrer moi-même au reproche éternel  
 D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ?

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime  
 - Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.

Rodrigue

Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui ;  
 Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,  
 Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire  
 Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.  
 Cet hymen différé ne rompt point une loi,  
 Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi,  
 Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.  
 Rodrigue, cependant il faut prendre les armes,  
 Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,  
 Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts ;  
 Va jusqu'en leurs pays leur reporter la guerre,  
 Commander mon armée, & ravager leur terre.  
 A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi,  
 Ils t'ont nommé seigneur, & te voudront pour roi.  
 Mais, parmi tes hauts faits, sois-lui toujours fidèle,  
 Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle ;  
 Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,  
 Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

## D. R O D R I G U E.

Pour posséder Chimene, & pour votre service,  
 Que peut on m'ordonner que mon bras n'accomplisse ?  
 Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,  
 Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

## D. F E R N A N D.

Esperer en ton courage, esperer en ma promesse ;  
 Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,  
 Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre  
 Laisse faire le temps, ta vaillance & ton roi. [toi,

BOOKS printed for C. DILLY.

1. **A** System of French Syntax, intended as an Illustration, Correction, and Improvement of the Principles laid down by Chambaud, in his Grammar. By the Rev. Mr. Holder, of Barbadoes. 12mo. 3s. 6d.

2. Fables, Lettres, et Variétés Historiques. Nouvelle Edition, revue et corrigés. 12mo. 3s. 6d.

3. Chef d'Oeuvres Dramatiques: Ou, Recueil des Meilleures Pieces de Corncille, Racine, Moliere, Voltaire, Crebillon, et Destouches. Three Volumes, large 12mo. 12s.

4. A concise History of the Kingdoms of Israel and Judah, connected with the chief Events in neighbouring States, and of the succeeding Empires, to the Time of Christ and Establishment of the Gospel Dispensation. Interspersed with Moral Reflections, Chronological References, and occasional Remarks concerning the Fulfilment of the Prophecies. By A. Murry, Author of Mentoria. Neatly printed in Two Volumes, 12mo. illustrated with accurate Maps suitable to the Work. Price 7s. in Boards, and 8s. bound.

5. A New Edition of Mentoria: Or, the Young Ladies Instructor. 3s.

6. The Beauties of History: Or, Pictures of Virtue and Vice, drawn from real Life. Designed for the Instruction and Entertainment of Youth. By L. M. Stretch, M. A. Two Volumes, 12mo. 6s.

7. The British Plutarch, containing Lives of the most eminent Statesmen, Warriors, Philosophers, Poets, &c. from Henry VIII. to the End of George II. Six Volumes, 12mo. 18s.

8. Plutarch's Lives. Translated from the Greek, by J. and W. Langhorne. Six Volumes, 8vo. 1l. 16s. Another Edition, Six Volumes, Royal 8vo. 2l. 12s. 6d.

9. A

BOOKS printed for C. DILLY.

9. A New Grammar of the French Language; with Exercises upon the Rules of Syntax, Dialogues, Vocabulary, Idioms, &c. By Francis Soulés. 12mo. 3s. 6d.

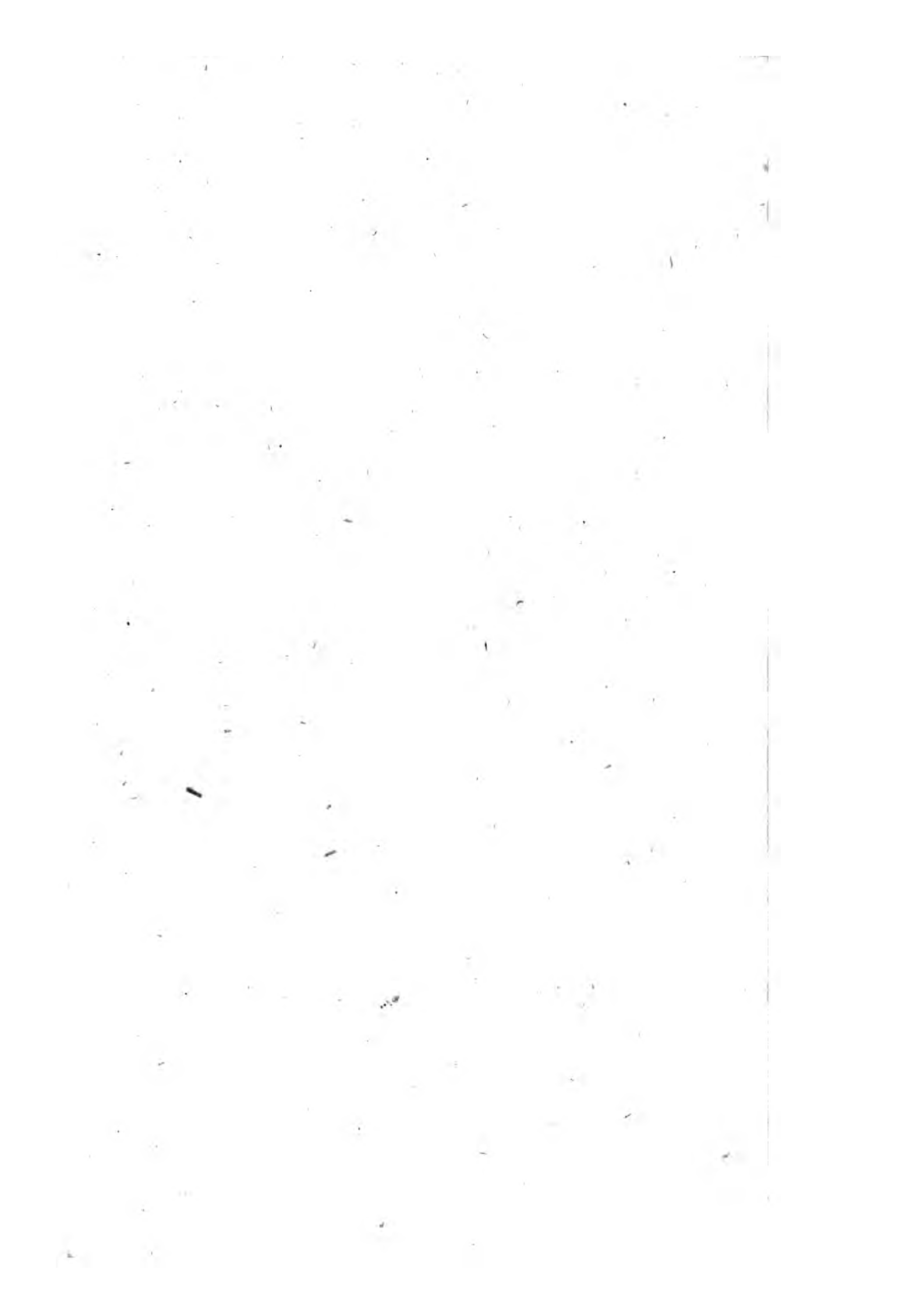
10. Chapone's Letters on the Improvement of the Mind, in One Vol. 3s.

11. ——— Miscellanies, in Prose and Verse. 12mo. 3s.

12. The New and Complete Dictionary of the English Language. In which all the Words are introduced, the different Spellings preserved, the Sounds of the Letters occasionally distinguished, the obsolete and uncommon Words supported by Authorities, and the different Constructions and Uses illustrated by Examples. To which is prefixed, a comprehensive Grammar. By John Ash, LL. D. Author of Grammatical Institutes; or, an easy Introduction to Dr. Lowth's English Grammar. Neatly printed on a small new Letter and full Page, in Two large Volumes, 8vo. 12s.

13. Dr. Nugent's New Pocket-Dictionary of the French and English Languages. In Two Parts. I. French and English. II. English and French. Containing all Words of general Use, and authorized by the best Writers. As also distinguishing the several Parts of Speech, with the Gender of Nouns in the French Language. The Fourth Edition, carefully revised and corrected; to which, with the former Additions, are now added in the Dictionary some Thousand Words; besides a very large Addition of Names of Places, &c. to the Supplement; and a List of Naval and Military Terms, in French and English, for the Use of Officers. By J. S. Charrier. 12mo. 4s. 6d.

☞ This Dictionary now contains more Words than any Book of the like Kind ever published in this Kingdom—and at little more than Half the Price of the larger Dictionaries.



Joanna Booth

24.11.1984

[VOLT.]

Reb'd J+D 8/8

